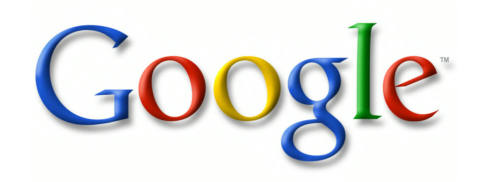
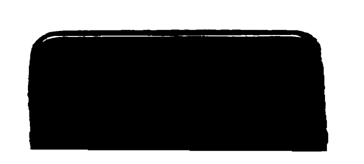






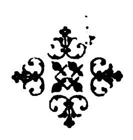
Saint Joseph

Sa Vie — Son Culte

Avec plusieurs gravures choisies de **TERRE-SAINTE**
et **LÉGENDES** explicatives

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE O. F. M.
Commissaire de Terre-Sainte.



Imp. Franc. Mission.
QUÉBEC, 180 GRANDE-ALLÉE.

1902

VIE DE

SAINT JOSEPH



SAINT JOSEPH

SAINT JOSEPH

Sa Vie — Son Culte

AVEC 4 GRAVURES HORS TEXTE

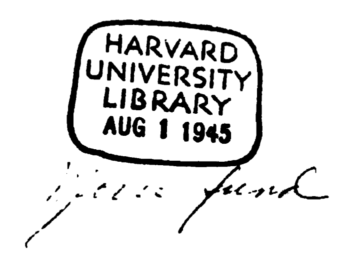
PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. F. M.

Commissaire de Terre-Sainte

QUÉBEC

1902



IMPRIMATUR :

L.-N. Bégin,

Archevêque de Québec.

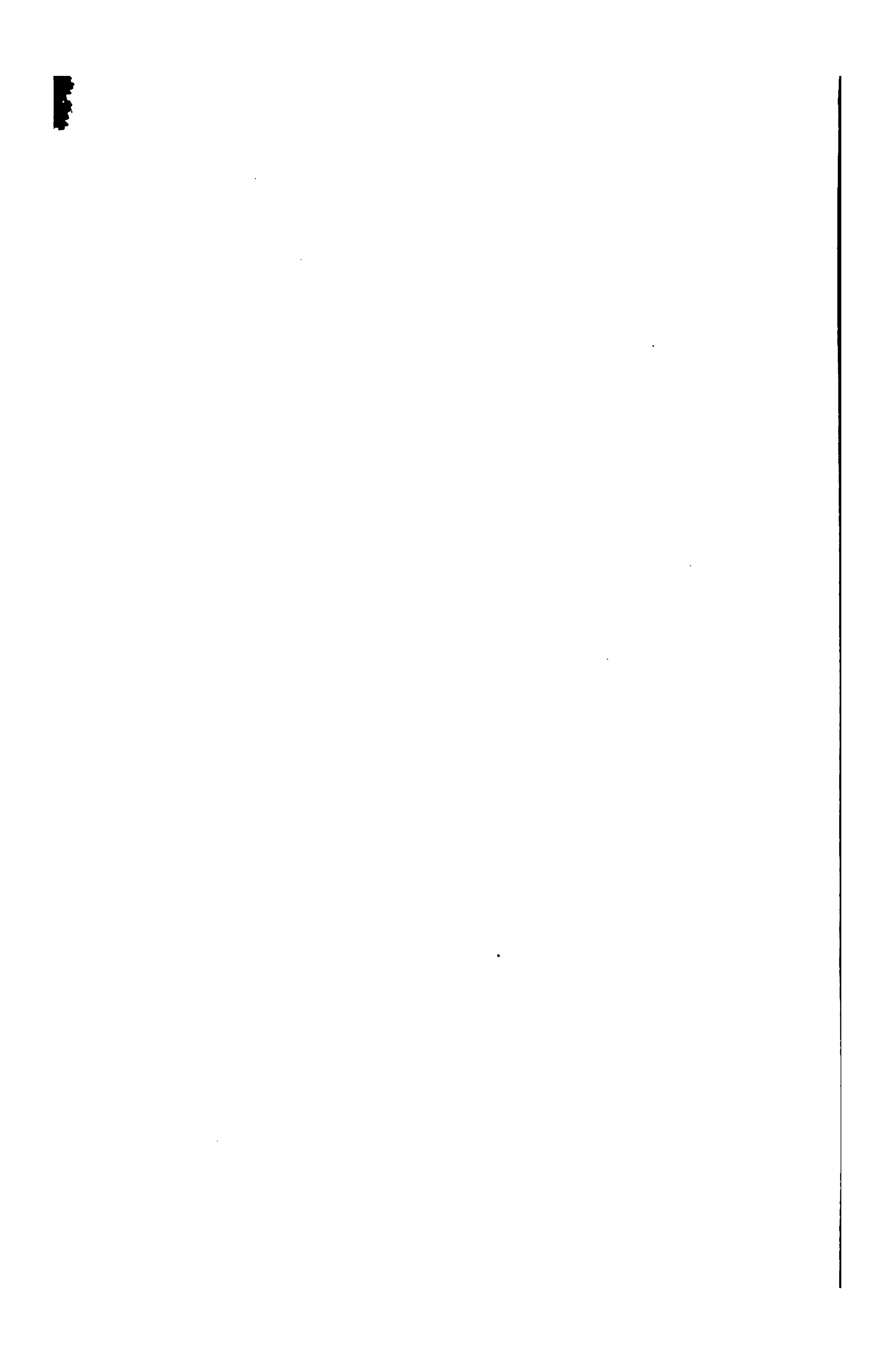
DÉDICACE

A Son Excellence Monseigneur Diomède Falconio,
Archevêque de Larisse, Délégué Apostolique.

Excellence,

Dernièrement Sa Sainteté Léon XIII, en recommandant de nouveau au clergé de tout l'univers, l'étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, recommanda aussi, pour le peuple fidèle en général, une autre Somme, la « Cité mystique » de la Vénérable Mère Marie d'Agréda. Notre Saint Père le Pape attache une grande importance aux écrits de Marie d'Agréda et exprime l'espoir qu'ils puissent, surtout à l'époque présente, produire beaucoup de bien dans les âmes croyantes et bien disposées.

La Vie du Chef de la Sainte Famille, le Patriarche saint Joseph, est racontée en détail et d'une façon admirablement édifiante dans la « Cité mystique.» Nous avons pensé, avec l'aide de Dieu, et pour la plus grande édification des fidèles, de l'en extraire en entier et de la publier en un volume semblable à celui que nous avons fait naguère pour la « Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »



Approbation du R. P. Colomban-Marie, O. F. M. Commissaire Provincial

Connaissant la faveur accordée récemment par le Souverain Pontife à la reproduction totale ou partielle des œuvres de la Vénérable Marie d'Agréda, nous ne pouvons qu'approuver, en ce qui nous concerne, cette *Vie de saint Joseph* tirée textuellement des ouvrages de la Servante de Dieu et enrichie par le Rév. Père Frédéric d'une foule de souvenirs personnels et de notes topographiques et historiques qui en font une œuvre originale et intéressante.

Montréal, le 10 août, en la fête du glorieux martyr saint Laurent.

FR. COLOMBAN-MARIE, O. F. M.
Commissaire Provincial.

La *Revue Ecclésiastique* de Valleyfield, parlant de la *Cité mystique* dans son n° 5, vol. IX, fait ressortir l'importance que les Souverains Pontifes et tout particulièrement Léon XIII attachent aux révélations de la Vénérable Marie d'Agréda. Nous croyons devoir citer les paroles mêmes de la *Revue* :

« La *Cité mystique* contenant les révélations de la très sainte Vierge Marie à la Vénérable Mère Marie de Jésus d'Agréda, est d'une importance si capitale que plusieurs Souverains Pontifes successivement ont cru devoir en confier l'examen à des théologiens nommés par eux spécialement pour cet effet, et toujours ces docteurs ont fait les plus grands éloges de cet ouvrage admirable.

La réserve sur laquelle on se tient ordinairement, au sujet des Révélations, n'a vraiment plus aucune raison d'être par rapport à la *Cité mystique* puisque Sa Sainteté Léon XIII a bien voulu encourager de tout cœur le projet de répandre parmi les fidèles la science des Saints contenue dans cette histoire divine de la Mère de Dieu.

Nous souhaitons donc pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Sainte Vierge que les fidèles se prévalent de ces enseignements pour la pratique des vertus propres à leur état et pour leur consolation dans les épreuves de la vie. »

INTRODUCTION

Il y a près de trois siècles, une religieuse, Fille de sainte Claire, eut des révélations. Ces révélations écrites forment un ouvrage volumineux. Le docte et pieux Reviseur de la traduction de cet ouvrage, écrit primitivement en langue espagnole, et intitulé : *La Cité Mystique* ... parle ainsi de cette sainte religieuse et des grandes révélations dont elle a été favorisée : « Dieu qui est admirable dans toutes ses œuvres, l'est surtout dans ses Saints, selon l'expression de l'Ecriture... Le Très-Haut s'est plu à manifester la vérité de cette parole dans la vie de la Vénérable Marie d'Agréda... Elle naît de parents chrétiens et estimables bourgeois de la petite ville d'Agréda, sur les confins de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille. Son corps est frêle, sa santé délicate, son enfance maladive est minée par des fièvres ardentes ; la mort semble l'avoir marquée de son sceau, comme un être chétif qui n'est pas né viable, et qui se consume dans une invincible langueur. Elle n'a rien de ce premier âge si vif, si impétueux, si gai, si insoucieux de la vie qui déborde en lui de toutes parts ; elle est timide à l'excès, la mélancolie, la tristesse, trop souvent funestes compagnes d'un autre âge, semblent l'étreindre et couvrir d'un nuage

épais son intelligence engourdie ; c'est une existence à part, étrange, qui n'a rien emprunté à la vie ordinaire et qui présage ou une fin précoce, ou une destinée surnaturelle et merveilleuse.

Une mort prématurée ne devait point l'atteindre ; elle devait vivre longtemps, au contraire ; et, sous l'enveloppe fragile d'un corps sans vigueur, Dieu tenait en réserve une âme énergique, un cœur d'héroïne capable de tous les sacrifices, une intelligence de premier ordre, une femme forte dans la pratique de toutes les vertus, qui devait manifester en elle les prodiges de la puissance divine, et condamner, par l'innocence et la pureté angélique de sa vie, les passions désordonnées et les vices d'un siècle et d'un peuple corrompus.

Bien jeune encore, elle donne l'exemple d'une piété sans égale et tellement sympathique, qu'à l'âge de quinze ans, dévorée du désir de se consacrer à la vie religieuse, elle entraîne à sa suite sa mère et sa sœur qui se vouent avec elle aux austérités du cloître, dans la maison paternelle, qu'on voit devenir l'autel mystérieux où ces trois courageuses victimes viendront s'immoler à la fois ; et, comme si ce n'était pas assez de cette triple immolation, son père et son frère suivent sur-le-champ le même exemple, et, renonçant à jamais à tous les biens temporels et à leur patrie, ils vont s'enfermer ensemble dans un humble couvent franciscain de la province de Burgos... Dès l'âge de dix-huit ans, Sœur Marie d'Agréda a des révélations et des visions extatiques, tellement fréquentes, que cet état surnaturel devient pour

elle presque une habitude, et qu'il lui est impossible de le dissimuler aux yeux de ses compagnes. Le Seigneur, dit le Père Samaniego, son historien, la ravissait, attirant à soi toute son âme, et laissant son corps sans aucun sentiment. Elle était naturellement belle, l'extase la rendait plus belle encore; son visage, qui avait cette teinte brune des femmes du midi, devenait d'une blancheur lumineuse; son corps se soulevait un peu au-dessus du sol, dans une pose si modeste et si dévote qu'on eût dit un séraphin sous une forme humaine, et, dans cet état, il devenait aussi léger que s'il n'eût eu aucun poids naturel, de telle sorte qu'un souffle le remuait, même d'assez loin, comme une légère plume!

A l'âge de trente-cinq ans, dans une de ses visions extatiques, elle reçoit du ciel l'ordre d'écrire l'*Histoire de la Mère de Dieu*; son humilité décline longtemps cet honneur, dont elle se jugeait indigne: elle cherche à se soustraire à cette mission, qu'elle se croyait impropre à remplir, par un sentiment profond de son ignorance; mais la volonté du Seigneur se manifestant de manière à ne lui laisser aucun doute, elle obéit comme une fille soumise, et elle écrit cet admirable livre de la *Cité Mystique*, où la main du Dieu de toute science semble avoir elle-même dirigé la plume de l'écrivain. L'inspiration divine s'y fait sentir à chaque page; en le lisant, on demeure persuadé que ce n'est que dans les régions célestes, où elle était ravie dans ses extases, qu'elle a pu recueillir la connaissance des plus sublimes mystères, la révélation des adorables et ineffables desseins du Très-Haut

sur l'auguste Marie. C'est sous la dictée de la Mère de Jésus-Christ qu'elle retrace l'histoire de sa vie mortelle et des incompréhensibles faveurs dont elle fut privilégiée ; en sorte que cet ouvrage tombé de la plume d'une pauvre fille sans science acquise, et vivant dans l'obscurité du cloître, est peut-être le livre le plus extraordinaire et le plus étonnant qui soit sorti de la main d'une créature humaine. L'auteur y aborde sans hésitation les mystères les plus élevés de la religion chrétienne et les expose avec une rare clarté ; elle y développe sans embarras et avec une prodigieuse facilité le dogme catholique et les passages les plus ardus des Livres-Saints ; la chronologie sacrée lui est aussi familière qu'aux plus éminents Docteurs ; elle y révèle les voies les plus secrètes de la divine Providence : théologie savante, sublime philosophie, connaissance étendue des sciences naturelles, éloquence persuasive, tout s'y trouve réuni, jusqu'à la netteté, la correction, l'élévation, la vigueur et l'élégance du style ; tout concourt à en faire un livre admirable et digne de Celui qui l'a inspiré ! (1) »

C'est de ce Livre admirable que nous avons extrait les *Merveilles* de la Vie de notre auguste Patriarche saint Joseph. Durant tout le temps de ce travail long et délicat, nous avons éprouvé au-dedans de nous-même, une émotion douce,

---

(1) Voir pour d'autres détails, la vie de la Bonne Sainte-Anne, (Introduction), et la vie tout entière de la Vénérable, reproduite en tête du premier volume de la *Cité Mystique*.

profonde, insolite, et bien des fois nous nous sommes surpris, poussant ce cri d'une irrésistible admiration : « Oh ! quel Saint ! quel admirable Saint ! Qu'il mériterait donc d'être mieux connu et d'être aussi honoré davantage ! » Puisse ce travail que nous offrons au public, avec une humble mais très grande confiance, aider à produire ce double et sanctifiant résultat au milieu de nos populations encore si chrétiennes au Canada ; à la plus grande gloire de Jésus, de Marie et de notre incomparable Patriarche saint Joseph, et pour la joie intérieure, l'encouragement spirituel, et la persévérance finale d'une multitude d'âmes (1) !

Il nous reste maintenant à donner simplement le plan de tout l'Ouvrage.

La Vie de saint Joseph, comme le titre lui-même l'annonce, est divisée en deux *Parties :*

La *Première Partie* comprend la Vie proprement dite du Saint, avec la Descrption *illustrée* des Lieux principaux qui ont été sanctifiés par la présence de la Sainte Famille et dont la plupart, depuis, sont devenus d'augustes Sanctuaires.

La *deuxième Partie* donne, en abrégé, un aperçu du culte de saint Joseph, à travers les siècles. — Pour cette deuxième partie de notre travail, nous nous sommes servi des Auteurs

---

(1) Nous rappelons avec bonheur, à nos pieux lecteurs, que Sa Sainteté Léon XIII, a daigné encourager dernièrement et bénir le projet de répandre parmi les Fidèles, dans tous les pays, les admirables enseignements contenus dans la « *Cité Mystique.* »

les plus autorisés, en citant leurs noms, et en indiquant les endroits de leurs différents écrits, toutes les fois que nous leur faisons de larges emprunts, ou même quand nous les copions textuellement ; et nous avons complété cette deuxième partie par la reproduction d'importants Documents Pontificaux et les admirables prières liturgiques que la sainte Eglise chante en l'honneur de notre auguste Patriarche !

Puisse donc cette Vie de Saint Joseph, comme celle de la Bonne Sainte Anne qui a reçu un accueil si bienveillant (1), comme celle de Notre-Seigneur qui a été reçue dans toutes les familles (2), trouver aussi sa place au foyer domestique, avoir sa place et une place d'honneur dans toutes nos bonnes Familles Chrétiennes !

---

(1) Du premier tirage plus de *trois mille* volumes ont été écoulés en quelques semaines !

(2) Plus de *vingt mille* Familles la possèdent dans le seul Diocèse de Québec !

VIE

DE

SAINT JOSEPH

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : La Présentation de la Sainte Vierge au Temple. — La petite Marie de Juda y fait le Vœu de chasteté perpétuelle.

Les trois ans que le Seigneur avait déterminés étant révolus, Joachim et Anne, accompagnés de quelques-uns de leurs parents, partirent de Nazareth portant avec eux la véritable Arche du Testament, la très pure Marie, pour la consacrer dans le saint Temple de Jérusalem. (1)

(1) D'après toute la vénérable Tradition, la très-Sainte Vierge fut présentée au Temple par ses pieux parents saint Joachim et sainte Anne, vers l'âge de trois ans. — *Voir la grande Vie de la Bonne Sainte Anne*, publiée ici au Canada.

La douce et ravissante Enfant courait par ses ferventes affections après l'odeur des parfums de son Bien-Aimé, pour aller chercher dans le Temple Celui qu'elle portait dans son cœur. L'humble cortège marchait sans être suivi d'un grand nombre de créatures terrestres, sans aucune magnificence extérieure, mais non pas sans une belle légion d'esprits angéliques qui étaient descendus du ciel et s'étaient joints à l'escorte de leur jeune Reine, pour solenniser cette fête en y chantant avec une harmonie céleste de nouveaux cantiques de gloire et de louanges au Très-Haut. La Souveraine du ciel, dont chaque pas était si beau, tandis qu'elle allait à la rencontre du suprême et véritable Salomon, les entendait et les voyait tous ; et c'est ainsi que la sainte compagnie franchit la distance de Nazareth à la sainte Cité de Jérusalem, pendant que les Parents de notre auguste et jeune Marie ressentaient une grande consolation spirituelle.

Ils arrivèrent enfin au saint Temple, et avant d'y entrer, Anne et Joachim prirent leur Fille et leur Maîtresse par la main et la conduisirent dans l'intérieur. Puis, après qu'ils eurent fait tous trois une dévote et fervente prière au Seigneur, le père et la mère lui offrirent leur fille, tandis que celle-ci s'offrait elle-même avec une humble adoration et un profond respect. Elle seule connut l'agréable acceptation que le Très-Haut faisait d'elle ; et elle entendit sortir des divines clartés qui remplissaient le Temple une voix qui lui disait : « Venez, mon

Épouse et mon Elue ; venez dans mon temple, où je veux que vous m'offriez un sacrifice de louange et de bénédiction.

Leur prière étant achevée, les saints époux allèrent trouver le prêtre, auquel ils présentèrent leur fille Marie ; et quand le prêtre lui eut donné sa bénédiction, ils la menèrent avec lui dans l'appartement des vierges qui y étaient élevées dans une sainte retraite et en de pieuses occupations, jusqu'à l'âge où elles pouvaient se marier. Les aînées de la tribu royale de Juda et de la tribu sacerdotale de Lévi avaient les premières places dans cet appartement.

L'escalier qui y conduisait avait *quinze* degrés, et se trouva occupé par d'autres prêtres qui venaient recevoir notre jeune Reine. Celui qui la guidait et qui devait appartenir à la dernière hiérarchie des prêtres, la plaça sur le premier degré. Elle lui demanda alors la permission de prendre congé de ses parents ; et l'ayant obtenue, elle se tourna vers saint Joachim et sainte Anne, se mit à genoux, leur demanda leur bénédiction et les pria de la recommander à Dieu. Les saints époux la bénirent avec beaucoup de tendresse et de larmes ; et ensuite Marie monta toute seule les *quinze* degrés avec une ferveur et une joie incroyables, sans tourner la tête, et sans faire la moindre action puérile, excitant l'admiration de tous les assistants par la douce fermeté qu'elle montra en un âge si tendre. Les prêtres la reçurent et l'introduisirent

dans l'appartement des autres vierges ; et ce fut le pontife Siméon qui la remit et la recommanda aux femmes qui les gardaient et parmi lesquelles se trouvait Anne la prophétesse. Cette sainte matrone avait été prévenue par une grâce spéciale et par une lumière extraordinaire du Très-Haut, pour qu'elle se chargeât de la fille de Joachim et d'Anne ; elle le fit suivant les desseins de la divine providence avec beaucoup de zèle, ayant mérité par sa sainteté et par ses vertus d'avoir pour disciple Celle qui devait être la Mère de Dieu et la Maîtresse de toutes les créatures.

Après donc que les parents de la Bienheureuse Vierge Marie eurent pris congé d'elle, et l'eurent laissée dans le Temple pour y être élevée et consacrée à Dieu, sa maîtresse lui assigna sa petite chambre parmi les autres vierges, dont chacune en avait une semblable. La Reine du ciel ne s'y vit pas plutôt seule, qu'elle s'y prosterna et baisa la terre, dans la pensée que c'était une partie du Temple : elle adora le Seigneur et lui rendit grâce de la nouvelle faveur qu'elle venait de recevoir. Le Très-Haut l'éleva à une sublime extase dans laquelle il lui fut donné de contempler la divinité intuitivement.

Il n'est aucune langue qui puisse exprimer les effets de cette vision et de cette participation de l'essence divine. La personne du Père éternel parla à celle qui devait être Mère de son Fils, et lui dit : « Je veux, ma colombe et ma bien-aimée, vous montrer les trésors de mon

être immuable, les perfections infinies et les dons cachés que je destine aux âmes que j'ai choisies pour héritières de ma gloire, après qu'elles auront été rachetées par le sang de l'Agneau qui doit mourir pour elles. Comprenez, ma Fille, combien je suis généreux envers celles de mes créatures qui me connaissent et qui m'aiment. Je veux que, comme mon Elue, vous voyiez de vos yeux les trésors que je tiens préparés pour élever les humbles, enrichir les pauvres, honorer les méprisés et récompenser tout ce que les mortels feront ou souffriront pour mon nom. »

La très sainte Enfant découvrit encore d'autres grands mystères dans cette vision de la Divinité, parce que l'objet en était infini ; et, elle répondit au Seigneur en ces termes : « Très-Haut et très souverain Dieu éternel, votre grandeur est incompréhensible comme les trésors de vos miséricordes sont inépuisables ; vos mystères sont ineffables, vos promesses infaillibles ; vos paroles véridiques et vos œuvres parfaites, parce que vous êtes, Seigneur, infini et éternel en votre être et en vos perfections. Mais que deviendra, mon souverain Seigneur, ma petitesse à la vue de votre grandeur ? Je me reconnais indigne de voir ce que vous m'en découvrez, et pourtant j'ai besoin que vous daigniez me regarder de ce même trône de gloire. Toutes les créatures, Seigneur, s'anéantissent en votre présence ; que deviendra donc votre servante qui n'est que cendre et poussière ? Accomplissez en moi

votre sainte volonté et votre bon plaisir; et si les afflictions, les peines, les mépris des hommes, l'humilité, la patience, la douceur ont un prix inestimable à vos yeux, ne permettez pas, mon Bien-Aimé, que je sois privée d'un si riche trésor et d'un si précieux gage de votre amour; réservez-en la récompense à vos serviteurs et à vos amis, qui la mériteront mieux que moi, puisque je n'ai encore rien fait pour votre service et pour vous plaire. »

Le Très-Haut accueillit avec beaucoup de satisfaction la demande de notre bienheureuse Vierge; il lui fit connaître qu'il l'exauçait et qu'il lui accordait, comme elle le souhaitait, de travailler et de souffrir pour son amour durant le cours de sa vie entière, sans qu'elle découvrît alors de quelle manière cela lui devait arriver. La Reine du ciel rendit grâces d'avoir été appelée à endurer quelque chose pour le nom et pour la gloire de Dieu; et dans le désir ardent qu'elle éprouvait d'obtenir cette faveur, elle pria le Seigneur de lui permettre de faire en sa présence les quatre vœux de *chasteté*, de *pauvreté*, d'*obéissance* et de clôture perpétuelle dans le Temple où il l'avait conduite. « Ma chère Épouse, lui répondit le Très-Haut, mes pensées sont élevées au-dessus de toutes les créatures; c'est pourquoi, mon Élue, vous ignorez à présent ce qui peut vous arriver dans le cours de votre vie, et qu'il vous sera impossible d'accomplir tous vos fervents désirs comme vous vous le proposez; *j'accepte votre*

vœu de chasteté, et je veux que vous le fassiez et que vous renonciez, en outre, dès aujourd'hui, aux richesses terrestres. Quant aux autres vœux, ma volonté est que vous tâchiez d'agir comme si vous les eussiez réellement faits ; le désir que vous avez de les faire s'accomplira plus tard sous le règne de la loi de grâce en beaucoup d'autres vierges, qui, pour me servir et vous imiter, feront les mêmes vœux, vivant ensemble dans diverses communautés ; ainsi vous serez Mère d'un grand nombre de filles. »

La bienheureuse Vierge fit alors le vœu de chasteté en la présence du Seigneur, et, sans s'astreindre aux autres, elle renonça à l'amour des choses terrestres et se promit d'obéir à toutes les créatures en vue de Dieu : elle fut d'ailleurs plus ponctuelle, plus fervente et plus fidèle à accomplir les résolutions qu'elle prit à cet égard qu'aucun de ceux qui s'y sont obligés ou qui s'y obligeront par vœu spécial. Après quoi la claire vision de la Divinité cessa.

CHAPITRE DEUXIEME

SOMMAIRE : Les Epousailles de la Sainte Vierge avec saint Joseph. — Origine de saint Joseph. — Ses premières années. — Ses sublimes vertus. — La baguette fleurie. — La mystérieuse Colombe. — Adieux au Temple.

La Sainte Vierge arrivait à sa quatorzième année (1). Elle était déjà fort grande au physique et au moral, en vertus et en mérites : elle eut une autre vision, abstractive de la Divinité. Il semble qu'il soit arrivé en cette vision ce que l'Ecriture dit être arrivé à Abraham, quand Dieu lui ordonna de sacrifier son fils bien-aimé Isaac, unique gage de toutes ses espérances : Dieu tenta Abraham, dit Moïse, éprouvant sa prompte obéissance pour la couronner. On peut dire,

---

(1) Ecrivant spécialement la *Vie de saint Joseph*, notre intention n'est pas de rapporter ici toutes les merveilles qui s'accomplirent dans le Temple, durant tout le séjour de la Sainte Vierge, jusqu'au moment de ses Fiançailles avec cet auguste Patriarche. On les trouvera dans sa propre Vie que nous nous proposons, Dieu aidant, de publier dans le même genre que celle-ci et celle de la Bonne sainte Anne, à laquelle on a ménagé un accueil si bienveillant.

en effet, que Dieu tenta aussi notre auguste Maîtresse en cette vision, en lui ordonnant *d'embrasser l'état de mariage.* Cela prouve combien il est vrai de dire que les jugements du Seigneur sont incompréhensibles, et combien ses voies et ses pensées sont élevées au-dessus des nôtres. Celles de la très-pure Marie étaient aussi éloignées de celles que le Très-Haut lui manifestait en lui ordonnant de recevoir un époux pour sa garde et pour sa compagnie que le ciel l'est de la terre; car elle désirait et s'était promis de n'en avoir aucun durant toute sa vie, autant qu'il pouvait dépendre de sa volonté, et elle renouvelait souvent le vœu de chasteté qu'elle avait fait de si bonne heure.

L'ordre que le Seigneur lui donna d'accepter un époux terrestre, sans qu'elle s'y attendît et sans lui découvrir autre chose alors, surprit étrangement le cœur très-innocent de Marie qui vivait dans l'assurance de n'avoir point d'autre époux que le même Dieu qui le lui donnait. Cette épreuve fut bien plus grande que celle d'Abraham, puisqu'il n'aimait pas autant son fils Isaac, que l'auguste vierge de Juda n'aimait sa chasteté inviolable.

Mais la très-prudente Vierge suspendit son jugement devant un ordre si surprenant, et ne s'appliqua qu'à espérer et à croire mieux qu'Abraham en l'espérance contre l'espérance, et elle dit au Seigneur:

« Dieu éternel, d'une majesté incompréhensible, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qui s'y trouve renfermé ; toutes choses étant soumises à votre volonté, vous pouvez faire de votre très-petite servante tout ce qu'il vous plaira, sans que je manque jamais à ce que je vous ai promis. Que si je ne m'écarte point, mon Bien-Aimé, de votre bon plaisir, je proteste de nouveau que je veux être chaste tout le temps de ma vie et que je ne veux point d'autre maître ni d'autre époux que vous, mon divin Seigneur ; et puisque je dois, comme votre créature, vous obéir, il vous appartient, mon adorable Epoux, de tirer ma faiblesse humaine de l'embarras pénible où me met votre saint amour. » La très-chaste Marie se troubla quelque peu, comme il lui arriva plus tard, lors de l'embassade de l'Archange saint Gabriel ; mais quoiqu'elle ressentît une certaine tristesse, elle n'en montra pas moins la plus héroïque obéissance qu'elle eût pratiquée jusqu'alors ; de sorte qu'elle se soumit entièrement à la volonté du Seigneur. Le Très-Haut lui répondit : « Marie, calmez votre cœur ; votre résignation m'est agréable ; la puissance de mon bras n'est pas sujette aux lois ; je me charge de tout ce qui vous sera le plus convenable. »

La Très Sainte Vierge revint de la vision à son état ordinaire avec cette seule promesse du Très-Haut, et

elle fut continuellement agitée entre l'incertitude et l'espérance dans lesquelles l'avaient laissée le commandement et la promesse divine ; le Seigneur la voulant obliger par ce moyen à redoubler ses larmes et ses affections d'amour et de confiance, de foi, d'humilité, d'obéissance, de chasteté, et de plusieurs autres vertus qu'il nous serait impossible d'énumérer. Pendant que notre Souveraine se livrait avec une certaine douleur à ces prières et à ces perplexités humbles et prudentes, Dieu parla dans un songe au grand prêtre, qui était saint Siméon, et lui prescrivit de se disposer à marier Marie, fille de Joachim et d'Anne, parce que sa divine Majesté la regardait avec une sollicitude et avec un amour particuliers. Le saint prêtre, en répondant à Dieu, le pria de faire connaître celui que Marie devait épouser. Le Seigneur lui ordonna d'assembler les autres prêtres et les docteurs, et de leur exposer que cette jeune vierge était seule et orpheline (1) et qu'elle n'avait aucune inclination à s'engager dans le mariage ; mais que, la coutume étant qu'aucune fille nubile ne sortît du Temple sans se marier, il était convenable de lui

(1) La Sainte Vierge avait perdu son père saint Joachim et sa mère sainte Anne durant son séjour dans le Temple. Voir la *Vie de la Bonne sainte Anne.*

[illegible] jugement [illegible]

[illegible] et [illegible] suivant [illegible] par la [illegible] Lors de [illegible] dans [illegible] sur le [illegible] et [illegible] [illegible] temps [illegible] en sa [illegible] point [illegible] pas une [illegible] parce [illegible]

Après que cette affaire eut été proposée et mûrement [illegible] dans l'assemblée des prêtres et des docteurs [illegible] tous par une impulsion du Ciel que dans une circonstance où il était si à désirer de procurer une bonne [illegible] et où le Seigneur avait

manifesté son bon plaisir, il fallait consulter sa sainte volonté et le prier de désigner par quelque signe celui qui serait le plus propre pour être l'époux de Marie, et que cet époux fût de la maison et de la lignée de David, afin que la loi fût accomplie. Ils fixèrent, en conséquence, un jour où tous les jeunes hommes de cette lignée qui étaient à Jérusalem devraient se réunir dans le Temple : et ce fut justement le jour auquel notre Souveraine achevait sa quatorzième année. Et, comme il était nécessaire de lui donner connaissance de cette résolution et de lui demander son consentement, le prêtre Siméon l'appela et lui annonça l'intention qu'il avait, ainsi que les autres prêtres, de lui choisir un époux avant qu'elle sortît du Temple.

Ceci se passa neuf jours avant celui qu'on avait fixé pour prendre une décision et pour exécuter ce qui aurait été arrêté. Pendant ce temps la Très Sainte Vierge redoubla ses prières, ses larmes et ses soupirs et demanda au Seigneur l'accomplissement de sa divine volonté en une chose qui lui était si importante et qui la jetait dans de si vives inquiétudes. Le Seigneur lui apparut et lui dit : « Mon Epouse et ma Colombe, calmez votre cœur affligé, et bannissez-en le trouble et la tristesse : je suis attentif à vos désirs et à vos prières ; je gouverne toutes choses et le prêtre est conduit par ma lumière ; je vous donnerai un époux qui ne s'opposera pas à vos saints désirs, mais

plutôt s'y conformera avec le secours de ma grâce : je vous le chercherai parfait et selon mon cœur, et je le choisirai d'entre mes serviteurs : mon pouvoir est infini, et ma protection ne vous manquera jamais. »

Le jour déterminé arriva auquel, ainsi que nous l'avons dit précédemment, notre Souveraine achevait la quatorzième année de son âge. En ce jour les jeunes hommes de la tribu de Juda et de la lignée de David (dont notre auguste Maîtresse descendait), alors présents à Jérusalem, s'assemblèrent. Joseph, originaire de Nazareth et habitant de la sainte cité, reçut ordre de se rendre parmi eux, comme étant de la race royale de David.

Il convient, avant de continuer notre récit, de placer ici ce que le Très-Haut a daigné révéler sur les jeunes années de saint Joseph et comment sa divine Bonté a préparé le cœur de cet auguste patriarche pour le rendre digne d'être l'époux et le gardien de la Reine des vierges (1).

C'est aux mérites de la Très Sainte Vierge Marie, après ceux de son adorable Fils, que l'on doit attribuer les dons et les grâces dont le Très-Haut favorisa le glorieux Patriarche. Quand même notre divine Souveraine n'aurait pas été la cause méritoire ou l'instrument de la

(1) Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier ici la généalogie de saint Joseph. Les Docteurs de l'Eglise et les Commentateurs de nos Saints Livres l'ont fait amplement dans leurs volumineux et doctes écrits.

sainteté de son époux, au moins était-elle la fin immédiate à laquelle cette sainteté se rapportait : car toute la plénitude de vertus et de grâces que le Seigneur communiqua à son serviteur Joseph lui fut accordée afin de le rendre le digne époux de celle qu'il choisissait pour sa Mère. C'est sur cette règle, et sur l'amour et l'estime que cet adorable Seigneur avait pour sa très pure Mère, qu'il faut mesurer la sainteté de saint Joseph ; aussi suis-je persuadé que s'il se fût trouvé au monde un autre homme plus parfait et plus excellent que lui, le Seigneur l'aurait donné pour époux à sa propre Mère ; et puisqu'il lui a donné saint Joseph, il devait être sans contredit le plus grand saint que Dieu eût sur la terre. Or l'ayant créé et prédestiné pour de si hautes fins, il est certain qu'il a voulu employer sa main puissante à le rendre capable de répondre à ces mêmes fins et proportionner l'instrument à l'œuvre : mais cette espèce de rapport et de proportion, la lumière divine ne pouvait la trouver que dans la sainteté, dans les vertus, dans les dons, dans les grâces, dans les bonnes inclinations naturelles et infuses dont Joseph offrait l'assemblage.

Je remarque une différence entre ce grand patriarche et les autres saints, quant aux dons de grâce qu'ils reçurent ; car beaucoup de saints ont obtenu d'autres faveurs et privilèges qui regardaient non seulement leur propre sainteté, mais d'autres fins du service du Très-Haut en

d'autres hommes ; ainsi c'étaient comme des dons gratuits ou indépendants de la sainteté. Mais en ce qui concerne notre saint patriarche, tous les dons qu'il reçut augmentaient en lui les vertus et la sainteté, parce que le ministère auquel ils se rapportaient était un effet de sa sainteté et de ses bonnes œuvres ; plus donc il était saint, plus il se trouvait digne d'être l'époux de l'auguste Marie et le dépositaire du trésor et du mystère du Ciel ; de sorte qu'il devait être un prodige de sainteté, comme il le fut réellement. Il fut sanctifié dès avant sa naissance et, de ce moment, la concupiscence rebelle resta en lui comme enchaînée pour toute sa vie, de sorte qu'il n'éprouva jamais un seul mouvement désordonné.

Saint Joseph naquit très beau et très parfait selon la nature et causa à ses parents une joie extraordinaire, semblable à celle qu'excita plus tard la naissance de saint Jean-Baptiste, quoique la raison n'en fût pas manifeste. Le Seigneur lui avança l'usage de l'intelligence en le lui donnant dans toute sa perfection en la troisième année de son âge ; il lui communiqua aussi une science infuse et une nouvelle augmentation de grâce et de vertus. Le saint enfant commença dès lors à connaître Dieu par la Foi ; il le connut aussi par le raisonnement naturel comme première cause et auteur de toutes les créatures ; et il concevait d'une manière très sublime tout ce que l'on disait de Dieu et de ses œuvres. Il fut élevé dès la même

époque à un haut degré d'oraison et de contemplation et rendu merveilleusement apte aux vertus dont son jeune âge lui permettait l'exercice ; de sorte que saint Joseph était déjà un homme d'un jugement et d'une sainteté rares, tandis que la raison n'apparaît chez les autres enfants qu'à l'âge de sept ans ou même plus tard. Il était d'un naturel fort doux, charitable, sincère, et annonçait en tout des inclinations non seulement vertueuses, mais angéliques, et, croissant en sainteté et en perfection, il arriva par une vie irrépréhensible à l'âge auquel il épousa la très pure Marie.

Pour lui augmenter alors les dons de la grâce et le confirmer en ces mêmes dons, les prières de notre divine Souveraine eurent une efficace particulière ; car elle supplia instamment le Très-Haut, dans le cas où il lui plairait de la soumettre au joug du mariage, de sanctifier son époux Joseph, afin qu'il se conformât à ses très chastes désirs. L'auguste Vierge comprit que le Seigneur exauçait sa demande, et qu'il opérait par la force de son puissant bras, en l'âme du saint patriarche, des effets si nombreux et si divins, qu'il n'est pas possible de les exprimer : car il le combla par infusion des dons les plus riches, et l'empreignit des habitudes parfaites de toutes les vertus. Il redressa de nouveau ses puissances, le remplit de grâce, et le confirma en cette même grâce d'une manière extraordinaire. Quant à la vertu et aux prérogatives de la

chasteté, le saint époux surpassa les plus hauts séraphins ; car vivant en un corps terrestre et mortel, il fut doué de la pureté qu'ils ont, étant affranchis de la matière, et jamais image ou impression impure de la nature animale et sensible n'entra dans ses puissances. C'est par cette supériorité sur les choses charnelles, par cette simplicité de colombe et par cette candeur d'ange qu'il fut préparé à devenir l'époux de la plus pure des créatures et à demeurer en sa compagnie : car, sans ce privilège, il n'aurait pas été capable de porter une si sublime et si excellente dignité.

Donc au jour déterminé, Joseph se joignit aux autres jeunes hommes de la tribu de Juda. Il avait alors trente-trois ans, et il avait fait, dès sa douzième année, le vœu de chasteté. Tous les jeunes hommes étant assemblés au Temple, unirent leurs prières à celles des prêtres et demandèrent au Seigneur qu'il leur inspirât ce qu'ils devaient faire. Le Très-Haut, parlant au cœur du grand prêtre, lui inspira de faire prendre à chacun de ces jeunes hommes une baguette sèche, en leur enjoignant de demander tous avec une vive foi à la Majesté divine qu'elle désignât par ce moyen celui qu'elle avait choisi pour être l'époux de Marie. Et comme personne n'ignorait la vertu et le mérite de cette jeune vierge, ni tout ce que la renommée disait de sa beauté et de toutes ses autres admirables qualités, chacun aspirait au bonheur d'obtenir

pour épouse celle qu'on savait, en outre, être l'enfant unique de sa maison. Il n'y eut parmi eux que le très humble et très juste Joseph qui se crût indigne d'un pareil trésor; et se souvenant du vœu de chasteté qu'il avait fait, il promit de nouveau de l'observer toute sa vie, tout en se résignant à la volonté divine, et en acceptant de grand cœur tout ce qu'elle voudrait disposer; mais cela n'empêchait pas qu'il n'eût plus de vénération et plus d'estime que tous les autres pour l'aimable vierge de Nazareth.

Tandis que tous ceux qui étaient assemblés faisaient cette prière, on vit *fleurir* la seule baguette que Joseph portait et l'on vit en même temps descendre une très belle colombe revêtue d'un merveilleux éclat qui se posa sur la tête du même saint; ensuite Dieu lui parla intérieurement en ces termes : « Joseph, mon serviteur, Marie doit être votre épouse; recevez-la avec soin et avec respect, car elle est agréable à mes yeux; elle est très juste et très pure de corps et d'esprit: vous ferez tout ce qu'elle vous dira. » Sur la déclaration et le signe du ciel, les prêtres se déterminèrent de donner à Marie saint Joseph pour époux, comme celui que Dieu même lui avait choisi. Ils appelèrent aussitôt pour les épousailles la vierge de Juda qui parut au milieu de l'assemblée avec une majesté plus qu'angélique, et avec une beauté, une douceur et une grâce incomparables, et les prêtres la marièrent

avec Joseph, le plus chaste et le plus saint des hommes.

L'auguste Marie, avec un air modeste et recueilli, et en Reine d'une humilité égale à sa majesté, fit ses adieux aux prêtres et à la Maîtresse, et demanda leur bénédiction et pardon à ses compagnes, en remerciant les uns et les autres des bienfaits qu'elle en avait reçus. Elle fit tout cela avec des témoignages de profonde humilité, et en même temps avec un prudent laconisme : car elle parlait très peu dans toutes les occasions, et ce qu'elle disait était toujours pesé et mesuré. Elle sortit du Temple avec une vive douleur de le quitter contre ses inclinations et contre ses désirs, et escortée de quelques-uns des principaux ministres du Temple qui étaient séculiers et s'occupaient de ses intérêts temporels ; puis elle s'en alla avec son époux Joseph à Nazareth, patrie des deux nouveaux époux. Saint Joseph y était né, et c'était par une disposition particulière du Très-Haut qu'il était allé, à la suite d'un revers de fortune, demeurer à Jérusalem, où les choses tournèrent si bien pour lui, qu'il eut le bonheur de devenir l'époux de Celle que Dieu avait choisie pour être sa propre Mère !

CHAPITRE TROISIEME

SOMMAIRE : La Mosquée El-Aksa : — Description.

Vers l'an 636 de l'ère chrétienne, le Kalife Omar (1) vint à Jérusalem, fit nettoyer l'emplacement du Temple et y construisit la première Mosquée qui porte son nom. A cette époque, Omar cherchait la pierre sur laquelle Jacob avait reposé sa tête, lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Mais, au lieu de lui indiquer l'endroit véritable, on lui désigna l'emplacement du Temple lui-même. Omar, sans songer que la vision de Jacob avait eu lieu à Béthel et non à Jérusalem, ordonna de déblayer et de purifier ce lieu ; et on le vit lui-même emporter le premier des immondices dans le pan de sa robe.

Omar, ayant ainsi fait déblayer l'aire d'Ornan qu'il appela Temple de David, se retira à quelque distance, vers le Sud, dans la direction de la Mecque, fit sa prière dans l'église de Sainte-Marie et ordonna qu'à l'avenir

---

(1) Voir les Annales du Rosaire, tout ce que nous y avons dit de la religion, des mœurs et coutumes des Musulmans.

cette église serait dédiée au culte du Dieu d'Islam, sous le nom de *el-Aksa* (1). Cette Mosquée, à l'extrémité méridionale de la vaste enceinte du Temple, est située sur l'emplacement de l'église de la Présentation de la Très Sainte Vierge, bâtie par l'empereur Justinien.

A la fin du VII[e] siècle le dixième Kalife Aabd el-eMlek en fit recouvrir les portes d'or et d'argent. Durant son Khalifat et celui de son fils Onalid, une partie du côté oriental tomba en ruines. Faute de fonds disponibles pour la reconstruire, on jugea à propos de la démolir entièrement. Environ 40 ans plus tard, sous le second Khalife Abasside, Abou-Djaffar el-Mansour entreprit de réparer le côté occidental, qui avait beaucoup souffert d'un tremblement de terre. Mais, comme on n'avait pas d'argent, on battit monnaie avec les métaux précieux qui ornaient les portes de la Mosquée. Un autre tremblement de terre arriva bientôt après et ébranla l'édifice tout entier. *Abou Aabd-allah Mohammad, ibn aabd-allah el-Mansour*, surnommé el-Mahdy, qui succéda au Khalife précédent, le trouva déjà en ruines, et ordonna de rebâtir el-Aksa, mais n'en jugeant pas les proportions convenables, il fit diminuer la longueur et étendre la largeur. En 1060, la toiture s'étant ébranlée, les Musulmans la

(1) Qui veut dire *éloignée*, relativement au grand Sanctuaire de la Mecque.

rétablirent. En 1099, sous les Croisés, el-Aksa devint palais royal et s'appela le palais de Salomon. En 1118, Baudouin 1er en céda une partie aux Templiers qui s'y établirent. Mais 69 ans après, Salah ed-Dîne, s'étant emparé de Jérusalem, fit *purifier* el-Aksa, d'après le rit musulman, et depuis cette époque, ce beau Sanctuaire est resté entre les mains des infortunés disciples de Mahomet !

Etat actuel de la Mosquée el-Aksa. — Depuis el-Mahdy la Mosquée el-Aksa n'a subi jusqu'à nos jours aucun changement important (1).

(1) Voir la gravure.

On y pénètre par un porche qui a été accolé à la façade, en 1236. Ce porche imposant qui offre son entrée au Nord, est voûté et présente *sept* arcades de front sur *une* de profondeur. Ces arcades correspondent aux *sept* nefs qui composent le vaste monument.

La Mosquée forme une sorte de parallélogramme d'environ *trois cents* pieds de long sur *deux cents* pieds de large (2). Elle est composée de sept nefs, nous venons de le dire, et de chaque côté de la nef centrale qui est la plus large, règne une rangée de *six* grosses colonnes peintes en marbre blanc et de telle sorte qu'on n'en peut reconnaître la matière intrinsèque. Les autres colonnes qui

(2) 90 mètres sur 60.

soutiennent le monument sont de marbres variés et toutes plus ou moins de différents modèles. Leurs chapiteaux sont des styles corinthien et byzantin. La charpente, dont on voit en partie l'ordonnance à l'intérieur, présente un caractère inusité dans ce pays.

Vers l'extrémité sud de la grande nef se trouve *l'emplacement approximatif* de l'habitation de la Très Sainte Vierge, lors de son séjour dans le Temple.

D'après la Tradition, c'est en cet endroit qu'habitèrent la Très Sainte Vierge et la prophétesse Anne, fille de Phanuël de la tribu d'Aser ; et c'est encore en ce même lieu que l'admirable Mère du Sauveur vint offrir son divin Enfant. Cet emplacement du séjour de la Très Sainte Vierge est indiqué aujourd'hui par la Coupole qui est une des principales parties de la Mosquée el-Aksa. Cette coupole est supportée par quatre piliers flanqués chacun de deux colonnes de vert antique et à chapiteaux corinthiens. Elle est légèrement rétrécie à la base et couverte de mosaïques.

A l'extrémité sud, on voit le Mihrab vers lequel les Musulmans se tournent pour faire leur prière. Ce Mihrab orné de jolies colonnettes est peint en mosaïque, et deux chandeliers portant chacun un énorme cierge, sont placés devant. A l'ouest, près du Mihrab, se dresse le Mimbar, belle chaire, très délicatement sculptée à Alep, par ordre du Sultan Nour-ed-Dîne qui monta sur le trône

en 1151. C'est Salah-ed-Dîne qui l'a fait placer ici. Entre la chaire à l'ouest et le mur du sud de la Mosquée, se trouve un lieu de prière à deux Mihrabs. Le plus près de la chaire est dédié à Moïse et l'autre à Issa (Jésus !). C'est dans ce dernier que l'on remarque *l'empreinte d'un pied*. Les Musulmans ont cette empreinte en grande vénération, et ils croient que c'est l'une des empreintes des pieds de Notre-Seigneur. Mais il est très peu probable que ce soit celle qui manque (1) à l'endroit de l'Ascension, ainsi que quelques auteurs l'ont cru de bonne foi.

Six nefs partent de la Coupole, trois à l'est et trois à l'ouest. Les deux premières colonnes, à gauche de la nef du milieu, sont appelées, *colonnes de l'épreuve.*

Fiction musulmane. — C'est à ces deux colonnes si rapprochées l'une de l'autre qu'un homme d'une grosseur ordinaire peut à peine passer au milieu, que se rapporte la fiction suivante : Bienheureux, d'après les Musulmans, l'homme qui peut se faufiler entre elles deux, car, après sa mort, disent-ils, il ira droit en Paradis !

Au mois d'août 1881, durant notre séjour en Terre-Sainte, un des crédules disciples de Mahomet voulut lui

---

(1) Autrefois, on vénérait, au lieu de l'Ascension, l'empreinte des deux pieds de Notre-Seigneur, montant au Ciel. Il n'en reste plus qu'une aujourd'hui.

aussi faire l'épreuve et s'assurer ainsi sa place au Paradis : malheureusement l'espace était trop étroit pour lui, et il fit tant d'efforts qu'il resta mort sur le lieu même. Ce tragique événement fit prendre au haut clergé musulman la décision de supprimer cette épreuve ; et depuis lors, un petit monument en fer, surmonté d'un croissant, occupe l'espace entre les deux colonnes.

A l'extrémité des nefs de l'ouest, on voit l'ancienne salle d'armes des Templiers. C'est une grande salle divisée en deux parties par les piliers qui en supportent les voûtes. Elle est encore aujourd'hui, après tant de siècles, en très bon état.

En se dirigeant vers la porte de l'est, on passe, à droite, devant un Mihrab, orné de jolies colonnettes. C'est là que, d'après les Musulmans, saint Zacharie et son fils saint Jean-Baptiste vinrent faire leur prière.

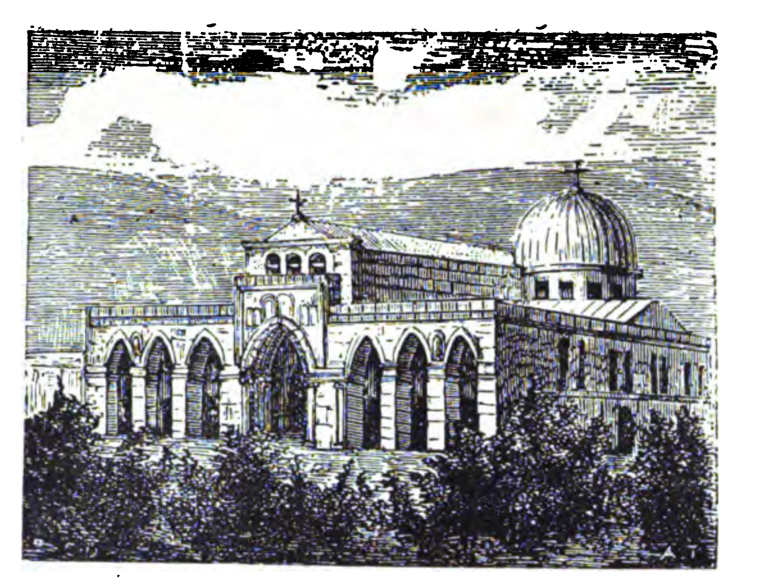
A la sortie de la Mosquée el-Aksa, on se rend directement à l'angle sud-est de la vaste Esplanade du Temple, où l'on descend par un escalier de 32 marches dans une chambre appelée le *Berceau de Jésus-Christ.* L'Evangile nous apprend, en effet, que lorsque les jours de la Purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, la Très Sainte Vierge Marie se rendit au Temple pour offrir son Premier-Né au Seigneur et le racheter ensuite pour deux colombes. Or, le saint vieillard Siméon, par une inspiration divine, reconnut en cet Enfant, le Sauveur

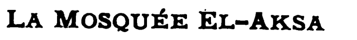
du monde. La Tradition rapporte que Siméon qui avait son habitation à l'angle sud-est du parvis du Temple, invita la Sainte Famille à venir passer quelques moments chez lui et que cette faveur lui fut accordée. De là le nom de Berceau du Sauveur donné à cette habitation. Cette chambre souterraine (1) est actuellement une petite mosquée appelée par les Musulmans Saïdna-Aïssa. Une niche en pierre du pays, sculptée en forme de coquille à sa partie supérieure, et couchée horizontalement sous un dais supporté par quatre colonnettes en marbre blanc, est appelé par les disciples du Croissant, *le Berceau de Jésus !*

Quand donc ces infortunés disciples de Mahomet reconnaîtront-ils ce même Jésus pour le vrai Fils de Dieu et l'unique Sauveur du monde, eux qui ont inséré dans leur Alcoran tant de beaux passages de nos saints Evangiles, eux qui reconnaissent Notre-Seigneur comme un grand prophète et qui ont en grande vénération les Patriarches de l'Ancienne Loi et les Prophètes qui ont annoncé la venue du Messie ! Les heureux pèlerins de

(1) Cette chambre, à l'intérieur de l'Esplanade paraît souterraine, puisqu'on y descend par 32 marches. En réalité, elle se trouve beaucoup au-dessus du sol actuel, à l'intérieur : nous fîmes cette simple remarque, avec le célèbre Frère Liévin, un jour que nous fîmes une nouvelle exploration à cet angle sud-est de l'enceinte, angle où nous constatâmes beaucoup d'autres particularités qui intéressent vivement les Palestinologues, mais qui n'ont point leur place ici.

Terre-Sainte qui visitent en détail ces Lieux bénits que nous venons de décrire si sommairement, font là une fervente prière à Jésus, à Marie et à Joseph, pour la conversion de ces pauvres Musulmans qui depuis plus de *douze siècles* restent obstinément les tristes esclaves de Satan !





LA MOSQUÉE EL-AKSA

LÉGENDE

L'empereur Justinien avait fait bâtir une belle église, en souvenir du Mystère de la *Présentation.*

Le Khalife Omar fit sa prière dans cette église et établit qu'à l'avenir elle serait dédiée au culte de l'Islamisme, sous le nom de *El-Aksa* (l'éloignée.)

Dans la suite plusieurs tremblements de terre ébranlèrent l'édifice qui fut rebâti vers le milieu du cinquième siècle.

Notre Gravure montre la façade de l'édifice. Un porche, ayant *sept* arcades de front, accolé à cette façade, en 1236, donne entrée au vaste monument. La Mosquée forme une sorte de parallélogramme d'environ trois cents pieds de long sur deux cents de large. Elle est composée de *sept* nefs qui présentent à l'œil du visiteur une véritable forêt de colonnes.

C'est vers l'extrémité sud de la grande nef que se trouve, d'après la Tradition : L'*Emplacement approximatif de l'habitation de la Très-Sainte Vierge, lors de son séjour dans le Temple.* Et l'on croit que c'est encore là que Marie présenta son divin Fils, au jour de la Purification.

CHAPITRE QUATRIEME

SOMMAIRE : Nazareth. — Vie intime de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, à Nazareth, avant le mystère de l'Incarnation. — Apothéose de Saint Joseph. — La perfection dans l'état du mariage.

Etant arrivés à Nazareth, où l'auguste Marie avait les maisons et les autres biens de ses bienheureux parents, ils y furent reçus et visités par leurs parents et leurs amis, avec les réjouissances et les félicitations que l'usage établit en de semblables occasions. Après s'être acquittés fort saintement de tous les devoirs que la civilité impose, et avoir honnêtement satisfait aux obligations temporelles qui lient les hommes dans leurs rapports mutuels, nos très saints mariés Joseph et Marie se trouvèrent libres et tranquilles dans leur demeure. Suivant la coutume adoptée par les Juifs, les époux passèrent les premiers jours de leur mariage à étudier réciproquement leur caractère, afin d'apprendre par cette connaissance mutuelle à vivre en plus grande concorde et harmonie.

Or, en un de ces jours, saint Joseph dit à la Sainte Vierge : « Mon Epouse et ma Maîtresse, je rends grâce

au Très-Haut de m'avoir fait la faveur de me choisir pour votre époux, lorsque je méritais le moins cet honneur et que je me croyais le plus indigne de votre compagnie; mais sa divine Majesté, qui peut quand elle veut, élever le pauvre, a usé de cette miséricorde envers moi, et je désire que vous m'aidiez, comme je l'espère de votre bonté et de votre vertu, à lui rendre la reconnaissance que je lui dois, en la servant avec droiture de cœur. En tout ce qui regardera son service je serai votre serviteur, et je vous prie, par l'affection sincère avec laquelle je vous estime, de suppléer aux biens qui me manquent et à beaucoup de qualités que je n'ai pas et que je devrais avoir pour être votre époux : faites-moi connaître votre volonté, afin que je l'accomplisse. »

Après avoir entendu ce discours avec une humilité sincère et une douce gravité, la très sainte épouse répondit à Joseph : « Mon Seigneur et mon époux, je suis bien aise que le Très-Haut, m'ayant destinée au mariage, ait eu la bonté de vous choisir pour mon époux et pour mon maître et que les services que je désire vous rendre aient été approuvés de sa divine volonté; mais, si vous me le permettez, je vous dirai les intentions et les pensées que je désire vous communiquer à ce sujet. »

Le Seigneur prévenait par sa grâce le cœur docile de saint Joseph, et l'enflammait de nouveau de son divin amour par les paroles de la très sainte Vierge, et le saint

répondit : « Parlez, mon épouse et ma Maîtresse, car votre serviteur écoute. » Dans cette circonstance la Reine de l'univers était assistée par les *mille Anges de sa garde*, sous une forme visible (1), comme elle le leur avait demandé, parce que le Très-Haut avait fait comprendre à la très pure Marie avec quel respect et quelle réserve elle devait parler à son époux. Jusque-là il l'avait laissée dans la retenue et dans la crainte naturelle qu'elle avait toujours eue de parler toute seule avec un homme, ce qui ne lui était pas encore arrivé, si ce n'est peut-être quelquefois avec le grand prêtre ; et tout cela afin qu'elle agît en toutes choses avec une plus grande grâce et un plus grand mérite.

Les saints anges obéirent à leur Reine, et visibles pour elle seule, ils l'assistèrent de leur présence ; c'est en cette nombreuse compagnie qu'elle dit à saint Joseph : « Mon Seigneur et mon époux, il est juste que nous rendions grâces et que nous donnions gloire et louange à notre Dieu et Créateur, qui est infini en bonté et incompréhensible en ses jugements et qui a fait éclater sa grandeur et sa miséricorde en nous choisissant pour son service. Je me reconnais plus redevable à sa divine Majesté qu'aucune autre créature et plus que toutes ensemble ; car j'ai

(1) Voir : La vie de la très sainte Vierge Marie.

reçu de sa main très libérale plus de largesses qu'elles, tandis que je les méritais le moins. Dès ma plus tendre jeunesse, poussée par la force de la vérité qui m'a éclairée d'une vive lumière en me désabusant de tout ce qui est visible, je me suis consacrée à Dieu par le vœu que je lui fis de rester toute ma vie chaste d'esprit et de corps ; je lui appartiens et le reconnais pour mon époux et pour mon Maître, et je suis fermement décidée à lui garder la foi de la chasteté. Je veux que vous m'aidiez à accomplir ce vœu et en tout le reste je serai votre fidèle servante, pour vous entourer de soins tant que je vivrai. Agréez, mon époux, cette sainte résolution, et confirmez-la par la vôtre, afin que Dieu accepte l'offrande que nous lui ferons de nous-mêmes, comme un sacrifice d'agréable odeur, et que nous obtenions les biens éternels que nous espérons. »

Le très chaste Joseph, tout rempli de joie par le discours de sa très sainte épouse, lui répondit : « Mon épouse et ma Maîtresse, en me communiquant vos chastes pensées et vos saintes résolutions, vous avez pénétré et ouvert mon cœur, que je n'ai pas voulu vous découvrir avant que vous m'eussiez manifesté le vôtre. Je me reconnais aussi le plus obligé des hommes au Seigneur de l'univers parce qu'il m'a appelé de fort bonne heure, par sa véritable lumière, à l'aimer avec droiture de cœur. Il faut que vous sachiez, mon Epouse, que dès la douzième année de mon âge, j'ai également promis de servir le Très-Haut en

chasteté perpétuelle ; je renouvelle maintenant le même vœu, pour ne pas empêcher le vôtre : au contraire, je vous promets en la présence de la Majesté divine de vous y aider autant qu'il dépendra de moi, afin que vous serviez Dieu en toute pureté et que vous l'aimiez selon vos désirs. Je serai, avec sa sainte grâce, votre très fidèle serviteur, et je vous prie d'agréer mes chastes affections, de me regarder comme votre frère, et de n'avoir jamais aucun autre amour que celui que vous devez d'abord au divin Sauveur, puis à moi. » Durant cet entretien le Très-Haut affermit de nouveau le cœur de saint Joseph dans la vertu de chasteté et dans l'amour saint et pur qu'il devait porter à son épouse la très sainte Vierge ; aussi le saint eut-il cet amour à un degré très éminent, et notre auguste Reine l'augmentait encore et lui ravissait le cœur par la sagesse de sa conversation.

Les deux très saints et très chastes époux ressentirent une joie et une consolation incomparables par la vertu divine dont le bras du Tout-Puissant les remplissait, et l'auguste Marie promit à saint Joseoh de seconder ses désirs, comme étant la maîtresse des vertus et comme en pratiquant toujours sans aucun obstacle, les points les plus difficiles et les plus excellents. Le Très-Haut donna en même temps à saint Joseph une pureté toute nouvelle et un empire absolu sur tous ses sens, afin qu'il servît son épouse Marie sans nul empêchement, avec une parfaite

[illegible]

[illegible] marqué dans [illegible]

Saint [illegible] le métier de charpentier [illegible] les plus propres pour gagner [illegible] venir à ses besoins, parce qu'il était pauvre [illegible] femme. Il demanda à sa très sainte épouse [illegible] qu'il exerçât ce métier pour la servir et pour augmenter la part des pauvres, puisqu'il fallait travailler et éviter l'oisiveté. La très prudente Vierge y consentit en avertissant saint Joseph que le Seigneur ne voulait pas qu'ils fussent riches, mais pauvres et amis et protecteurs des pauvres autant que le leur permettraient les ressources dont ils pouvaient disposer. Après quoi les deux saints époux eurent une sainte émulation sur ce que chacun d'eux voulait obéir à l'autre comme supérieur. Mais la très pure

Marie qui était la plus humble d'entre les humbles, l'emporta en humilité, et ne voulut point souffrir que, l'homme étant le chef, l'ordre de la nature fût renversé ; ainsi elle fit consentir son époux à la voir obéir en toutes choses, lui demandant seulement la permission de faire l'aumône aux pauvres du Seigneur : ce que le saint lui accorda.

Saint Joseph ayant reconnu par une nouvelle lumière du Ciel, durant ces premiers jours dont nous venons de parler, le caractère de son épouse Marie, sa rare prudence, sa profonde humilité, sa pureté incomparable, et l'ensemble de toutes ses vertus, au delà de tout ce qu'il pouvait espérer, fut de nouveau ravi en admiration ; l'esprit transporté de joie, le cœur tout enflammé par d'ardentes affections, il ne cessait de louer le Seigneur et de lui rendre de nouvelles actions de grâces pour lui avoir donné une telle épouse sans qu'il l'eût mérité. Afin que cette œuvre fût absolument parfaite (car elle était le principe de l'œuvre la plus grande que Dieu devait accomplir par sa toute-puissance), ce même Seigneur fit que le Souverain du Ciel répandît par sa présence et par sa vue une crainte si respectueuse dans le cœur de son époux que nous ne saurions la dépeindre. Cela résultait du vif rayonnement de la divine lumière que saint Joseph voyait sortir du visage de notre Reine, outre qu'elle avait une majesté ineffable qui l'accompagnait toujours, étant

revêtue d'un bien plus merveilleux éclat que Moïse quand il descendit de la montagne avec d'autant plus de raison que l'entretien qu'elle avait eu avec Dieu avait été plus long et plus intime.

Ensuite la très sainte Vierge eut une vision divine, en laquelle le Seigneur lui dit: « Mon Epouse, ma Bien-Aimée et mon Elue, voyez combien je suis fidèle en mes paroles envers ceux qui m'aiment et qui me craignent; répondez donc maintenant à ma fidélité en remplissant vos obligations d'épouse en toute sainteté, pureté et perfection: la compagnie de mon serviteur Joseph, que je vous ai donnée, vous y aidera; obéissez-lui comme vous le devez, et tâchez de le consoler, car telle est ma volonté. » La très pure Marie répondit: « Je vous loue et vous glorifie, mon Dieu, pour la sagesse admirable et la providence paternelle dont vous avez usé envers moi, indigne et pauvre créature; tous mes désirs sont de vous obéir et de vous plaire comme votre servante, qui vous est plus redevable qu'aucune autre créature. Accordez-moi, Seigneur, votre divin secours, afin qu'il m'assiste et me dirige en toutes choses, et que je puisse toujours accomplir ce qui vous sera le plus agréable; faites aussi que je m'acquitte par son moyen des devoirs de l'état dans lequel vous me placez, et que, comme votre fidèle servante, je ne m'écarte jamais de vos ordres et de votre bon plaisir. Donnez-moi votre bénédiction, car avec elle j'obéirai

à votre serviteur Joseph et je le servirai comme vous me le commandez, mon divin Maître et mon Créateur ! »

La maison et le mariage de Marie et de Joseph furent fondés sur ces divins appuis, et dès le huit septembre, jour auquel eurent lieu les épousailles, jusqu'au vingt-cinq mars suivant, où arriva l'incarnation du Verbe, les deux époux vécurent de telle sorte que le Très-Haut les disposa l'un et l'autre à l'œuvre pour laquelle il les avait choisis ; et notre auguste Souveraine régla les choses qui regardaient leurs personnes et leur maison, comme on le verra dans les chapitres suivants.

Mais je ne saurais, avant de les commencer, contenir les sentiments que fait naître en moi le sort fortuné du plus heureux des mortels, saint Joseph. D'où vous est venu, ô homme de Dieu, un si grand bonheur, qu'entre les enfants d'Adam on ait pu dire de vous seul, que Dieu lui-même vous ait appartenu de si près qu'on l'ait pris pour votre fils unique ? Le Père éternel vous donne sa Fille, le Fils vous remet sa véritable Mère, le Saint-Esprit vous confie son Epouse et vous met à sa place : la très sainte Trinité tout entière vous donne son élue, son unique et son excellente comme le soleil, pour votre légitime épouse. Connaissez-vous bien, mon grand saint, votre dignité ? Comprenez-vous vos avantages ? Savez-vous que Celle que vous venez de recevoir pour femme est Reine et Maîtresse du ciel et de la terre, et que vous êtes

le dépositaire des trésors inestimables du Très-Haut lui-même? Voyez, homme divin, quel précieux trésor vous possédez, et sachez que si vous ne rendez pas les anges et les séraphins envieux, votre bonheur et le mystère que votre mariage renferme ne les jettent pas moins dans l'admiration. Agréez, de la part de tout le genre humain, les congratulations de tant de faveurs et de joie. Vous avez entre vos mains le registre des divines miséricordes, vous êtes le maître et l'époux de celle qui n'a que Dieu au-dessus d'elle, vous serez riche et heureux parmi les hommes et parmi les anges. Souvenez-vous de notre pauvreté et de notre misère, et de moi chétif ver de terre, qui désire d'être votre fidèle servante, secourue et favorisée de votre puissante intercession.

Instruction de la Reine du Ciel. — Ma fille, vous trouverez par l'exemple que j'ai donné dans l'état de mariage où me plaça le Très-Haut, la condamnation des prétextes que les âmes qui y sont engagées allèguent pour ne point pratiquer la perfection. Il n'est rien d'impossible à Dieu non plus qu'à celui qui espère en Dieu avec une foi vive, et qui s'abandonne entièrement à sa divine disposition. Je vivais dans la maison de mon époux avec la même perfection que dans le Temple, parce qu'en changeant d'état je ne perdis pas mon amour pour le Seigneur, et ne cessai ni de désirer ni de m'efforcer de l'aimer et de le servir; au contraire, j'excitais en moi

ces sentiments afin que rien ne m'empêchât de m'acquitter de mes obligations d'épouse ; c'est pourquoi Dieu m'assistait de plus en plus par son secours, et sa puissante main disposait toutes choses selon mes désirs. C'est ce que le Seigneur ferait encore pour toutes les créatures, si de leur côté elles répondaient à ses faveurs ; mais elles jettent la faute sur l'état de mariage, et en cela elles se trompent elles-mêmes : car l'obstacle à leur perfection et à leur sainteté vient, non de cet état, mais des soins vains et superflus qu'elles y prennent, et de ce qu'elles préfèrent leur propre satisfaction au bon plaisir du Seigneur.

CHAPITRE CINQUIEME.

SOMMAIRE : Nazareth. — Description (1).

Nassara est l'ancienne Nazareth, nom qui signifie *fleur*, selon saint Jérôme. Avant Jésus-Christ, cette ville n'est mentionnée nulle part. Saint Luc est le premier qui en parle dans son Evangile. Lorsque saint Philippe fit connaître Jésus de Nazareth à Nathanaël, il en reçut cette réponse : « Quelque chose de bon peut-il sortir de Nazareth ? »

Dès les premiers siècles du christianisme, la demeure de la Sainte Famille fut en grande vénération et attira de pieux pèlerins de toutes les parties du monde : cette affluence rendit Nazareth très prospère. Elle florissait encore sous les premiers Khalifes. Mais lorsque le fanatisme brutal et cupide des Musulmans eut commencé à y répandre le trouble, elle dut nécessairement déchoir.

---

(1) Nous donnerons la description de la Santa-Casa, après le retour de l'Exil en Egypte, et après la mort de saint Joseph.

Les Croisés à leur arrivée trouvèrent Nazareth complètement ravagée par les Sarrasins. Mais, sous la sage administration de Tancrède auquel était échue en partage la principauté de Galilée, elle ne tarda pas à se relever et fut entourée de murailles. Le siège archiépiscopal de la province, qui était auparavant à Scythopolis (Bethsan), fut établi à Nazareth, en considération des augustes Mystères qui s'y étaient accomplis ; et, pendant le règne des Croisés, six Archevêques s'y succédèrent. En 1183, Baudouin IV, surnommé le Lépreux, y tomba mortellement malade et y institua Guy de Lusignan, son beau-frère lieutenant général du royaume. Baudouin mourut ensuite et fut enseveli à Jérusalem.

Quatre ans après, Nazareth tomba au pouvoir de Salah ed-Dîne (1). Cependant, en l'année 1192, l'évêque de Salisbury, dans un entretien qu'il eut avec le Vainqueur, obtint de ce prince que deux prêtres latins fussent admis à célébrer l'office divin au Sanctuaire de l'Annonciation à Nazareth. L'évêque choisit lui-même les prêtres et les diacres destinés au service du Sanctuaire.

En 1219, saint François d'Assise visita le Sanctuaire de l'Annonciation qui était encore dans l'église primitive. Le 25 mai de l'année 1251, saint Louis, roi de France, avec sa digne épouse, Marguerite de Provence, vint de

(1) Voir l'histoire des croisades.

Séphoris à Cana en Galilée, de là au mont Thabor et, le soir du même jour, il se rendit à Nazareth. Le lendemain, le saint Roi assista à une messe célébrée à l'autel de l'Incarnation par Odon, évêque de Tusculum, Légat du Saint-Siège, et y reçut la sainte Communion.

En 1263, Bibars-Ben-Dokdar, à la tête de ses hordes sauvages, ravagea Nazareth et la livra aux flammes: toutefois la Maison de la Sainte Famille échappa au désastre commun; et, ce fut le 10 mai 1291 que la sainte Maison de Nazareth disparut de Galilée et fut retrouvée au delà des mers, en Dalmatie, d'où le 10 décembre 1294, elle passa par. une nouvelle translation miraculeuse en Italie. C'est là que, depuis six siècles elle est l'objet de la vénération du monde catholique tout entier sous le nom si connu de la *Santa-Casa*, ou la sainte Maison de Lorette.

En l'année 1300, les humbles Fils de François d'Assise, les Franciscains, vinrent s'établir au milieu des ruines, pour relever l'auguste Sanctuaire, mais ils en furent expulsés 62 ans après. Ils y retournèrent en 1468 et durent de nouveau quitter en 1542. Enfin, ils s'y établirent définitivement en 1620. A cette époque, M. Varquet, consul de France à Saïda, accompagné du révérendissime Père Thomas de Novare, Custode des Saints-Lieux, et du Père Jacques de Vendôme, Récollet, se rendit auprès de l'Emir Fakhr ed-Dîne, à Saïda, et lui demanda au nom du roi de France, Louis XIII,

de vouloir accorder aux Franciscains les ruines du Sanctuaire de Nazareth. L'Emir accueillit favorablement cette demande et donna même de l'argent pour la restauration du Sanctuaire.

En déblayant le terrain pour cette construction, on découvrit les fondements de la Maison qui est actuellement à Lorette, ainsi que ceux de l'ancienne église, avec les bases de deux rangées de colonnes. L'an 1638, l'église de l'Annonciation fut saccagée et livrée aux flammes par les tribus nomades ou Bédouins venus d'au delà du Jourdain. Cependant les Franciscains, qui avaient échappé à la mort, élevèrent une chapelle provisoire sur l'auguste Sanctuaire et y célébrèrent la sainte messe jusqu'en 1730, époque où ils obtinrent du gouvernement local de pouvoir réédifier leur église. Mais le peu de temps que leur accorda le Pacha pour cette reconstruction ne permettant pas de déblayer le sol de l'ancienne basilique, il fallut se contenter de vider seulement la sainte Grotte et de poser le pavé de l'église nouvelle, par-dessus l'exhaussement des décombres qui s'y trouvaient; de sorte qu'il fut impossible de s'occuper des fondements de la sainte Maison que l'on voit aujourd'hui à Lorette. C'est de là que vient la grande différence de niveau qui existe entre le sol de l'église et celui de la sainte Grotte, où l'on descendait, en 1638, par un escalier qui n'avait alors que six degrés.

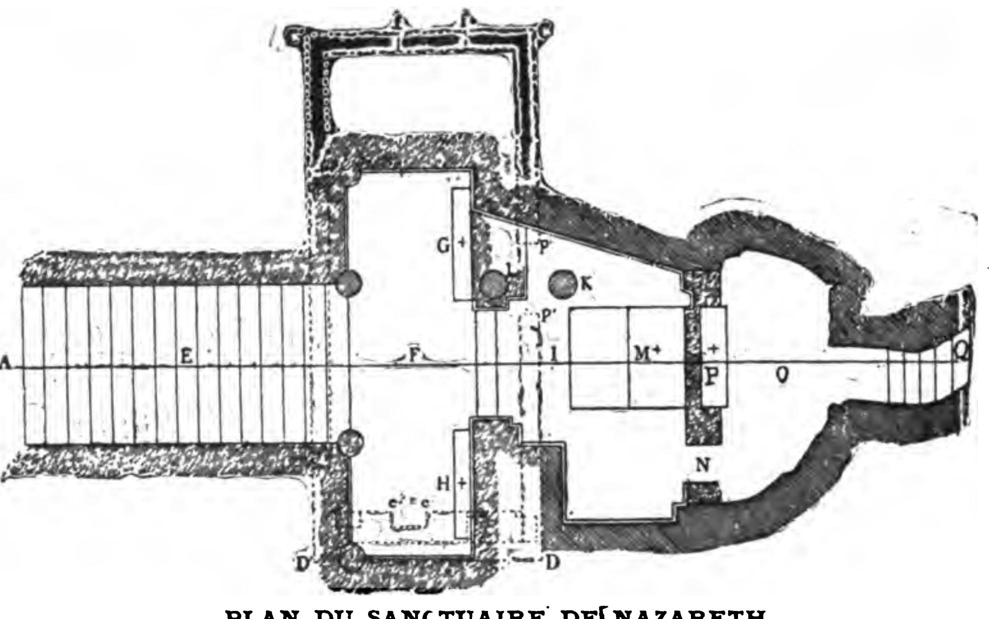
Etat actuel. — L'église actuelle, d'ailleurs très simple

comme architecture, se compose de trois nefs séparées par des piliers carrés. Outre la crypte, elle a deux étages distincts. Le premier étage est l'église proprement dite qui renferme cinq autels, et l'étage supérieur, où se trouvent seulement le chœur et le maître-autel.

En entrant dans l'église, on remarque, immédiatement devant, un *escalier* de marbre blanc, dont la *quinzième* marche donne sur l'emplacement de la sainte Maison (1), aujourd'hui *chapelle de l'Ange*. Cette chapelle renferme deux autels ; l'un dédié à l'Archange saint Gabriel, et l'autre aux Parents de la Très Sainte Vierge, saint Joachim et sainte Anne.

De l'emplacement de la sainte Maison, ou chapelle de l'Ange, on descend par deux marches dans la sainte Grotte ou chapelle de l'Annonciation. C'est en ce lieu que se trouvait l'Immaculée Vierge au moment de l'Annonciation. L'autel est en marbre fort simple, orné seulement d'un tableau moderne représentant l'Archange s'adressant à Marie. Au-dessous de cet autel, on voit la croix de Terre-Sainte incrustée dans une pièce de marbre, et, sur la paroi du fond, on lit ces mots : « *Hic Verbum caro factum est.* » Devant cette inscription brûlent jour et nuit des lampes en argent.

(1) Voir le plan.



PLAN DU SANCTUAIRE DE NAZARETH.

47

LÉGENDE

LE SANCTUAIRE DE NAZARETH

CC. DD. Double ligne ponctuée, représentant l'emplacement de la Sainte Maison, transportée à Lorette.

E. Escalier de 15 marches descendant de l'église au Sanctuaire.

F. Chapelle de l'Ange.

G. Autel de l'Archange Gabriel.

H. Autel de saint Joachim et de sainte Anne.

I. Chapelle de l'Annonciation.

K. Colonne en granit, brisée par les Arabes croyant y trouver un trésor.

L. Colonne enfermée.

M. Autel de l'Annonciation. Nota : c'est cet Autel qui a été reproduit dans la Gravure No II.

N. Porte de la chapelle obscure.

O. Chapelle obscure.

P. Autel de la Fuite en Egypte.

Q. Escalier par lequel on communique avec la sacristie de l'église supérieure.

A gauche de l'autel, on remarque une assez grande partie d'un fût de colonne. Après l'incendie de 1638, cette colonne fut brisée par les Maugrebins (Africains) qui pensaient y trouver un trésor. Elle est en granit et avait été placée là pour soutenir la voûte de l'ancienne église. Elle dépassait la voûte de la sainte Grotte dans laquelle elle est restée si solidement fixée qu'elle ne menace pas encore de descendre. Au-dessous se trouve un autre fragment de fût, qu'on a posé là pour garantir les visiteurs de tont choc contre la colonne engagée dans la voûte (1). Au fond de la chapelle de l'Annonciation, s'ouvre une porte qui donne entrée dans une chapelle dédiée à saint Joseph, avec un autel rappelant la Fuite en Egypte. Cette Chapelle est privée de lumière et n'a qu'un autel, celui que nous venons de mentionner ... Les pèlerins à Nazareth, y visitent la Fontaine de la Sainte Vierge, l'Emplacement de l'ancienne Synagogue, le petit Sanctuaire appelé *Mensa Christi* et *l'Atelier de saint Joseph !* Les premiers chrétiens élevèrent en ce Lieu une assez grande église. Mais celle-ci ayant été ruinée n'a jamais été rebâtie. Les Pères de Terre-Sainte achetèrent

(1) Nous donnons ce détail, pour avertir le lecteur qu'il n'y a là rien de merveilleux, comme certains pèlerins se l'étaient persuadé de mon temps.

l'emplacement de cette église en 1754. La chapelle qu'on y voit aujourd'hui fut élevée en 1859 (1).

Nazareth : Topographie : Population et Religion (2). — La blanche ville de Nazareth est située à *onze cents* pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle est bâtie en amphithéâtre et entourée de collines de tous côtés. Le sol en est inégal : les rues sont étroites, mais assez bien pavées, ce qui donne à la petite ville un certain air de propreté, qu'on ne retrouve pas partout en Orient ! Nazareth compte environ 6,000 âmes, partagées comme suit : Catholiques du rite latin, 1,300 ; Grecs catholiques, 700 ; Maronites (les Maronites sont tous catholiques !), 400 ; Grecs non-unis, 2,000 ; Protestants, 100 ; Musulmans, 1,500 (3).

---

(1) Depuis cette époque, les Franciscains, gardiens des Saints-Lieux, y ont pratiqué des fouilles qui ont donné les plus heureux résultats ; ces résultats ont été publiés dans les diverses *Revues* qui parlent de la Terre-Sainte.

(2) Cette statistique est de 1887.

(3) (Guide Indic. —)

Eglise Protestante

Etablissement Franciscain pour les Pèlerins

Couvent des Dames de Nazareth

Ecole Protestante

Mosquée

Eglise de l'Annonciation

Atelier de St Joseph

VUE DE NAZARETH

LÉGENDE

Nassara est l'ancienne Nazareth, nom qui signifie *fleur* selon saint Jérôme. Avant J.-C., cette ville n'est mentionnée nulle part. Saint Luc est le premier qui en parle dans son Evangile.

ETAT ACTUEL. — La ville de Nazareth est située à 1,112 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle est bâtie en amphithéâtre et entourée de collines de tous côtés.

Le sol en est inégal. Les rues sont étroites, mais assez bien pavées (Voir à la Gravure II. le Plan de la Ville).

Nazareth, possède environ 6,000 habitants, partagés comme il suit (1): Latins, 1,300; Grecs catholiques, 700; Maronites, 400; Grecs non-unis, 2,000; Protestants, 100; Musulmans, 1,500 (2).

---

(1) On appelle ainsi en Orient les catholiques, qui célèbrent, comme nous, les offices en Langue Latine.

(2) Cette statistique est de l'année 1887.

CHAPITRE SIXIEME

SOMMAIRE : Mystère de l'Incarnation. — Visite de la Sainte Vierge, avec saint Joseph, à sa cousine sainte Elisabeth.

Le Seigneur imposa à notre Reine et Maîtresse ses occupations d'épouse de saint Joseph et la mit dans certaines occasions de converser avec le prochain, afin que sa vie innocente fût un modèle public de sublime sainteté. La Bienheureuse Vierge, se trouvant dans ce nouvel état, forma de si hauts desseins et régla toutes les actions de sa vie avec tant de sagesse qu'elle donna une émulation merveilleuse aux anges et un exemple incomparable aux hommes. Elle était connue de peu de personnes, et très peu la fréquentaient ; mais celles qui avaient ce bonheur recevaient tant de divines influences de la céleste Marie, que, ravies d'admiration, de joie et d'estime, elles eussent voulu exhaler leurs sentiments et faire éclater au dehors le feu sacré qui les enflammait, comprenant qu'il provenait de la très pure Vierge. La très prudente Reine

n'ignorait point ces effets que la main du Tout-Puissant opérait en elle ; mais le temps de les révéler au monde n'était pas encore venu, et sa très profonde humilité ne le lui permettait pas. Elle demandait continuellement au Seigneur de la cacher aux yeux des hommes ; que toutes les faveurs qu'elle obtenait de sa droite fussent rapportées à sa seule louange, et qu'il permît qu'elle fût inconnue et méprisée de tous les mortels, afin que sa bonté infinie ne fût point offensée.

Notre Reine et Epouse de Joseph s'occupait sans cesse à des œuvres qui produisaient ces fruits merveilleux et durant l'espace de six mois et dix-sept jours qui s'écoulèrent entre ses épousailles et l'Incarnation du Verbe, elle travailla continuellement à augmenter les mérites et les grâces, source de tant de merveilles, jusqu'au moment où le Très-Haut mit la main de sa toute-puissance à cette merveille, la plus grande qu'on ait connue et que l'on connaîtra jamais, le Fils unique du Père prenant chair humaine dans le sein virginal de Marie.

Pour exécuter cette œuvre dans des conditions dignes de lui, Dieu prévient d'une manière toute particulière la Très-Sainte Vierge durant les *neuf jours* qui précédèrent immédiatement le mystère, et laissant, pour ainsi dire, déborder de son sein la source dont les flots devaient inonder cette vivante Cité divine, il lui communiqua tant de dons, tant de grâces et tant de faveurs, que la

connaissance que j'ai reçue de cette merveille me fait perdre la parole; et ma bassesse m'ôte le courage d'entreprendre de raconter ce que j'en conçois, parce que la langue, la plume et toutes les puissances des créatures sont de trop faibles instruments pour découvrir des mystères si relevés. Ainsi je veux qu'on sache que tout ce que je dirai ici (1) n'est qu'une ombre très obscure de la moindre partie de ce prodige inexplicable qu'on ne doit pas circonscrire dans les limites de notre langage, mais étendre avec le pouvoir divin, qui n'a point de bornes.

Au dernier jour de la neuvaine, pendant laquelle le Très-Haut préparait et embellissait de plus en plus le tabernacle qu'il allait bientôt sanctifier par sa venue, la Majesté divine détermina d'y renouveler ses merveilles et de l'enrichir de nouveaux signes qui le devaient distinguer, en redoublant toutes les faveurs qu'elle avait faites jusqu'à ce jour à notre auguste Souveraine. Mais le Tout-Puissant agissait de telle sorte envers elle, que lorsqu'il tirait de ses trésors infinis des choses anciennes, il y en ajoutait toujours plusieurs nouvelles; et toutes ces merveilles sont renfermées en ce que Dieu devait s'humilier jusqu'à se faire homme, et une femme devait être élevée jusqu'à devenir sa propre Mère! Il ne pouvait

(1) Voir la Vie de la Sainte Vierge.

arriver aucun changement en Dieu lorsqu'il descendit si bas que de prendre un corps humain, parce qu'il avait assurément le pouvoir d'unir notre nature à sa personne, sans rien perdre de son immutabilité ; mais pour qu'une femme qui avait un corps terrestre donnât sa propre substance afin que Dieu s'y unît et se fît homme, il fallait, semble-t-il, nécessairement franchir un espace infini, et que cette femme fût aussi distincte des autres créatures qu'elle s'approchait davantage de Dieu.

Or le jour arriva auquel la Très Sainte Vierge, dans cette disposition, devait se trouver assez près de Dieu pour devenir sa propre Mère. Dans cette nuit, à la même heure du plus grand silence, elle ouït la voix du Seigneur qui l'appelait. La très humble et très prudente Reine, répondant à cette voix, dit : « Me voici, Seigneur, mon cœur est préparé ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira.» Ensuite elle fut ravie dans une extase sublime, et c'est alors que s'accomplit l'ineffable Mystère, ainsi qu'il est rapporté dans les Saints Evangiles !

La Visitation. — C'est aussi vers ce temps-là, dit le texte sacré, après l'accomplissement de ce grand Mystère, que l'Auguste Marie *se levant, se hâta d'aller vers les montagnes, en une ville de Juda.* Ce mouvement de notre Reine n'aboutissait pas seulement à une démarche extérieure et au départ pour la maison de Zacharie ; il se produisait aussi, dans son esprit et dans sa volonté, sous

une divine impulsion, pour faire sortir son âme de cette pauvre retraite intérieure où elle se tenait dans une fort humble estime d'elle-même. Elle sortit de là comme du pied du trône de Dieu, où elle attendait sa volonté pour en exécuter les ordres, à la manière de la plus humble servante, qui a, selon David, les yeux fixés sur les mains de sa maîtresse, afin de saisir les moindres signes de ses commandements. S'étant donc levée à la voix du Seigneur, elle s'anima des plus doux sentiments pour accomplir sa très sainte volonté, en hâtant autant qu'il était possible la sanctification du Précurseur du Verbe incarné qui était dans le sein d'Elisabeth, renfermé, pour ainsi dire. dans la prison du péché originel. C'était là le but de cet heureux voyage ; voilà pourquoi la Souveraine du ciel se leva, et partit avec la diligence que saint Luc exprime dans son Evangile. Or, les très chastes époux Marie et Joseph, ayant quitté la maison de leurs parents et oublié leur peuple, se mirent en chemin pour se rendre chez Zacharie dans les montagnes de Judée qui étaient à vingt-sept lieues de Nazareth ; une grande partie de la route était âpre et rude pour une jeune femme si frêle et si délicate. L'unique ressource qu'elle eût contre des fatigues si au-dessus de ses forces était un petit animal, dont elle se servit durant tout le voyage. Il n'avait été pris que pour son service et son soulagement ; néanmoins la plus humble et la plus modeste des créatures

en descendait souvent, et priait son époux Joseph de partager les aises aussi bien que les peines, et de se reposer lui-même de temps en temps en y montant à son tour ; ce que le discret époux ne voulait jamais faire. Mais pour condescendre en quelque chose aux prières de la divine Marie, il permettait qu'elle marchât de temps en temps à pied avec lui, autant qu'il lui semblait que son tempérament délicat le pouvait souffrir sans une trop grande fatigue. Ensuite le Saint lui disait avec beaucoup de respect de ne point refuser ce faible soulagement, et la Reine du ciel obéissait en se remettant sur sa monture.

Ils continuaient leur voyage dans ces humbles débats, et ils y employaient si bien le temps, qu'i n'y eut aucun moment où ils n'accomplissent quelque acte de vertu. Ils marchaient seuls, sans être accompagnés des créatures humaines ; mais les anges qui gardaient la couche de Salomon, l'auguste Marie, les assistaient en toutes choses ; et quoiqu'ils parussent sous une forme visible pour servir leur Reine et son très saint Fils, qu'elle portait dans son sein, il n'y eut pourtant qu'elle qui les vit ; et ayant égard aux anges et à son époux Joseph, la Mère de la grâce marchait avec tant de modestie, qu'elle remplissait par sa présence les champs et les montagnes des doux parfums de ses vertus et des louanges divines, auxquelles elle

s'adonnait continuellement. Elle s'entretenait quelquefois avec ses anges, et ils faisaient alternativement des cantiques avec des motifs différents, tirés des mystères de la Divinité et des œuvres de la création et de l'Incarnation ; de sorte que dans cet entretien le cœur très pur de notre Souveraine s'embrasait sans cesse de l'amour de Dieu. Saint Joseph contribuait à tout cela par le discret silence qu'il gardait, recueilli en lui-même et absorbé dans une très sublime contemplation, afin de permettre, pensait-il, à sa pieuse épouse d'en faire autant ; d'autres fois, les saints époux parlaient ensemble et conféraient de beaucoup de sujets relatifs au salut de leur âme, aux miséricordes du Seigneur, à la venue du Messie, aux prophéties qui l'avaient annoncé aux patriarches, et à divers autres mystères et secrets du Très-Haut. Il arriva à saint Joseph dans ce voyage une chose qui lui causa de l'admiration : il aimait tendrement son épouse d'un amour très saint et très chaste, ordonné par une grâce spéciale et une disposition de l'amour divin lui-même ; d'ailleurs le Saint était d'un naturel très noble, très honnête, très affable, très obligeant ; tout cela lui inspirait une sollicitude prudente et affectueuse à laquelle le portaient déjà la sainteté même et la grandeur qu'il reconnaissait en sa divine épouse, comme en l'objet spécialement favorisé des plus beaux dons du ciel.

C'est ainsi que le saint marchait à côté de la Très Sainte Vierge, plein de soins et de prévenances, ne cessant de lui demander si elle ne se lassait et se fatiguait point, ou en quoi il pouvait l'aider et la soulager. Or, comme la Reine du ciel portait dans son sein virginal le feu divin du Verbe incarné, le Saint éprouvait dans son âme, par les paroles et la conversation de son aimable épouse, des effets tout nouveaux dont il ignorait la cause, si bien qu'il se sentait toujours plus enflammé de l'amour divin, et élevé à une plus haute connaissance des mystères qui formaient le sujet de leur entretien, par une flamme intérieure et une nouvelle lumière qui spiritualisaient et régénéraient tout son être; en sorte que plus s'avançaient dans le chemin et se prolongeaient ces entretiens, plus ces faveurs augmentaient. Aussi saint Joseph comprenait-il que les paroles de son épouse, qui pénétraient son cœur et enflammaient sa volonté du divin amour, étaient comme les organes par où ces faveurs lui étaient transmises.

Il y avait là quelque chose de si étrange, que le discret époux Joseph ne put manquer d'en être fortement frappé; mais quoiqu'il n'ignorât point que tout cela lui arrivait par le canal de l'auguste Marie, et que, dans l'admiration où il était, il lui eût été d'une consolation singulière d'en rechercher et d'en apprendre la cause sans une vaine curiosité, sa modestie fut telle,

qu'il n'osa lui adresser aucune question pour s'en éclaircir; le Seigneur le disposant de la sorte, parce qu'il n'était pas encore temps de lui découvrir le secret du grand Roi. La divine Souveraine regardait son époux, connaissant tout ce qui se passait au fond de son cœur ; et réfléchissant en elle-même avec sa prudence ordinaire, elle vit bien qu'il fallait naturellement que son très cher et très chaste époux s'aperçût bien de son état et qu'elle ne le lui pouvait pas cacher. Notre aimable Reine ignorait alors les voies dont Dieu se servirait pour conduire ce mystère ; mais quoiqu'elle n'eût reçu à cet égard aucun ordre du Seigneur, son extrême prudence et sa propre discrétion lui apprirent combien il était bon de cacher à son époux ce divin secret, comme le plus grand de tous les mystères : ainsi, après que l'ange le lui eut annoncé, elle le tint caché sans le découvrir à saint Joseph, ni alors ni plus tard, quand il éprouva de telles angoisses, comme nous le dirons dans la suite.

O discrétion admirable ! ô prudence plus qu'humaine ! Notre auguste Souveraine s'abandonna entièrement à la divine Providence en attendant ce qu'elle en ordonnerait ; mais elle ressentit quelque peine en prévoyant qu'elle ne pouvait ni empêcher ni dissiper d'avance ses perplexités. Ce qui augmentait ses peines, c'étaient les réflexions qu'elle faisait sur les grands soins que le

Saint prenait de sa personne et auxquels elle croyait devoir un juste retour en tout ce qui lui serait prudemment possible. Elle adressa à ce sujet une prière particulière au Seigneur, lui représenta ses pénibles sentiments, son désir de bien faire et le besoin que Joseph avait de son secours dans l'occasion qu'elle prévoyait et le pria de l'assister et de la diriger en toutes choses. Dans cette anxiété, notre divine Maîtresse exerça des actes héroïques de foi, d'espérance, de charité, de prudence, d'humilité, de patience et de force, donnant la plénitude de sainteté à toutes ses actions et exécutant toujours ce qu'il y a de plus parfait.

Ce fut le premier voyage que le Verbe incarné fit en ce monde, quatre jours après y avoir fait son entrée : l'ardent amour qu'il avait ne put point souffrir de plus longs retards ; il fallait que déjà il se mît, en commençant la justification des mortels par celle de son Précurseur, à allumer le feu qu'il venait répandre. C'est pourquoi il communiqua cette ardeur à sa Très Sainte Mère, afin qu'elle allât en diligence visiter Elisabeth. L'auguste Souveraine servit dans cette circonstance de char au véritable Salomon ; mais bien plus riche, mieux orné et plus léger que celui du premier auquel le même Salomon la compara dans ses cantiques ; ainsi cette sortie fut beaucoup plus glorieuse,

plus agréable et plus magnifique pour le Fils unique du Père, parce qu'il se trouvait bien mieux dans le sein virginal de sa Mère, où il jouissait des saints transports d'amour au milieu desquels elle l'adorait, le bénissait, le contemplait, lui parlait, l'écoutait et lui répondait ; car elle seule, qui était alors la dépositaire de ce divin trésor et la confidente d'un mystère si ineffable, lui rendait plus d'honneur et lui témoignait bien plus de reconnaissance pour les faveurs qu'elle et tout le genre humain en recevaient que tous les hommes et les anges ensemble ne l'auraient su faire.

Durant le trajet qu'ils parcoururent en quatre jours, nos saints voyageurs ne pratiquèrent pas seulement les vertus qui ont Dieu pour objet et beaucoup d'autres intérieures, mais ils accomplirent aussi plusieurs actes de charité envers le prochain, parce que notre charitable Reine ne pouvait pas être oisive en présence de ceux qui avaient besoin de secours. Ils ne trouvaient pas partout le même accueil ; car quelques-uns, se laissant aller à leur naturelle insouciance, les congédiaient brusquement, tandis que d'autres, mus de la divine grâce, les recevaient avec plaisir et bonté.

Mais la Mère de la miséricorde ne refusait à personne celle qu'elle pouvait exercer ; c'est pourquoi elle n'en laissait échapper aucune occasion, et si elle pouvait décemment visiter ou chercher les pauvres, les malades

et les affligés, elle les secourait et les consolait, ou bien elle les guérissait de leurs maladies. Je ne m'arrête point à raconter tous les faits de ce genre. Je dirai seulement l'heureuse rencontre qu'une pauvre fille malade eut de notre grande Reine dans un village par où elle passait, au premier jour de son départ. La charitable Marie la vit, et, touchée de compassion de l'état dangereux où elle se trouvait, elle se servit de son pouvoir, et, comme Maîtresse des créatures, elle commanda à la fièvre de quitter cette fille, et aux humeurs de reprendre leur cours et leur tempérament naturel. Grâce à ce commandement et à la très douce présence de la bienheureuse Vierge, le corps de la malade recouvra aussitôt une parfaite santé, et son âme un meilleur état : elle vécut ensuite fort saintement, parce qu'elle ne perdit jamais le souvenir de sa Bienfaitrice ; elle en conserva toujours l'image dans son imagination, et elle lui porta toute sa vie un amour intime, quoiqu'elle ne revît plus notre divine Souveraine et que ce miracle ne fût point divulgué.

Le quatrième jour de leur voyage ils arrivèrent à la ville de Juda qui était le lieu où Elisabeth et Zacharie demeuraient. C'était le nom propre de cette ville, que les parents de saint Jean habitaient alors, et c'est pour cela que l'évangéliste saint Luc l'appelle *Juda*, quoique la plupart des commentateurs de l'Evangile

sombre et profonde mélancolie qui l'affligeait. Or, comme il la tenait secrète, sans la communiquer à personne et sans chercher au dehors aucun soulagement (ce que font ordinairement les autres hommes), il en résultait que les peines que le saint souffrait étaient naturellement plus profondes et plus incurables.

Le cœur de la très pure Marie n'était pas pénétré d'une moindre douleur; mais quoiqu'elle fût très grande, sa généreuse magnanimité l'emportait encore, et par cette vertu elle ne tenait presque aucun compte de ses peines et se préoccupait seulement de celles de son époux Joseph, de sorte qu'elle résolut de l'aider en toute chose plus que jamais et de redoubler les soins qu'elle prenait de sa santé. Mais comme notre très prudente Reine se faisait une loi inviolable d'agir en toutes ses actions avec plénitude de sagesse et de perfection, elle continuait à cacher la vérité du mystère qu'elle n'avait pas ordre de découvrir, et bien que seule elle eût pu, en le lui révélant, tranquilliser saint Joseph, elle s'en abstint, pour respecter et garder le secret du Roi céleste. En ce qui la regardait, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour le soulager, s'informait souvent de l'état de sa santé, et lui demandait ce qu'il désirait qu'elle fît pour son service et pour la guérison de ce malaise, qui le réduisait à une si grande faiblesse. Elle l'engageait à se reposer, à se rafraîchir, puisqu'il était juste de subvenir aux besoins et de réparer les forces

du corps, afin de travailler ensuite pour le Seigneur.

Saint Joseph, attentif à tout ce que sa divine Epouse faisait, considérant tant de vertu et tant de discrétion et sentant les saints effets de la conversation et de la présence de Marie, se disait : « Est-il possible qu'une Epouse aussi vertueuse et en qui la grâce du Seigneur se manifeste avec tant d'éclat, me mette dans une telle perplexité ! Comment concilier cette prudence, cette sainteté avec les signes qui me la font paraître infidèle à Dieu, infidèle à l'époux qui l'aime si tendrement ? Si je veux la renvoyer ou m'éloigner, je perds sa désirable compagnie, toute ma consolation, ma maison et mon repos. Quel bien trouverai-je qui lui soit comparable, si je me retire ? et quelle consolation si celle-ci me manque ? »

Dans cette douloureuse perplexité, le saint patriarche se détermina à s'éloigner, quittant sa maison, de nuit, secrètement. Sa très sainte Epouse, connaissant par une lumière divine, cette résolution extrême, s'adressa au Seigneur avec une intime affection et le supplia avec une ardente ferveur de ne pas permettre que Joseph, son très chaste époux, exécute son dessein et qu'il l'abandonne.

Le Très-Haut répondit en ces termes à la demande de notre Reine : « Ma Colombe et ma Bien-Aimée, je consolerai bientôt mon serviteur Joseph, et quand je lui aurai annoncé par le messager céleste, l'archange Gabriel, le

mystère qu'il ignore, vous pourrez lui en parler, et vous lui direz clairement tout ce que j'ai opéré en vous, sans désormais vous renfermer à cet égard dans le silence. Je le remplirai de mon esprit et lui apprendrai la conduite qu'il doit tenir dans ces mystères. Il vous y aidera et vous assistera dans tous les événements qui vous arriveront. » L'auguste Marie, toute fortifiée et consolée par cette promesse du Seigneur, lui rendit de très humbles actions de grâces, de ce qu'il disposait toutes choses avec un ordre admirable et avec poids et mesure ; car outre la consolation qu'elle ressentit en se trouvant délivrée d'une peine si sensible, elle comprit combien il était utile pour son époux Joseph d'avoir passé par cette tribulation qui avait éprouvé, élargi son âme à la mesure des grandes choses qui lui devaient être confiées.

Cependant saint Joseph continuait à peser ses doutes. Il avait déjà vécu deux mois dans cette cruelle affliction, lorsque vaincu par la difficulté, il dit : « Je ne trouve point de remède plus propre à ma douleur que de m'absenter. J'avoue que mon épouse est très parfaite et je ne vois rien en elle qui n'atteste sa sainteté ; mais enfin son état me laisse dans des angoisses perpétuelles et je ne comprends pas ce mystère. Je partirai donc sans différer, et je m'abandonnerai à la providence du Seigneur qui prendra soin de moi. »

Il résolut, en effet, de partir la nuit suivante. Mais

tant à cause de l'étrangeté du cas que par une pieuse habitude, il se recueillit pour méditer sur l'importance de son entreprise, et adressant ensuite sa prière au Seigneur, il lui dit : « Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, unique et véritable protecteur des pauvres et des affligés, la douleur dont mon cœur est pénétré n'est point cachée à votre divine clémence. Vous connaissez aussi, Seigneur, quoique d'ailleurs je ne sois pas exempt de péché, mon innocence touchant le sujet de ma peine, et je ne trouve aucun moyen de calmer mon esprit. Je choisis, comme un moindre mal, de m'en aller, loin de mon épouse, en un endroit où personne ne me connaisse, et d'achever ma vie dans quelque désert, où je m'abandonnerai à votre providence. Ne me délaissez pas, Seigneur, car je ne désire que de me consacrer à votre service, pour votre plus grande gloire. » Après cette prière, le saint patriarche prit un peu de repos, pour sortir ensuite vers minuit, à l'insu de son épouse ; mais il lui arriva en songe ce que je dirai un peu plus loin.

Définition de la jalousie. — Les pointes de la jalousie entretiennent dans l'âme de celui qui en est atteint une douleur si vive, que maintes fois non seulement elle trouble son sommeil, mais elle l'éloigne de ses yeux et lui ôte entièrement le repos. Personne n'en ressentit si fortement les effets que saint Joseph, quoique, s'il l'eût alors connue, personne en réalité n'eût moins de sujet de

l'éprouver. Il était doué d'une lumière et d'une science singulières pour découvrir la sainteté et les rares qualités de sa divine épouse, qui étaient inestimables. Mais cette science et cette lumière fournissaient en même temps les raisons qui l'obligeaient de renoncer à la possession d'un si grand bien ; et par conséquent, plus elles lui faisaient connaître ce qu'il allait perdre, plus elles augmentaient les douloureux regrets que lui inspirait son départ. C'est pour cela que les peines de saint Joseph surpassèrent tout ce que les hommes ont souffert d'analogue : car aucun n'eut une plus haute idée de l'objet qu'il perdait, aucun ne put le connaître et l'apprécier comme le saint patriarche. Mais il faut que nous mettions une grande différence entre la jalousie et les soupçons de ce fidèle serviteur, et ceux des autres hommes condamnés à la même épreuve. En effet, la jalousie ajoute à un amour violent le vif désir de ne pas perdre mais de conserver ce que l'on aime ; et par une conséquence naturelle, ce sentiment est suivi de la douleur que cause la crainte de le perdre et de voir quelqu'un nous l'ôter. C'est cette douleur et cette inquiétude qu'on appelle communément jalousie, laquelle produit en ceux qui ont les passions désordonnées, faute de prudence et des vertus nécessaires, divers sentiments de colère, de fureur et d'envie contre la personne aimée elle-même ou contre le rival, qui empêche le retour de l'amour, qu'il soit bien ou mal ordonné.

Alors arrivent comme la tempête les conjectures hasardées, les soupçons téméraires qui font naître les mêmes passions. Bientôt mille velléités contraires agitent l'âme : on veut, on se repent, on aime, on abhorre, et les appétits concupiscibles et irascibles sont continuellement aux prises, sans qu'il n'y ait ni raison ni prudence pour les maîtriser, parce qu'un mal de ce genre obscurcit l'entendement, pervertit le sens moral et bannit la prudence.

Saint Joseph ne fut point sujet à ces désordres vicieux; il ne pouvait même pas l'être non seulement à cause de sa sainteté insigne, mais aussi à cause de celle de son épouse, en qui il ne connaissait aucune faute qui pût le porter à la moindre indignation ; aussi ne lui vint-il pas à l'esprit qu'elle eût mis son amour en un autre qu'il dût voir avec envie ou repousser avec colère. La jalousie du saint ne consista qu'en la grandeur de son amour et une espèce de doute ou de soupçon portant sur le retour qu'il avait obtenu de sa très chaste épouse, parce qu'il ne trouvait pas le moyen de vaincre ce doute par une raison décisive, telles que l'étaient les apparences qui le causaient. Il ne lui fallut point de plus grande certitude pour rendre sa douleur si véhémente ; car en un gage aussi cher que l'amour d'une épouse, on ne doit souffrir aucun partage, et pour que ces apparences produisissent une telle jalousie, il suffisait que, tandis que l'amour le plus pur et le plus ardent remplissait tout le cœur de saint

Joseph, il dût voir la moindre marque d'infidélité et éprouver la crainte de perdre le plus parfait, le plus beau, le plus agréable objet dont s'occupassent son entendement et sa volonté. En effet, quand l'amour a des motifs si justes, les liens qui retiennent le cœur comme un captif enchaîné, sont d'autant plus forts, d'autant plus indissolubles, surtout quand il n'y a point dans l'objet aimé des imperfections capables de les faire rompre par un violent effort. Notre divine Reine n'en avait aucune, il ne se trouvait rien en elle qui pût diminuer l'amour de son saint époux ; au contraire, tout ce qu'elle avait reçu de la grâce et de la nature lui fournissait tous les jours de nouveaux sujets de l'augmenter.

Après donc que le saint eut fait sa prière, il s'endormit dans cette douleur, qui alla jusqu'à la tristesse, assuré qu'il s'éveillerait à temps pour sortir de sa maison à minuit, sans être aperçu, espérait-il, de son épouse. Notre divine Souveraine attendait le remède et le sollicitait incessamment par ses humbles prières, parce qu'elle savait que, les peines de son époux étant arrivées à leur plus haut degré, le moment de la miséricorde était proche, où la consolation descendrait dans ce cœur désolé. Le Très-Haut envoya le saint archange Gabriel, qu'il chargea de découvrir par une révélation divine, à saint Joseph endormi, le mystère caché dans son épouse Marie. Or, l'archange, s'acquittant de cette mission, apparut au saint

dans un songe, comme le marque saint Matthieu, et lui annonça dans les termes que cet Evangile rapporte, tout le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. On sera peut-être un peu surpris, aussi bien que moi, de ce que l'archange ait parlé à saint Joseph dans un songe, et non point lorsqu'il veillait, puisque le mystère était si sublime et si difficile à concevoir, surtout dans le trouble extrême où se trouvait le patriarche, tandis que le même mystère fut révélé à d'autres, non durant leur sommeil, mais en pleine veille.

Dieu exige une extrême perfection de ses grands saints. — Dans ces dispositions du Seigneur, la raison suprême n'est autre que sa divine volonté, toujours juste, sainte et parfaite. Je tâcherai pourtant de dire pour notre instruction, quelques-unes des choses que j'ai apprises à cet égard. La première est que saint Joseph était si prudent, éclairé d'une lumière si céleste, et pénétré d'une si haute estime pour la Très Sainte Vierge, qu'il ne fut pas nécessaire de recourir à des moyens plus forts pour le convaincre de sa dignité et des mystères de l'Incarnation ; car les inspirations divines s'insinuent aisément dans les cœurs bien disposés. La seconde est que son trouble ayant commencé par les sens, à la vue de l'état de sa très chaste épouse, il était juste qu'ils fussent en quelque sorte mortifiés et privés de la vision angélique, et que la vérité ne fût pas introduite dans l'âme par leur organe,

puisqu'ils avaient donné accès à l'erreur ou au soupçon. Une troisième raison fort analogue à celle-là, est que saint Joseph, tout en ne commettant aucun péché, souffrit un trouble tel, que ses sens contractèrent une espèce de souillure qui les rendit indignes de la vue et de la communication du saint Ange ; il fallait par conséquent que l'ambassadeur céleste lui parlât dans un moment où les sens, naguère scandalisés, fussent interdits par la suspension de leurs opérations ; dans la suite, le saint homme, étant revenu à lui, se purifia et se disposa par plusieurs actes, comme je le dirai, à recevoir les influences du Saint-Esprit, que son trouble eût écartées.

On comprendra par là pourquoi Dieu parlait aux anciens Pères dans des songes, plus souvent qu'il ne parle maintenant aux fidèles enfants de la loi évangélique, sous le règne de laquelle ces sortes de révélations sont moins fréquentes que celles par lesquelles les anges se manifestent d'ordinaire. La raison en est que, dans l'économie divine, les plus grands obstacles qui empêchent les âmes d'avoir des rapports vraiment familiers avec Dieu et avec ses anges, sont les péchés, même légers, et voire même les simples imperfections. Mais depuis que le Verbe s'est incarné et a conversé avec les hommes, les sens se sont purifiés, et nos puissances, sanctifiées par le bon usage des sacrements sensibles, se purifient aussi tous les jours, de sorte qu'elles se dégourdissent, se spiritualisent,

s'élèvent et s'habilitent dans leurs opérations à participer aux influences divines. Ce privilège sur les anciens, nous le devons au précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ en vertu duquel nous sommes sanctifiés par les sacrements, en y recevant les effets divins de grâces spéciales, et en quelques-uns le caractère spirituel qui nous distingue et nous dispose à de plus hautes fins. Mais quand le Seigneur a parlé autrefois, ou parle maintenant dans des songes, il exclut l'intervention des sens comme incapables ou indignes d'assister aux noces spirituelles de sa communication intime et de jouir de ses épanchements célestes.

On doit également inférer de cette doctrine que, pour obtenir les faveurs secrètes du Seigneur, il faut non seulement que les âmes soient exemptes de péché, enrichies de grâces et de mérites, mais encore qu'elles aient le calme et la tranquillité de la paix; car si cette république des puissances est agitée comme elle l'était en saint Joseph, elle n'est pas disposée à recevoir des effets aussi divins et aussi spirituels que ceux que produisent dans l'âme la visite et les divines caresses du Seigneur. Aussi n'arrive-t-il que trop souvent que ces troubles intérieurs les empêchent, lors même que la créature gagne les plus grands mérites, comme le faisait l'époux de notre Reine, par les peines et les tribulations qu'elle supporte. C'est que la souffrance suppose toujours un travail, une espèce

de lutte contre les ténèbres, tandis que la jouissance consiste à se reposer en paix dans la possession de la lumière ; or la lumière n'est pas compatible avec la présence des ténèbres, dût-elle parvenir à les chasser. Ainsi, dans le plus fort du combat des tentations, qu'on peut comparer avec le sommeil ou avec la nuit, on entend d'ordinaire la voix du Seigneur par l'intermédiaire des anges, comme il arriva à notre saint, qu'il entendit et comprit tout ce que disait saint Gabriel, savoir : qu'il ne craignît point de demeurer avec son épouse Marie, parce que ce qui s'était opéré en Elle, était l'ouvrage du Saint-Esprit, qu'elle mettrait au monde un Fils qu'il nommerait JÉSUS, et qui serait le Sauveur de son peuple, et que dans tout ce mystère serait accomplie la prophétie d'Isaïe disant : « Qu'une Vierge concevrait et mettrait au monde un fils qui serait appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » Saint Joseph ne vit point l'ange sous une forme sensible, il en entendit seulement la voix au fond de son âme, et connut le mystère. Des termes dont l'ambassadeur céleste se servit, on doit conclure que le Saint avait déjà, par la pensée, quitté la très pure Marie, puisqu'il lui ordonna de la recevoir sans crainte.

Saint Joseph s'éveilla convaincu du mystère qui lui avait été révélé et que son Epouse était véritablement Mère de Dieu. Partagé entre la joie de son bonheur et de son sort inespéré, et de nouveaux regrets de sa

conduite, il se prosterna à terre, et troublé cette fois par une humble crainte et une joie ineffable, il fit des actes héroïques d'humilité et de reconnaissance. Il rendit mille actions de grâces à Dieu pour le mystère qu'il lui avait découvert, et de l'avoir fait époux de Celle qu'il avait choisie pour Mère, lui qui ne méritait pas d'être son esclave. Par cette révélation et ces actes de vertu, l'esprit du Saint recouvra sa sérénité et se trouva disposé à ressentir de nouveaux effets du Saint-Esprit. Les doutes et les troubles par lesquels il avait passé servirent à jeter en lui les fondements d'une plus profonde humilité, nécessaire à celui à qui l'on confiait la dispensation des plus hauts conseils du Seigneur; et le souvenir de cet événement fut une leçon qu'il médita durant toute sa vie.

CHAPITRE NEUVIEME

Sommaire : Nouvelle vie intime de Marie et de Joseph, à Nazareth. — Sublimes vertus qu'ils y pratiquent, jusqu'à leur prochain voyage à Bethléem.

Saint Joseph, qui avait reconnu son erreur, attendait que la Sainte Vierge, son Epouse, sortît de son recueillement ; et, lorsqu'il crut que l'heure était venue, il ouvrit la porte de la petite chambre qu'occupait la Mère du Roi céleste ; et aussitôt il se jeta à ses pieds et lui dit avec une humilité et une vénération profondes : « Puissante Mère véritable du Verbe éternel, voici votre serviteur prosterné aux pieds de votre clémence. Au nom du Seigneur votre Dieu lui-même, que vous portez dans votre sein virginal, je vous supplie de me pardonner ma témérité. Je suis certain, ma divine Maîtresse, qu'aucune de mes pensées ne peut être cachée à votre sagesse et à la lumière divine que vous avez reçue. Je fus bien hardi lorsque j'osai former le projet de vous quitter, et je ne fus pas moins téméraire lorsque je vous traitai jusqu'à

présent comme mon inférieure, au lieu de vous servir comme la Mère de mon Seigneur et de mon Dieu. Mais aussi vous savez que j'ai fait tout cela par ignorance, parce que le secret du grand Roi ne m'avait pas été découvert, non plus que la grandeur de votre dignité, quoique je révérasse en vous d'autres dons du Très-Haut. Oubliez, ô ma Souveraine, les ignorances d'un pauvre serviteur, qui, les ayant reconnues, offre son cœur et sa vie à votre service. Je ne me lèverai point de vos pieds sans savoir que je suis dans vos bonnes grâces, que vous m'avez pardonné mes torts et accordé votre indulgence et votre bénédiction. »

En entendant les humbles paroles de son Epoux Joseph, l'auguste Marie ressentit des impressions diverses ; car, si d'un côté elle se réjouissait vivement dans le Seigneur, de voir qu'il était informé des mystères de l'Incarnation, et qu'il les confessait et les révérait avec une si haute foi et une humilité si profonde, de l'autre, elle fut un peu affligée de la résolution qu'il avait prise de la traiter à l'avenir avec le respect et la soumission qu'il lui offrait ; la plus humble des Vierges craignait de perdre par ce changement les occasions d'obéir et de s'abaisser comme servante de son Epoux. Notre glorieuse Souveraine fut donc attristée par l'appréhension qu'elle eut que saint Joseph, l'ayant reconnue pour Mère du Seigneur, ne cessât de la traiter en toutes choses en inférieure, comme

quelqu'un qui se trouverait tout-à-coup dépossédé d'un bijou ou d'un trésor auquel il attachait un grand prix. Elle fit lever son Epoux, et se prosterna elle-même à ses pieds. Il tâcha de l'en empêcher, mais inutilement, car elle était invincible en humilité, et dans cette humble posture, elle dit au Saint: « C'est moi, mon Maître et mon Epoux, qui dois vous demander pardon des peines et des amertumes que je vous ai causées; je vous supplie donc, prosternée à vos pieds, d'oublier vos soucis et la tristesse qu'ils vous ont donnée, puisque le Très-Haut a exaucé vos désirs.»

Notre divine Reine crut devoir consoler son époux, et c'est plutôt pour cela que pour se disculper, qu'elle lui dit en continuant son discours : « Je ne pouvais, malgré mon désir à cet égard, vous rien confier du mystère caché que le Très-Haut a renfermé en moi, parce que je devais, petite esclave de sa Majesté souveraine, attendre les ordres de sa volonté toujours sainte, juste et parfaite. Si j'ai gardé le silence, ce n'est pas que je cessasse de voir en vous mon Maître et mon Epoux. Je suis et serai toujours votre fidèle servante, et je répondrai dans toutes les circonstances à vos justes souhaits et à vos saintes affections. Mais ce que je vous demande du plus intime de mon cœur, au nom de Notre Seigneur et souverain Maître, c'est que dans vos rapports et dans vos manières vous conserviez le même genre qu'auparavant. Le Seigneur ne m'a pas élevée à la Maternité divine pour

Notre auguste Reine suivait son Epoux, qui allait de maison en maison et de porte en porte, à travers la cohue formée par tant de personnes. Elle savait bien que les maisons et les cœurs des hommes leur seraient fermés; néanmoins elle voulut, pour obéir à saint Joseph, souffrir ce chagrin et la confusion que lui inspirait son extrême pudeur ; car il lui était bien plus pénible, à cause de sa retenue, de son état et de son âge, de circuler au milieu de cette multitude que de ne pas trouver de logement. Or, continuant d'aller par la ville, ils rencontrèrent la maison où l'on tenait le registre commun : et, pour n'être pas obligés d'y retourner, ils se firent inscrire et payèrent le tribut royal. Débarrassés de cette affaire, ils recommencèrent leurs recherches et se présentèrent à d'autres hôtelleries. Ils demandèrent l'hospitalité en plus de cinquante maisons, où ils essuyèrent un dur refus, tandis que les Esprits célestes admiraient les très hauts mystères du Seigneur, la patience et la mansuétude de sa Mère Vierge, la magnanimité de saint Joseph et l'insensibilité des hommes. Dans ces sentiments, ils bénissaient le Tout-Puissant en ses œuvres et en ses mystérieux desseins, comprenant qu'il voulait ce jour-là élever à la plus haute gloire l'humilité et la pauvreté que les hommes méprisent !. . . . Marie et Joseph trouvèrent une étable et: NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST VINT AU MONDE!



L'ADORATION DES BERGERS

« ...Sa Mère l'ayant enveloppé de langes, le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, en la même contrée se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et voilà qu'un Ange du Seigneur se présenta devant eux, et une lumière divine les environna et ils furent saisis d'uue grande crainte. Mais l'ange lui dit: Ne craignez point, car voici que je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple; c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ-Seigneur. Et ceci sera pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant se joignit à l'ange une multitude de la milice céleste, louant Dieu, et disant: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. Et il arriva que lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se disaient les uns aux autres: Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce prodige qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant couché dans une crèche; et, en le voyant, ils reconnurent la parole qui leur avait été dite sur cet enfant (1). »

(1) Luc, C. II, 7-17.

Mille fois heureux entre tous furent donc les pasteurs de cette contrée qui veillaient, gardant leurs troupeaux, à l'heure même de la Nativité de notre divin Sauveur! heureux, non-seulement parce que, avec une vigilance louable, ils employaient la nuit à une occupation dont ils supportaient les fatigues en vue de Dieu, mais heureux surtout parce qu'ils étaient pauvres, humbles, méprisés du monde, justes et simples de cœur ; parce qu'ils étaient de ceux qui, dans le peuple d'Israël, attendaient et désiraient ardemment la venue du Messie, dont ils parlaient et s'entretenaient souvent. Ils avaient d'autant plus de ressemblance avec l'auteur de la vie, qu'ils étaient plus éloignés du faste, de la vanité, de l'ostentation du monde et de ses ruses diaboliques. Ils représentaient par ces nobles qualités l'office que le bon Pasteur venait exercer, en connaissant ses brebis, et en en étant lui-même connu. C'est parce qu'ils étaient dans des dispositions si convenables, qu'ils méritèrent d'être appelés et conviés, comme les prémices des Saints, par le Seigneur lui-même, afin qu'ils fussent les premiers d'entre les mortels à qui le Verbe incarné se manifestât et se communiquât, et dont il reçût les louanges, les services et les adorations.

Le signe que l'Ange leur avait donné ne semblait pas très propre à convaincre les yeux de la chair, de-

la grandeur du nouveau-né : car à se trouver dans une crèche, emmaillotté de quelques pauvres langes, il n'y avait point d'indice suffisant pour révéler la majesté du Roi, s'ils ne l'avaient découverte à l'aide de la lumière divine dont ils furent éclairés : mais c'est parce qu'ils étaient humbles et vides de la sagesse mondaine qu'ils furent bientôt remplis de la sagesse divine. A peine s'étaient-ils mutuellement communiqué ce qu'ils pensaient de cette étonnante ambassade, qu'ils résolurent d'aller bien vite à Bethléem pour y voir la merveille qu'ils venaient d'apprendre de la part du Seigneur. Ils partirent aussitôt, et, entrant dans la grotte, ils trouvèrent, comme vient de nous le dire l'Evangéliste saint Luc, Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. Et voyant tout cela, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé.

Cette expérience et cette visite furent suivies d'une illustration intérieure qu'ils reçurent à la vue du Verbe fait homme ; car au moment où les pasteurs jetèrent les yeux sur lui, le divin Enfant les regarda aussi, le visage brillant d'une grande splendeur, dont les rayons et l'éclat blessèrent le cœur candide de ces pauvres mais vraiment bienheureux hommes ; et par sa vertu divine il les régénéra en leur donnant un nouvel être de grâce et de sainteté, et les laissa élevés aux hauteurs et enrichis des trésors d'une science toute céleste

sur les ineffables mystères de l'Incarnation et de la Rédemption du genre humain.

Les saints pasteurs firent encore d'autres visites à la très pure Marie, à l'Enfant et à Joseph pendant le temps qu'ils demeurèrent dans la grotte: ils leur portèrent aussi quelques présents proportionnés à leur pauvreté. L'Evangéliste saint Luc dit encore que tous ceux qui les entendirent parler de ce qu'ils avaient vu admiraient ce qu'ils leur en rapportaient: mais cela n'eut lieu qu'après que Marie, l'Enfant et Joseph furent partis de Bethléem, la divine Sagesse le disposant de la sorte, et ne permettant pas que les pasteurs le publiassent avant leur départ. Tous n'ajoutèrent pourtant pas foi à leurs paroles: il y en eut qui ne les regardèrent que comme des pâtres et de vulgaires ignorants. Quant à eux, toujours pleins d'une science divine, ils vécurent dans la sainteté jusqu'à leur mort.

CHAPITRE ONZIEME

Sommaire : Epiphanie. — Les Rois Mages.

« Lors donc que Jésus fut né en Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né Roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer (1). »

Les trois Rois Mages qui vinrent chercher l'Enfant-Dieu nouvellement né, étaient originaires de la Perse, de l'Arabie et de Saba, régions à l'est de la Palestine. David prophétisa particulièrement leur venue, et avant lui, Balaam, quand il bénit par la volonté divine le peuple d'Israël, quoique Balac, roi des Moabites, l'eût appelé pour le maudire. Balaam dit, en le bénissant, qu'il verrait le Roi-Christ, mais non pas alors ; qu'il le considérerait, mais non de près, parce qu'il ne le vit point par lui-même, mais par les mages ses descendants :

(1) MATTH. C. II, 1-2.

et ce ne fut pas incontinent, mais plusieurs siècles après. Il dit aussi qu'une étoile sortirait de Jacob, parce qu'elle serait destinée à désigner Celui qui naissait pour régner éternellement en la maison de Jacob.

Ces trois Rois étaient fort versés dans les sciences naturelles, aussi bien que dans les Ecritures du peuple de Dieu, et c'est pour cela qu'ils furent appelés Mages. Par les notions qu'ils puisèrent dans les saintes Ecritures et dans leurs entretiens avec plusieurs Hébreux, ils parvinrent à une espèce de créance de la venue du Messie que ce peuple attendait. C'étaient en outre des hommes droits, amis de la vérité, fort observateurs de la justice dans le gouvernement de leurs Etats, qui n'étaient pas aussi étendus que le sont les royaumes de notre temps ; ils les gouvernaient donc facilement par eux-mêmes, et y rendaient la justice comme des princes sages et vertueux, ce qui est l'office légitime d'un roi. C'est pourquoi le Saint-Esprit dit que Dieu tient le cœur du roi dans ses mains divines pour le conduire comme une eau courante selon sa sainte volonté. Ils avaient l'âme noble, grande et généreuse, incapables de cette avarice et de cette cupidité qui rapetissent, dégradent et tyrannisent si tristement le cœur de certains princes. Et comme leurs Etats étaient voisins, ils se fréquentaient et se communiquaient les vertus morales qu'ils pratiquaient et les sciences qu'ils

professaient, se faisant toujours part des choses imporpantes qu'ils venaient à apprendre ou à connaître. En un mot, c'étaient des amis intimes, très fidèles dans leurs relations.

« Ayant appris des Mages, ce prodige, le roi Hérode se troubla, continue l'Evangile, et tout Jérusalem avec lui. Et assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où naîtrait le Christ. Or eux lui dirent : A Bethléem de Juda ; car il a été ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principales villes de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui doit régir Israël mon peuple. Alors Hérode, ayant appelé secrètement les Mages, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il dit : Allez, informez-vous exactement de l'enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ceux-ci donc, après avoir entendu le roi, s'en allèrent (1). »

En sortant de Jérusalem, les Mages virent de nouveau l'étoile qui avait disparu à leurs yeux lorsqu'ils y étaient entrés, guidés par sa lumière. Ils arrivèrent à Bethléem et à la grotte de la Nativité, sur laquelle

(1) MATTH. C. II, 3-9.

l'étoile s'arrêta ; s'abaissant ensuite insensiblement, et diminuant son volume matériel, elle pénétra par la porte et se plaça sur la tête de l'Enfant-Jésus qu'elle couvrit de ses rayons ; après quoi elle s'éclipsa pour se dissoudre dans les éléments dont elle avait été formée.

Le Seigneur avait déjà annoncé l'arrivée des Mages à notre auguste Souveraine ; et quand elle apprit qu'ils étaient près de la grotte, elle en prévint son saint époux Joseph, non afin qu'il s'écartât, mais afin qu'il se tînt à son côté, comme il le fit. Ainsi quoique le Texte sacré de l'Ecriture ne l'énonce pas, parce que c'est inutile pour l'exposition du mystère, non plus qu'il n'énonce beaucoup d'autres choses que les Evangélistes ont passées sous silence, il n'en est pas moins certain que saint Joseph était présent quand les Rois adorèrent l'Enfant-Jésus. Il n'était pas nécessaire de prendre des précautions à cet égard ; car les Mages étaient déjà informés que la Mère du Nouveau-né était Vierge, que son très saint Fils était Dieu, et que saint Joseph n'était pas son véritable Père. Il est constant aussi que Dieu n'aurait pas appelé les Rois pour l'adorer sans les avoir auparavant instruits d'une chose si essentielle, et prémunis contre l'erreur qui leur aurait fait croire qu'il était Fils de Joseph et d'une mère qui n'eût pas été vierge. Ils venaient bien instruits de tout, et avec des sentiments proportionnés à des mystères si sublimes.

La divine Mère attendait les dévots et pieux Rois avec l'Enfant-Dieu, qu'elle tenait dans ses bras: elle apparaissait ornée d'une modestie et d'une beauté incomparables; et, à travers son humble pauvreté, on découvrait en elle des marques d'une majesté plus qu'humaine, dont le rayonnement perçait sur son visage. La splendeur de l'Enfant était beaucoup plus grande, et il rejaillissait de son adorable personne une lumière si douce et si agréable, que la grotte en devint un paradis. Les trois Rois de l'Orient y entrèrent, et au premier aspect du Fils et de la Mère, ils furent assez longtemps subjugués par l'admiration. Ensuite ils se prosternèrent, et dans cette posture, ils adorèrent l'Enfant, le reconnaissant pour Dieu et homme véritable, et pour le Restaurateur du genre humain. Ils furent de nouveau éclairés intérieurement par la grâce divine et par la présence du très doux Jésus: et alors ils virent la multitude des esprits angéliques qui, en qualité de serviteurs et de ministres du grand Roi des rois et du Seigneur des seigneurs, assistaient avec une sainte crainte et avec le plus profond respect. Après avoir rendu ce culte, ils se relevèrent et félicitèrent aussitôt leur Reine et la nôtre du bonheur qu'elle avait d'être Mère du Fils du Père éternel; ils lui témoignèrent leur vénération en fléchissant le genou devant elle, et ils demandèrent à lui baiser la main, comme

on le pratiquait dans leurs royaumes envers les Reines. La très prudente Souveraine retira la sienne, et leur présenta celle du Rédempteur du monde, en leur disant : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en lui de ce qu'il vous a choisis et appelés d'entre toutes les nations pour voir et pour connaître le Verbe incarné ; c'est un bonheur que plusieurs rois et prophètes ont souhaité sans l'obtenir. Glorifions et louons son saint Nom pour les sublimes mystères et les grandes miséricordes dont il use envers son peuple ; baisons la terre qu'il sanctifie par sa présence réelle. »

Après le discours de l'auguste Marie, les trois Rois se prosternèrent et adorèrent de nouveau l'Enfant-Jésus ; ils reconnurent le grand bienfait qu'ils recevaient du Ciel qui leur faisait apparaître si heureusement le Soleil de justice pour dissiper leurs ténèbres. Ensuite ils s'adressèrent à saint Joseph, et le félicitèrent du bonheur qu'il avait d'être l'Epoux de la Mère de Dieu, admirant avec une sorte de compassion que les plus grands mystères du ciel et de la terre fussent cachés sous une si extrême pauvreté. Et après avoir passé ainsi trois heures, ils demandèrent à la Sainte Vierge la permission de se rendre en la ville pour y chercher un logement, la grotte étant trop petite pour pouvoir y rester. Ils étaient accompagnés de plusieurs personnes, mais il n'y eut que les mages qui participassent aux effets de

la lumière et de la grâce. Les autres qui ne s'attachaient qu'à l'extérieur et à l'état pauvre et méprisable de la mère et de son époux, ne connurent point le mystère ; ils furent seulement surpris de l'étrangeté du spectacle. Enfin les Rois prirent congé, et la très pure Marie et Joseph restèrent seuls avec l'Enfant, glorifiant par de nouveaux cantiques de louange la Majesté divine de ce que son saint Nom commençât à être connu et adoré des Nations.

Les trois Rois sortirent de la grotte où ils étaient entrés par le chemin le plus direct, pour aller reposer dans une des hôtelleries de la ville de Bethléem ; et s'étant retirés tout seuls dans un appartement, ils passèrent la plus grande partie de la nuit à s'entretenir avec une abondance de soupirs et de larmes de ce qu'ils avaient vu, des effets qu'ils avaient ressentis, et de ce qu'ils avaient remarqué en l'Enfant-Dieu et en sa très sainte Mère. Dans ce pieux entretien ils s'enflammèrent davantage du divin amour, et ne cessaient d'admirer la majesté et la splendeur de l'Enfant-Jésus, la prudence, la gravité et la modestie incomparables de la divine Mère, la sainteté du bienheureux époux Joseph, leur extrême pauvreté, et la bassesse du lieu où le Seigneur du ciel et de la terre avait voulu naître. Ces Rois sentaient une céleste flamme embraser leurs cœurs, et, ne pouvant contenir leurs délicieux

transports, ils exhalaient ensemble les doux sentiments de vénération et d'amour dont les pénétrait ce mystère.

Le jour suivant, ils retournèrent dès l'aube à la grotte de la Nativité pour offrir au Roi céleste les dons qu'ils avaient apportés. A peine arrivés, ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent avec une très profonde humilité, puis ouvrant leurs trésors, comme dit l'Evangile, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ils s'adressèrent à la bienheureuse Mère et la consultèrent sur plusieurs points qui regardaient les mystères de la foi, leur conscience et le gouvernement de leurs Etats : car ils souhaitaient de s'informer de tout avant de partir, pour régler leur conduite suivant les principes de la plus grande perfection. L'auguste Marie les écouta avec beaucoup de condescendance, et lorsqu'ils lui proposaient quelque doute, elle demandait intérieurement à son adorable Fils ce qu'elle devait répondre et enseigner à ces nouveaux enfants de sa sainte Loi. Or elle résolut, comme Maîtresse et comme organe de la Sagesse divine, toutes leurs difficultés d'une manière si sublime, elle les instruisit et les sanctifia avec tant d'efficace, que, ravis et charmés de la science et de la douceur de notre aimable Souveraine, ils ne pouvaient s'en éloigner ; de sorte qu'il fallut qu'un Ange leur dît que c'était la volonté du Seigneur qu'ils retournassent en leur pays. On ne doit pas être surpris de cela ;

car ils furent, par les paroles de la sainte Vierge, éclairés du Saint-Esprit et remplis d'une science infuse sur tout ce qu'ils lui proposèrent et sur beaucoup d'autres matières.

Tout le reste de la vie de ces fortunés Rois répondit à leur divine vocation : car ils agirent en vrais disciples de la Maîtresse de la sainteté, gouvernant selon sa doctrine et leurs âmes et leurs sujets. Ils convertirent un grand nombre de personnes à la connaissance de Dieu et au chemin du salut par leurs bons exemples et par les preuves qu'ils leur donnèrent de l'avènement du Sauveur du monde. De sorte qu'ils achevèrent leur course en toute sainteté et justice, remplis de jours et de mérites, et favorisés par la Mère de la miséricorde pendant leur vie et au moment de leur mort. Lorsque les rois furent partis, notre auguste Souveraine et son saint époux Joseph se mirent à chanter de nouvelles hymnes de louange pour remercier le Très-Haut des merveilles qu'il venait d'opérer. Ils les confrontaient avec les saintes Ecritures et avec les prophéties des Patriarches et ils voyaient avec une joie inexprimable que leurs prédictions commençaient à s'accomplir en l'Enfant-Jésus. Mais la très prudente Mère, qui pénétrait profondément ces sublimes mystères, les conservait dans son cœur et les repassait souvent dans son esprit. Les Anges qui assistèrent à toutes ces merveilles, félicitèrent leur Reine

de ce que son très saint Fils était connu et adoré des hommes et chantèrent de nouveaux cantiques à la Majesté divine incarnée pour la glorifier des miséricordes qu'elle opérait en faveur des hommes.

CHAPITRE DOUZIEME

Sommaire : Purification. — Prélude. — Récit évangélique. — La Prophétie. — Souvenirs bibliques. — Traditions et pieuses Légendes.

« Après que les jours de la purification de Marie furent accomplis selon la Loi de Moïse, ils portèrent *L'Enfant-Jésus* à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout enfant mâle, nouveau-né, sera appelé consacré au Seigneur ; et pour offrir l'hostie selon ce qui est dit dans la loi du Seigneur, une couple de Tourterelles ou deux petits de colombes (1). »

Le Père éternel n'avait pas seulement sur la très sainte humanité de Jésus-Christ le droit que la création lui donne sur toutes les autres créatures, mais elle lui appartenait aussi d'une manière toute spéciale, en vertu de l'union hypostatique avec la personne du Verbe,

(1) Luc, C. II, 22-24.

qui était engendrée de sa propre substance comme Fils unique et véritable Dieu de Dieu véritable. Néanmoins le Père détermina que son Fils lui serait présenté dans le Temple, tant à cause du mystère que cette cérémonie renfermait, que pour l'accomplissement de sa sainte Loi, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ était la fin. C'est pourquoi il fut prescrit aux Juifs de consacrer tous leurs premiers-nés, dans la perpétuelle attente de Celui qui le devait être du Père éternel (1) et de sa très sainte Mère. En cela le Tout-Puissant se comporta, pour ainsi dire, comme les hommes, qui sont bien aises qu'on les entretienne souvent de ce qu'ils aiment, et qu'on leur redise plusieurs fois ce qui leur agrée : le Père connaissait tout, savait tout par son infinie sagesse, et néanmoins, il se plaisait en l'offrande du Verbe incarné, qui lui appartenait à tant de titres.

La Mère de la vie connaissait cette volonté du Père éternel, qui était celle de son très saint Fils en tant que Dieu, et animait également l'humanité du même Seigneur, dont elle voyait que l'âme et les opérations étaient absolument conformes à la volonté du Père. Notre auguste Souveraine, ainsi éclairée, passa en des entretiens tout divins la nuit qui suivit son arrivée à Jérusalem et précéda la Présentation.

---

(1) HEBR., C. I, 6.

Le jour étant arrivé où le Soleil de justice devait paraître au monde dans les bras de la très pure Aurore, l'auguste Souveraine prépara l'offrande prescrite par la Loi, accommoda l'Enfant-Jésus dans ses langes, et sortit, avec son saint époux Joseph, de la maison où ils avaient été reçus, pour se rendre au Temple.

La bienheureuse Mère ressentit en arrivant à la porte du Temple de nouveaux et sublimes effets intérieurs de la dévotion la plus vive; et continuant de s'avancer jusqu'au lieu où les autres femmes s'arrêtaient, elle se mit à genoux et adora le Seigneur en esprit et en vérité dans son saint Temple; puis elle s'offrit à la Majesté suprême, avec son Fils dans ses bras. Aussitôt la très sainte Trinité se manifesta à elle par une vision intellectuelle, et il en sortit une voix du Père qui disait: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement ;* cette voix ne fut entendue que de l'auguste Marie. Le plus fortuné des hommes, saint Joseph, sentit en même temps une nouvelle et douce impulsion du Saint-Esprit, qui le remplit de joie et de lumière divine.

« Il y avait *alors* à Jérusalem un homme appelé Siméon et cet homme juste et craignant Dieu attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint était en lui. Et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le Temple.

Et comme les parents de l'Enfant-Jésus l'y apportaient, afin de faire pour lui selon la coutume prescrite par la loi, il le prit entre ses bras, bénit Dieu et dit : Maintenant, Seigneur, laissez, selon votre parole, votre serviteur s'en aller en paix ; puisque mes yeux ont vu le Seigneur qui vient de vous, que vous avez préparé à la face de tous les peuples ; pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël, votre peuple. Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie, sa Mère : Celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira. Et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées.

Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et elle avait vécu sept ans avec son mari, depuis sa virginité. Restée veuve, et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le Temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Elle aussi, survenant à cette même heure, louait le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël (1). »

(1) Luc, C. II, 25-38.

L'auguste Marie et saint Joseph entendirent le cantique de Siméon et admirèrent la sublimité de l'esprit qui le faisait parler. L'Evangéliste apoelle Marie et Joseph parents de l'Enfant-Jésus, selon l'opinion du peuple, parce que la chose se passa en public.

Au moment où le saint Vieillard prononçait les paroles prophétiques de la passion et de la mort du Seigneur, marquées par ces termes de glaive et de signe de contradiction, l'Enfant-Jésus baissa lui-même la tête. Par cette action et par plusieurs actes d'obéissance intérieure, il accepta la prophétie du vieillard Siméon, comme une sentence du Père éternel énoncée par son ministre. La tendre Marie comprit tout cela ; et, par l'intelligence de mystères si douloureux, elle commença d'éprouver la vérité de la prophétie de Siméon, en ayant dès lors le cœur percé du glaive qui la menaçait pour le temps à venir. Car tous les mystères que la prophétie renfermait lui furent intérieurement découverts et montrés comme dans un très clair miroir. Elle vit que son très saint Fils serait une pierre de scandale et un sujet de ruine pour les incrédules, et qu'il serait la vie des fidèles : elle connut la chute de la Synagogue et l'établissement de l'Eglise au sein de la gentilité ; le triomphe que son adorable Fils remporterait sur les démons et sur la mort, mais qui lui coûterait bien cher, puisqu'il ne le remporterait que par la mort

ignominieuse et douloureuse de la Croix ; les contradictions que l'Enfant-Jésus essuierait en lui-même et en son Eglise de la part de l'innombrable multitude des réprouvés ; et enfin l'excellence des prédestinés. Cette auguste Reine comprit toutes ces choses ; et, élevée, dans le mélange des sentiments de joie et de douleur qu'éprouvait son âme, aux actes les plus parfaits par la compréhension de ces inénarrables mystères et par la prophétie de Siméon, elle se livra à l'exercice des vertus les plus éminentes, et grava dans son cœur, sans en perdre jamais le souvenir, tout ce que lui apprirent les paroles prophétiques de Siméon et tout ce que lui montra la lumière divine. Elle regardait son très saint Fils avec une si vive douleur qui renouvelait continuellement les amertumes de son âme, qu'elle seule, comme Mère, et Mère d'un Fils Dieu et homme, ressentit dignement ce qui ne nous touche point à cause de la dureté et de l'ingratitude de nos cœurs.

Le saint époux Joseph pénétra aussi plusieurs points des mystères de la rédemption et des souffrances du très doux Jésus, lorsqu'il entendit ces prophéties. Mais la connaissance que le Seigneur lui en donna ne fut pas aussi étendue ni aussi générale que celle de son auguste Epouse ; et cela pour diverses raisons, et parce que le saint n'en devait pas voir l'entière réalisation pendant sa vie.

DE JÉRUSALEM A BETHLÉEM. — « C'était en l'année 1876 : nous partions de la Cité du grand Roi, la veille de la Solennité de l'Epiphanie, pour nous rendre à la Ville de David. Bethléem est distante de Jérusalem d'environ six milles en allant vers le soleil du Midi. La route est belle, macadamisée, à l'Européenne. Des voitures publiques font le trajet facilement en moins de trois quarts d'heure (1). Nous marchons à pied comme de vrais Pèlerins. Il est encore grand matin ; le temps est splendide. Nous sortons de Jérusalem, en petits groupes, par la porte occidentale. Le chemin est déjà encombré de voitures, de chevaux, de petits ânes qui trottinent, de *moucres* qui crient et d'une foule de pèlerins et pèlerines, catholiques et protestants, Russes, Grecs, Arméniens, Cophtes, Syriens, Abyssins, tous schismatiques. Ces derniers se rendent à la grotte de la Nativité, pour leurs Fêtes de Noël. On sait que les schismatiques orientaux n'ont point accepté le Calendrier grégorien : ils suivent le *vieux style* et par suite se trouvent en retard de *douze* jours avec l'Eglise Latine.

La route, au sortir de la Ville, infléchit à gauche et traverse la célèbre vallée de Géhon ; après quoi elle

(1) Les Pèlerins qui nous ont précédé ne connaissaient pas ces chemins nouveaux. Ils visitaient la Terre-Sainte à cheval, montés sur de petits ânes, ou à dos de chameau, souvent à travers les rochers, suivant les sentiers des chèvres...

monte rapidement. Du haut de cette montée l'on découvre, à l'Orient, semblable à une immense muraille, la longue chaîne des montagnes de Moab, et le regard plonge dans le bassin profond de la Mer Morte. Le ciel est sans nuage ; l'atmosphère, d'une agréable fraîcheur. Le soleil illumine déjà de ses feux les mystérieuses solitudes de l'Arabie Pétrée ; mais ses rayons arrêtés encore par les montagnes n'éblouissent pas nos yeux. Un double sentiment de tristesse et de terreur s'empare ici de l'âme du Pèlerin : ses souvenirs le portent à *quarante siècles* en arrière. Ces plaines, autrefois fertiles, arrosées de grandes eaux et que le Neveu du Père des Croyants avait choisies pour le lieu de sa demeure, étaient un séjour de délices... le *jardin du Seigneur*. Les habitants de ces régions fortunées, abusant, dans leur ingratitude, de ces riches dons du Ciel, tombèrent dans une affreuse corruption. Le cri de leurs iniquités était monté jusqu'au ciel. Dieu, dans sa colère, fit descendre une pluie de souffre et de feu sur Sodôme et sur Gomorrhe, et réduisit en cendres, dans une immense conflagration, toutes ces villes, avec leurs habitants, avec tout le pays d'alentour, et avec tout ce qui avait quelque verdeur sur la terre.

Le Sage, rappelant la délivrance de Loth qui échappa par la fuite, du milieu des méchants, assure, après tant de siècles, que la corruption des habitants de la

Pentapole reste marquée par cette terre qui *fume encore*, qui est demeurée toute déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et où l'on voit une statue de sel (la femme de Loth), monument éternel d'une âme incrédule. La colère de Dieu plane encore visiblement sur cette malheureuse contrée où règnent la stérilité, la désolation et la mort. Après ce souvenir Biblique, qui laisse un grand serrement de cœur, en voici un autre qui remplit l'âme de surprise et d'humiliation. C'est le plus sage des Rois, devenu le plus insensé des hommes.

Le Mont du Scandale est en face de nous, au soleil levant, immédiatement au-delà de la Vallée du Jugement. Salomon était déjà vieux, disent nos Saints Livres, lorsque son cœur se laissa corrompre au point d'adorer les faux dieux : Astarthé, déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des fils d'Hennon, et Chamos, l'idole des Moabites à qui il bâtit un temple sur la montagne de Jérusalem.

Ah ! pauvre cœur humain, insondable abîme ! Le scandale de Salomon cause des ravages incalculables dans l'esprit de ses successeurs. La Vallée des fils de Hennon est à nos pieds. Elle était aussi un lieu de délices. Les somptueux jardins du Roi étalaient leur luxuriante végétation à son extrémité orientale. Les Juifs en firent un lieu d'abominations. Devant cette

révoltante ingratitude d'un peuple toujours inondé des bienfaits du ciel, le Seigneur en courroux dit : « Je châtierai Jérusalem, et je ferai descendre sur ses habitants un déluge de maux, parce qu'ils m'ont abandonné et qu'ils ont profané ce lieu en offrant des sacrifices aux Divinités étrangères, crime autrefois inconnu à eux et à leurs pères ; et parce qu'ils ont élevé un temple à Baal, où ils sont assez insensés et assez cruels pour brûler leurs propres fils et leurs propres filles, en holocauste à Baal, leur affreuse idole. C'est pourquoi le temps va venir où l'on appellera ce lieu de délices, la Vallée du Carnage ! » On connaît tous les maux qui, depuis la captivité de Babylone, fondirent sur cette Ville apostate et sacrilège. On frémit encore au seul souvenir des horreurs qui accompagnèrent et suivirent sa prise et sa destruction par les Romains. La grande prédiction de Jérémie était accomplie sur elle. Son peuple est resté la fable et la raillerie des nations et le passant est frappé de stupeur à la vue de ses ruines !

Ces graves et mélancoliques pensées saisissent l'âme du pèlerin qui s'achemine vers la Cité de David. Cependant, il arrive sur le plateau, et il a devant lui une plaine ouverte qui le console de ses premières tristesses.

A une certaine distance de la route, à notre droite, dans cette antique plaine des Géants, nous remarquons une ruine jaunâtre. La pieuse tradition veut que ce

soit là l'ancienne maison du saint vieillard Siméon qui tenant dans ses bras tremblants le Sauveur du monde le proclama destiné par Dieu son Père, pour être la lumière des peuples et la gloire d'Israël. Ces ruines aujourd'hui, presque à ras de terre, avaient du temps de notre Père Quaresmius au dix-septième siècle, la forme d'une tour, avec une citerne et dix petites chambres.

Continuant tranquillement, malgré la foule, notre marche à travers la plaine, nous méditons avec délices le doux mystère de la Sainte Famille qui avait passé plus d'une fois par ce même chemin. Après avoir traversé la vallée de Raphaïm, on nous montre un peu à notre droite l'endroit où se trouvait le fameux Térébinthe. Une antique légende l'appelle l'arbre de la Vierge. C'est à l'ombre de cet arbre vénérable, au témoignage de Boniface de Raguse, ancien Custode de Terre-Sainte, que la Sainte Vierge se reposa, lorsqu'elle porta son divin Enfant, de Bethléem à Jérusalem, pour l'offrir au Seigneur dans le Temple. Cet arbre, par la vertu du Très-Haut, inclina ses branches jusqu'à terre, pour couvrir la Sainte Famille de son ombre rafraîchissante, comme le devait faire plus tard le gigantesque sycomore d'Héliopolis, lors de la fuite en Egypte. Ce Térébinthe était tenu en grande vénération par tous, croyants et mécréants, jusqu'au jour regrettable où le Musulman, alors propriétaire du terrain, poussé par un

sentiment de sordide avarice, porta sur lui ses mains sacrilèges, le déracina et le livra aux flammes: les visiteurs endommageaient le champ de blé qu'il cultivait à l'entour!

Les catholiques et tous les pieux pèlerins, dit un témoin occulaire, auteur du temps, en allant à Bethléem, ou revenant à Jérusalem se mettaient dévotement à genoux, au pied de cet arbre, faisant le signe de la croix et implorant avec ferveur la protection de Jésus et de sa divine Mère qui s'était autrefois (avec saint Joseph) reposée sous son ombrage; et lorsqu'ils étaient assez heureux pour en obtenir un peu de bois, ils le regardaient comme une vraie relique, plus précieuse que l'or, et ils en fabriquaient des chapelets, des croix ou quelqu'autre objet de piété. Si les Supérieurs de Terre-Sainte, dans leur sage prévision, n'avaient point mis l'excommunication pour quiconque toucherait à cet arbre tant de fois séculaire, l'indiscrète dévotion des pèlerins l'aurait depuis longtemps déchiqueté jusque dans ses racines (1). Les Musulmans eux-mêmes le tenaient en grande vénération et en racontaient des choses vraiment merveilleuses. Voici ce qui arriva, en effet, il y a peu d'années, à un disciple de Mahomet. Une nuit donc que cet homme, comme les bergers, la nuit de Noël, veillait

(1) Cette remarque de notre Auteur donnerait à supposer que cet Arbre vénérable était, de son temps, la propriété de Terre-Sainte, autrement sa réflexion semblerait manquer de vraisemblance.

sur son troupeau, à une petite distance de cet arbre, il vit sortir du Térébinthe un grand jet de flammes qui s'élevaient vers le ciel. Plein d'étonnement, comme autrefois Moïse, il s'approcha avec recueillement pour contempler cette grande vision. Le Térébinthe, semblable à un buisson ardent, brûlait et restait intact au milieu de cette grande flamme. Le zèle des Musulmans les portait parfois si loin, qu'ils se mettaient en devoir d'éloigner, à coups de pierres, nos pauvres Religieux eux-mêmes, lorsqu'ils voulaient se mettre à genoux pour prier sous l'ombrage de l'Arbre de Marie, de peur qu'ils ne vinssent à en couper quelque rameau, ce que les seuls Supérieurs permettaient de nuit et très secrètement.

En passant devant le Térébinthe détruit, nous demandons une bénédiction à la Sainte Famille et nous arrivons près d'une citerne creusée le long de l'ancienne route suivie par le divin Jésus et par Joseph et Marie et jointe aujourd'hui avec la route nouvelle : c'est le puits des Rois Mages. C'est ici, d'après la tradition, que l'étoile qui avait disparu lorsqu'ils se présentèrent devant Hérode, à Jérusalem, leur apparut de nouveau, pour les conduire directement à Bethléem.

Nous allons marcher maintenant sur les pas de Marie et de Joseph se rendant à la Cité de David, leur illustre ancêtre, dans la soirée qui précéda la mystérieuse nuit de Noël. La route de Bethléem, on le voit, est toute

semée de souvenirs bibliques. A quelques pas du puits des Mages, on atteint l'ancien Couvent de saint Elie, habité autrefois par de vrais Saints, desservi aujourd'hui par les aveugles disciples de Photius. En face du couvent, à droite du chemin, on montre sur un rocher en relief, l'empreinte d'un corps humain, jadis très bien marqué, assure-t-on ; présentement, à peine reconnaissable. Une pieuse croyance mais qui s'harmonise difficilement avec nos Saints Livres, établit là le point précis où le Prophète se reposa, lorsqu'il fuyait les poursuites d'une reine impie qui voulait le faire mourir. L'apparition de l'Ange qui secoue le Prophète endormi, sous le genévrier, de lassitude et d'ennui ; la cruche d'eau fraîche ; le pain mystérieux : tout serait là ! Par un singulier rapprochement, le Bédouin errant, la Bédouine vagabonde s'arrêtent toujours près de cette pierre ; ils y mangent un pain cuit sous la cendre, et puisent dans la citerne voisine une eau fraîche, avec leur cruche traditionnelle. Les pèlerins tombent à genoux dans ce même lieu : ils demandent la protection du prophète Elie ; et, s'ils sont prêtres, une large participation à son zèle. Les âmes contemplatives suivent le Prophète, à travers le désert, dans sa marche irrésistible de quarante jours et de quarante nuits, jusqu'à la montagne d'Horeb : c'est pour apprendre là à connaître le véritable esprit du Seigneur, esprit qui se manifeste, non

dans le souffle impétueux qui renverse les monts et broie les rochers, qui fait osciller la terre et jaillir le feu des volcans, mais dans le souffle presque imperceptible d'un *léger zéphyr.*

En quittant les hauteurs de Saint-Elie, nous apercevons à notre gauche, très distinctement, malgré les rayons du soleil, à travers les déchirures des montagnes, l'eau dormante du Lac Asphaltite. Un peu plus loin, à droite de la route et devant nous, sainte Rachel, l'épouse bien-aimée du patriarche Jacob, se présente à nous, comme une vision, mourante, mais résignée dans ses profondes douleurs. Sur les bords du chemin s'élève sa tombe: tout passant s'incline avec émotion et la vénère: les schismatiques lui adressent une prière: les catholiques l'invoquent comme leur Sainte. Les restes dispersés d'Israël, les pauvres Juifs, non seulement lui adressent une prière, mais ils viennent de Jérusalem faire de nombreux et fréquents Pèlerinages à son tombeau.

Encore un demi-mille et nous touchons au terme de notre matinale pérégrination, la joyeuse et active cité de Bethléem. Le pèlerin, en entrant dans cette petite ville, sent une joie qui surabonde dans son cœur. Je n'étais point le premier à éprouver ces douces émotions: elles sont communes à tous. Jérusalem est la ville des Pleurs: Bethléem, la cité de la douce allégresse (1)! »

(1) Bethléem, 25 décembre 1876. Souvenir de notre premier Pèlerinage.

CHAPITRE TREIZIEME

Sommaire : Bethléem. — Description des Sanctuaires.

La Basilique de la Nativité. — Les premiers chrétiens bâtirent un oratoire sur le lieu de la Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'empereur Adrien le renversa en 135, et y fit adorer les impures divinités du Paganisme. En 327, sainte Hélène purifia le saint berceau du Sauveur et y commença une belle Basilique qui fut achevée par son fils Constantin, en 333 ; et c'est cette même Basilique que les pèlerins admirent encore, après tant de siècles d'existence. Elle est là, debout, seule, après tant de révolutions, par une protection visible du ciel. Sauf la toiture qui, à différentes époques, a subi de notables réparations, l'ensemble du monument remonte à sa construction primitive.

La Basilique de la Nativité est une des plus belles propriétés dont la Famille Séraphique est la gardienne pour l'Eglise catholique en Orient. Malheureusement,

elle est aujourd'hui entre les mains des Grecs et des Arméniens dissidents qui se servent du chœur et du transept, comme église paroissiale. Quant aux nefs, nous avons la douleur de les voir converties en marché et en lieu de réunion pour les flâneurs.

L'église de *Sainte-Marie,* ou de la Nativité de Jésus, est située à l'extrémité orientale de Bethléem, en dehors de l'enceinte de l'ancienne ville, sur le versant septentrional de la montagne qui lui sert d'assiette. A l'extérieur, elle est entourée de plusieurs constructions qui en dissimulent la forme et la cachent aux regards. C'est, d'un côté, le couvent Franciscain soutenu par de hautes terrasses qui dominent la vallée (ouâdi Djémel) ; de l'autre côté, ce sont les couvents Grec et Arménien qui masquent la vue de la Basilique, excepté la toiture dont le pignon aigu se fait voir de toutes parts. De l'atrium on entrait autrefois dans le vestibule par trois portes dont les deux latérales ont disparu sous des constructions postérieures. Celle du milieu est seule visible (1) quoiqu'en partie obstruée par un gros contrefort moderne et murée à l'intérieur, à l'exception d'un passage bas et étroit en forme de soupirail. Le vestibule règne dans toute la largeur des nefs jusqu'à la hauteur des bas côtés. Intérieurement,

(1) Voir le plan, pour tout l'ensemble de la Basilique.

il est obscur et sans ornements. Des murs le partagent en trois compartiments et il ne donne accès dans l'intérieur de l'église que par une seule porte.

Lorsqu'on a franchi cette porte, on a devant les yeux un spectacle magnifique. On embrasse d'un seul coup cinq nefs de cent pieds de longueur, formées par quatre rangées de colonnes monolithes d'une teinte rouge veinée de blanc, en belle pierre du pays, imitant le marbre, et surmontées de chapiteaux corinthiens. A l'extrémité de ces cinq nefs, en supprimant par la pensée les clôtures élevées par les Grecs en 1842 et qui sont percées de trois portes, on voit un large transept, un chœur, des absides, le tout parfaitement éclairé par une série de fenêtres ouvertes dans la partie supérieure de l'édifice. Chaque colonnade supporte, suivant les règles antiques, une architrave dont les longues plates-bandes nous reportent au temps classique de l'art. Dans les bas côtés, ces architraves supportent les solives du plafond. Dans la nef centrale, elles soutiennent deux murs de trente pieds, sur lesquels viennent s'appuyer les poutres de la charpente. La partie supérieure de ces murs est percée d'une suite de fenêtres à plein-cintre. Au XII[e] siècle, ces murs furent ornés de mosaïques dont quelques fragments subsistent encore aujourd'hui. Comme toutes les anciennes Basiliques, celle de Bethléem n'est pas voûtée, mais recouverte

d'un simple toit en charpente. Celui qui se voit maintenant date de la fin du XVII[e] siècle ; les poutres en sont apparentes à l'intérieur et il est probable, qu'à l'époque de la construction primitive ainsi qu'au moyen âge, elles étaient cachées par un plafond en bois orné de peintures et de dorures en rapport avec la magnificence de la décoration intérieure.

Les cinq nefs de la Basilique, composées de onze travées, sont d'égale longueur ; celle du centre est plus large à elle seule que les deux bas côtés réunis. Le transept est aussi large que la nef centrale et forme avec elle la figure d'une croix latine. Les deux extrémités Nord et Sud sont terminées par des absides demi-circulaires qui font saillie sur le mur extérieur. Enfin, la partie centrale du chœur est exhaussée d'un peu plus de deux pieds, au-dessus du reste du sol ; c'est sous cet exhaussement que se trouve la

GROTTE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — On descend dans la sainte Grotte par deux escaliers (1) : l'un, celui du côté Sud, sert spécialement aux Grecs non-unis qui ont leur couvent de ce côté-là de la Basilique : l'autre, côté Nord, est celui par où passent nos Pèlerins. Il compte seize marches

(1) Voir le plan dans tout son entier.

et se trouve du côté du Couvent des Pères de Terre-Sainte. « Quoique la Grotte de la Nativité soit notre propriété, à nous Catholiques, nous n'en avons plus l'usage exclusif. Les Grecs non-unis et les Arméniens non-unis ont su s'arroger et faire reconnaître par la puissance territoriale le droit d'y faire brûler des lampes et de célébrer une messe par jour sur le lieu de la naissance du Sauveur. Les Pères de Terre-Sainte, de leur côté, célèbrent chaque jour une messe basse et une messe chantée dans la Sainte Grotte, mais il ne leur est pas permis d'offrir le saint Sacrifice à l'endroit même de la Nativité. »

Vers le milieu du XIIe siècle, la Grotte de la Nativité avait reçu de la main des Croisés une décoration dont nous ne connaissons pas les dessins, mais en 1596 toute la voûte de cette chapelle était encore historiée en mosaïques. Aujourd'hui on n'en voit plus que quelques traces dans la niche qui renferme l'autel de la Nativité.

L'Etable de Bethléem, dans son état actuel, est en grande partie naturelle. Elle est pratiquée dans un banc de rocher calcaire tendre et surmontée d'une voûte probablement factice. Elle a *quarante* pieds de longueur sur une largeur moyenne de *dix* à *treize* pieds. Le pavé se compose de grandes dalles en marbre blanc et les parois du rocher sont couvertes du



BETHLÉEM (La Ville.)

LEGENDE

1. Sainte Grotte ou Etable de la Nativité du Sauveur.

2. Lieu de la Ste Crèche où fut déposé l'Enfant Jésus, après sa naissance.

3. Autel sur le Lieu d'où les Mages adorèrent le Divin Enfant.

4. Double escalier descendant de la Basilique à la Sainte Grotte.

5. Autel sur le lieu de la Nativité de N.-S. J.-C.

6. Lieu où, d'après une pieuse Tradition, jaillit une source miraculeuse, pendant que la Sainte Famille habitait l'Etable de Bethléem.

7. Petite porte en fer d'où l'on passe par un corridor taillé dans le roc, de la Sainte Grotte aux autres chapelles souterraines.

8. Grotte et autel de saint Joseph, en souvenir de la Fuite en Egypte.

9. Grotte et Autel sur le Tombeau des saints Innocents.

10. Autel sur le Tombeau de saint Eusèbe, disciple de saint Jérôme.

11. Autel sur le Tombeau des saintes Paule et Eustochie.

12. Autel sur le Tombeau de saint Jérôme.

13. Oratoire de saint Jérôme.

14. Escalier donnant des chapelles souterraines à l'église du couvent (église paroissiale) des Pères Franciscains de Terre-Sainte.

même marbre blanc. La Sainte Grotte a trois portes, une à chacun de ses escaliers, et une troisième que nous rencontrerons un peu plus loin; mais elle ne reçoit aucun jour du dehors. Cinquante-trois lampes l'éclairent à l'intérieur; parmi ces lampes, dix-neuf appartiennent aux Franciscains, Gardiens des Saints-Lieux, et les autres aux Grecs et Arméniens schismatiques.

LIEU DE LA NATIVITÉ. — Le lieu de la Nativité du Sauveur se trouve à la partie supérieure de l'Etable, tout près des deux escaliers. Ce Lieu se voit au milieu d'une petite abside, et il est recouvert d'une plaque de marbre blanc. Cette plaque laisse apercevoir, par une ouverture circulaire pratiquée au milieu, une pierre de couleur bleuâtre qui est probablement du *jaspe*. Cette ouverture est entourée d'une *Etoile d'argent*. — Les rayons de cette étoile sont cloués sur la plaque de marbre; et à l'entour du disque se trouve gravée l'inscription suivante: *Hic De Virgine Maria Jesus Christus Natus Est. 1717*. — « Ici, Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. » Près du sol, autour de l'abside brûlent nuit et jour 16 lampes, appartenant aux trois Communautés, Latine, Grecque, et Arménienne.

Les Grecs et les Arméniens placent au-dessus de la plaque de marbre et des 16 lampes, une table d'autel

sur laquelle ils disent la messe. Cette abside,qui occupe la partie orientale de la Sainte Grotte, conserve encore, ainsi que nous l'avons dit plus haut, quelques fragments de belles mosaïques qui remontent au temps des Croisés : elles représentaient l'Enfant Jésus à sa naissance. A dix pieds sud-ouest de cette abside, on descend par trois marches dans

L'*Oratoire de la Crèche*.—Cet oratoire n'a guère que dix pieds de long sur six ou sept de large. Il est en partie creusé dans le rocher dont le sommet est couvert de draperies et dont les côtés Nord et Nord-Ouest sont soutenus par trois antiques colonnes de marbre. Au côté Ouest, on remarque dans le rocher une excavation en forme de

Crèche. — C'est là que la Sainte Vierge déposa l'Enfant Jésus, après sa naissance. Ce lieu vénérable est revêtu de marbre blanc et cinq lampes y brûlent continuellement. Le fond est caché par un tableau représentant l'Enfant Jésus dans la crèche. Les parois sont couvertes de draperies, mais elles permettent de voir le rocher.

La partie Est de l'Oratoire est occupée par

L'*Autel des Mages*.—Cet autel est ainsi appelé parce qu'il est dédié aux Mages venus de l'Orient et qu'il se trouve à l'endroit où ces saints personnages adorèrent l'Enfant Jésus. C'est sur cet autel que les prêtres

Catholiques célèbrent les saints Mystères, lorsqu'ils ont le bonheur de dire la sainte messe à l'Oratoire de la Crèche. Cet Oratoire appartient exclusivement aux Latins. Toutefois, nous l'avons déjà vu, ils ne peuvent pas y officier à toute heure, et les Schismatiques y conservent certains droits, comme d'encenser, dans leurs cérémonies, etc......

Au bas de la Sainte Grotte se trouve la petite porte sus-mentionnée; et, c'est par là qu'on quitte ce saint Lieu pour aller visiter les autres.

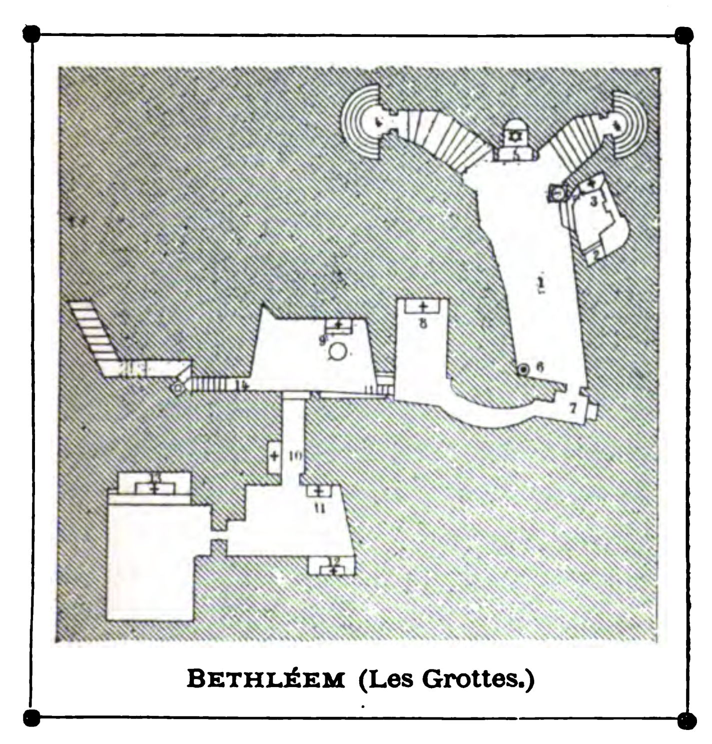
Grottes souterraines. — On suit un étroit couloir, taillé presqu'entier dans le roc, l'espace de quelques pas, et l'on rencontre, à droite, la

Chapelle dédiée à Saint-Joseph. — La Tradition locale veut que ce soit dans la Grotte de la Nativité que saint Joseph reçut de l'Ange l'ordre de prendre l'Enfant Jésus et Marie sa Mère et de fuir en Egypte. Cette chapelle, également tout entière sous la grande Basilique, est taillée dans le rocher et elle est très basse. L'autel en est dédié à la Fuite en Egypte et l'on y voit un tableau représentant ce mystère: il a été peint à Cologne et passe pour un véritable chef-d'œuvre. Nous l'avons protégé par un treillage en métal, afin d'empêcher que les indigènes ne le détériorent en passant dessus leur main qu'ils baissent ensuite. De là, on descend par un escalier de cinq degrés dans la

Chapelle des saints Innocents. — C'est en ce lieu, également d'après une pieuse Tradition, que plusieurs mères de Bethléem allèrent se cacher avec leurs petits enfants, pour essayer, mais en vain, de les soustraire à la fureur d'Hérode. Au centre de cette chapelle, presqu'entièrement creusée dans le rocher, s'élève un gros fût de colonne destinée à soutenir le plafond formé par le roc lui-même, mais trop faible pour soutenir le poids énorme qui pèse sur elle. Le tableau placé au fond de l'autel représente le massacre des Innocents. Au-dessous de cet autel se trouve le

Caveau ou Tombeau des Saints-Innocents. — On nomme Caveau ou Tombeau des Saints Innocents la fosse dans laquelle furent inhumées les dépouilles mortelles de ces Saints Martyrs. Ce caveau se trouve sous l'autel. C'est une pièce voûtée d'environ six pieds de large sur un peu plus de six pieds de long. L'on n'y entre qu'une seule fois par an, au jour de la Fête des Saints Innocents.

Pour continuer la visite, il faut, en sortant de la chapelle des Saints Innocents, se diriger à gauche, au Nord, laisser à droite l'escalier qui conduit à l'église de Sainte-Catherine (l'église paroissiale dans le monastère des Pères de Terre-Sainte) et prendre un étroit couloir dans lequel on descend par deux marches et où l'on rencontre à droite



BETHLÉEM (Les Grottes.)

LEGENDE

La petite ville de Bethléem est située à environ 2,800 pieds au-dessus du niveau de la Méditerrannée, sur une montagne de pierre calcaire, environnée de riantes et fertiles vallées, et à environ six milles au Sud de Jérusalem.

Bethléem compte actuellement de *six* à *sept* mille âmes. Près de 4,000 sont Catholiques, du Rite Latin, formant une belle Paroisse sous la direction des Pères de Terre-Sainte. Il y a, en outre, quinze à dix huit cents Grecs non-unis; six ou sept cents Arméniens non-unis; quelques rares Protestants et seulement une centaine de Musulmans.

En arrivant de Jérusalem, côté Nord de Bethléem, à droite, c'est la ville qui s'étend de l'Est à l'Ouest; à gauche, une profonde vallée, d'où l'on monte par une série de 15 à 20 gradins, bien cultivés et plantés de figuiers, de vignes et d'oliviers, jusque vers la Place de la Basilique.

On aperçoit, à l'extrémité orientale de la ville, la splendide Basilique, environnée des trois Couvents, Latin, Grec et Arménien.

L'Autel de Saint Eusèbe de Crémone. — Cet autel s'élève sur le tombeau même de saint Eusèbe, qui vendit ses biens pour aider son maître et son ami, saint Jérôme, à fonder un monastère à Bethléem. Après la mort de saint Jérôme, Eusèbe fut élu supérieur à sa place ; mais il ne lui survécut que deux années et mourut en 422. Par cet étroit passage de quinze à vingt pieds de long, on arrive dans la

Chapelle des Tombeaux. — Cette chapelle est entièrement creusée dans le rocher. A l'Est on y voit un autel érigé sur le

Tombeau de sainte Paule et de sainte Eustochie. — Issue du sang des Gracques et des Scipions, Paule, après la mort de son mari Toxius, qui était de l'ancienne famille des Julii, n'eut d'autre ambition que de se vouer au service de Jésus-Christ. Connaissant les langues grecque et hébraïque, elle s'adonnait entièrement à la lecture des Livres-Saints. Intimement liée avec saint Jérôme, elle distribua comme lui une grande partie de ses biens aux pauvres, quitta Rome et vint avec sa fille Eustochie, à Bethléem, où elle fonda des monastères. Après une vie pleine de mérites, elle y mourut, en 404, et fut inhumée dans le tombeau qui porte son nom. Sa fille, qui lui succéda en qualité de supérieure, mourut quinze ans plus tard et partagea sa sépulture.

Dans la paroi Ouest de cette même chapelle, on voit un autel posé sur le

Tombeau de saint Jérôme. — Saint Jérôme, d'une famille riche et puissante, naquit en la ville de Strido, sur les frontières de la Dalmatie et de la Pannonie, l'an 331. Après avoir passé sa jeunesse à Rome où il étudia, il se convertit au Christianisme ; et à la suite de plusieurs voyages qu'il fit dans les Gaules, il se retira dans le désert de la Syrie, où il vécut onze ans, plongé dans l'étude des saintes Ecritures. Ordonné prêtre par Paulin, évêque d'Antioche, il visita la Palestine et conçut le projet de finir ses jours près de la CRÈCHE du Sauveur. Revenu à Rome, l'an 378, il devint secrétaire du pape Damase qui lui confia diverses fonctions toutes très importantes, entre autres, celle d'expliquer publiquement les Livres Saints. Vers la fin du IVe siècle, Jérôme retourna à Bethléèm et y éleva un monastère qui ne tarda pas à se remplir de pieux cénobites si nombreux qu'il fut obligé de vendre le reste de ses biens pour subvenir à leurs nécessités. Il employait le jour à la direction des différents couvents d'hommes et de femmes, et une partie des nuits à l'étude de la langue Hébraïque. Outre cela, il écrivait des traités pour la défense de la foi catholique et soutenait par la plume des controverses fameuses. La fin de sa vie fut troublée par l'invasion des barbares et

la persécution des hérétiques. Ce saint et savant Docteur mourut à Bethléem en 420. Son corps fut déposé dans une Grotte attenante à celle de la Nativité du Sauveur qu'il avait si souvent arrosée de ses larmes; mais depuis il a été transporté à Rome, en l'église de Sainte-Marie-Majeure, et mis auprès de la chapelle où se conserve la Sainte CRÈCHE, dans laquelle le Sauveur du monde fut couché à sa naissance (1). Saint Jérôme est, comme on le sait, l'auteur de la version biblique connue sous le nom de Vulgate, déclarée Canonique par le saint Concile de Trente.

De cette chapelle on passe par une porte au Nord dans

L'*Oratoire de Saint-Jérôme.* — Cette chapelle est appelée oratoire de Saint-Jérôme, parce que la Tradition désigne ce lieu comme étant celui où il vaquait nuit et jour à la prière et à l'étude.

Il existe encore deux autres souvenirs de saint Jérôme à Bethléem: 1o un oranger planté par lui; et 2o une salle où l'on dit qu'il enseignait et qui est appelée pour cette raison Ecole de Saint-Jérôme. Pour voir l'oranger, il suffit d'en manifester le désir à un des religieux Franciscains de Bethléem qui le montrent volontiers dans le petit jardin de leur couvent. Ce petit

(1) Et dont nous donnons un peu plus loin la Description.

coin de terre est cultivé au chevet de la grande Basilique de Sainte-Hélène.

Quant à l'Ecole de Saint-Jérôme, elle est située dans le couvent des Arméniens, proche de la Basilique. Ces derniers en permettent aussi facilement la visite.

Les restes de la Crèche conservés a Rome dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure (1).

La Crèche, ou pour être plus exact, les cinq morceaux de bois qui en restent, est enfermée dans un reliquaire en cristal de roche, ayant la forme d'un œuf énorme, couché horizontalement sur un support d'or et d'argent ciselé. Cet objet d'art mesure environ vingt pouces de haut, sur quarante de long. Il est surmonté d'une statue en vermeil de l'Enfant Jésus dans un berceau ; à droite et à gauche, dans des manchons de cristal, on voit du foin de l'étable de Bethléem et des langes du divin Enfant. Ce magnifique reliquaire est un don de la duchesse de Villa-Hermosa. Il renferme *cinq petites planches*, précieux restes de l'auge dans laquelle la Sainte Vierge déposa le divin Enfant après sa naissance. Cette précieuse relique est conservée à Rome, à Sainte-Marie-Majeure.

Ces petites planchettes ou traverses de bois, dont la plus grande a *trois* pieds de long, sur *deux* pouces et

(1) Précieux souvenir de la Vie du glorieux Patriarche saint Joseph.

demi de large, sont vermoulues et ont une teinte grisâtre, comme serait celle de morceaux de vieux chêne saupoudrés de farine. Elles sont suspendues horizontalement dans l'ovoïde de cristal par des rubans d'argent.

Pendant tout le cours de l'année, la Sainte Crèche reste enfermée dans une armoire dorée, située sur l'autel de la Confession de Sainte-Marie-Majeure.

Cette Confession au-dessus de laquelle est le corps de l'apôtre saint Mathias dans une urne magnifique de porphyre, a été construite par Pie IX. La statue en marbre blanc de ce Pontife est au centre. Le Pape est representé à genoux, en prière.

Le jour de Noël, l'insigne relique est exposée depuis les premières vêpres jusqu'au lendemain soir. La Fête de la Nativité se termine par une procession dans la Basilique à laquelle préside un Cardinal. La Sainte Crèche y est portée par des Pénitents Blancs, au milieu d'une foule énorme; on la dépose à la sacristie et, pendant toute la soirée, on est admis par petits groupes à aller la vénérer de près (1).

(1) Ainsi se faisait la Cérémonie, il y a déjà plusieurs années, à l'époque où cette Relation est venue à notre connaissance.

CHAPITRE QUATORZIEME

Sommaire : La Fuite en Egypte. — Douleur de Marie et de Joseph. — Concordance des Evangiles. — Considérations sur le mystère.

« Après que les Mages furent partis, voilà qu'un Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je te parle ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Egypte. Et il s'y tint jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie cette parole que le Seigneur a dite par le Prophète : J'ai rappelé mon fils de l'Egypte (1). »

Après la Purification, notre auguste Souveraine eut une vision abstractive, dans laquelle le Seigneur lui avait fait connaître ce douloureux mystère.

Toute autre sainteté et toute autre foi que celles

(1) MATTH. c. II, 13-15.

de Marie auraient pu ressentir quelque trouble, de même que les incrédules ont été fortement scandalisés en voyant un Dieu puissant fuir devant un misérable mortel pour sauver sa vie humaine, s'éloigner et s'absenter comme s'il eût été capable de crainte, ou qu'il n'eût point été homme et Dieu tout ensemble. Mais la très prudente et très obéissante Mère ne répliqua pas un seul mot; elle n'eut aucun doute et ne se troubla nullement de l'étrangeté du fait. C'est dans cette tranquillité qu'elle répondit: « Mon Seigneur et mon Maître, voici votre servante avec un cœur disposé à mourir pour votre amour, s'il le faut. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Je demande seulement que votre bonté immense, sans égard à mon peu de mérite, ne permette point que mon Fils et mon Seigneur soit affligé, et que les peines me soient réservées, à moi qui dois les souffrir avec justice. » Le Seigneur la renvoya à saint Joseph, à qui il lui dit de se rapporter pour toutes choses dans le voyage. Elle sortit de la vision qu'elle avait eue, sans perdre l'usage des sens extérieurs; car elle tenait l'Enfant Jésus entre les bras, l'extase n'ayant élevé que la partie supérieure de son âme; il en rejaillit pourtant sur les sens des dons particuliers, qui les spiritualisèrent et qui leur firent en quelque sorte témoigner que l'âme était plus où elle aimait que là où elle animait.

Mais l'amour incomparable que notre grande Reine portait à son très saint Fils attendrit son cœur maternel et compatissant, à la pensée des peines que l'Enfant Dieu souffrirait, selon qu'il lui avait été révélé dans la vision. Ce fut donc en versant des larmes abondantes qu'elle se présenta devant son saint Epoux Joseph, mais sans lui manifester la cause de sa douleur; et le Saint l'attribuait uniquement à la Prophétie qu'ils avaient entendue de la bouche de Siméon. Mais le très fidèle Joseph, qui était d'ailleurs naturellement officieux et délicat, l'aimait si tendrement, qu'il ne put s'empêcher de se troubler un peu, en voyant son Epouse tellement affligée, sans qu'elle lui fît connaître le sujet de ses nouvelles larmes. Ce trouble fut une des raisons pour lesquelles l'Ange lui parla en songe, comme il l'avait fait à l'occasion du mystère de l'Incarnation, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Car, cette même nuit, saint Joseph étant endormi, le même Ange lui apparut et lui dit ce que raconte saint Matthieu: « Levez-vous, prenez l'Enfant et la Mère, fuyez en Egypte... » A l'instant saint Joseph se leva rempli de sollicitude et de peine, prévoyant combien souffrirait sa bien-aimée Epouse. Et allant la trouver dans sa retraite, il lui dit: « Mon Epouse et ma Souveraine, le Très-Haut veut nous éprouver encore: car son saint Ange m'a déclaré que

le Seigneur ordonne que nous fuyions avec l'Enfant en Egypte, parce qu'Hérode projette de lui ôter la vie. Préparez-vous, digne Amie, aux fatigues de ce voyage, et dites-moi comment je pourrai vous les adoucir, puisque je n'ai l'être et la vie que pour les employer au service de notre très doux Enfant et au vôtre. »

« Mon Epoux et mon Seigneur, répondit notre Reine, si nous recevons de la main libérale du Seigneur tant de biens spirituels, il est juste que nous en acceptions avec joie les peines et les afflictions temporelles. Nous porterons avec nous le Créateur du ciel et de la terre ; et s'il nous a placés si près de lui, quelle main sera assez puissante pour nous blesser, fût-ce celle du roi Hérode ? Emportant où nous allons, toutes nos richesses, le souverain Bien, le trésor du ciel, notre Maître, notre guide et notre véritable lumière, nous n'y saurions être exilés ; car il est notre repos, notre héritage et notre patrie. L'ayant avec nous, nous avons toutes choses ; allons accomplir sa sainte volonté. » La très pure Marie et Joseph s'approchèrent du berceau où l'Enfant Jésus était endormi, et ce sommeil n'arriva point sans quelque mystère. La divine Mère le découvrit sans qu'il s'éveillât, parce qu'il attendait ces tendres et douloureuses paroles de l'amante : « Fuyez, mon bien-aimé, comme un faon de biche sur les montagnes des parfums. Venez, mon bien-aimé, allons aux champs

et demeurons dans les villages (1). » « Mon unique amour, ajouta la tendre Mère, très doux Agneau, votre pouvoir ne saurait être limité par celui des rois de la terre ; mais vous voulez le cacher par une très haute sagesse à cause de l'amour que vous portez aux hommes. Qui d'entre les mortels peut se promettre, mon bien-aimé, de vous ôter la vie, puisque votre pouvoir anéantit le leur ? Si c'est vous qui la donnez à tous, comment vous l'ôtera-t-on ? Et si c'est vous qui les cherchez afin de leur donner celle qui est éternelle, comment veulent-ils vous donner la mort ? Mais qui comprendra les secrets impénétrables de votre Providence ? Or donc, mon Seigneur et lumière de mon âme, permettez-moi de vous éveiller ; car, quoique vous dormiez, votre cœur veille. »

Saint Joseph dit quelque chose de semblable. Puis la bienheureuse Mère se mit à genoux, éveilla le très doux Enfant, et le prit entre ses bras. Notre aimable Sauveur, voulant montrer qu'il était homme véritable et attendrir davantage son amoureuse Mère, versa quelques larmes. O merveilles du Très-Haut en des choses qui paraissent si petites à notre faible jugement !

Mais il se tut aussitôt. L'auguste Vierge et saint Joseph lui ayant demandé sa bénédiction, il la leur

---

(1) Cant. C. VIII.

donna d'une manière sensible. Puis lorsqu'ils eurent réuni le peu d'objets, très pauvres, qui devaient servir au voyage, ils partirent sans aucun délai, un peu après minuit, se servant de la monture sur laquelle notre Reine était venue de Nazareth, et ils se dirigèrent du côté de l'Egypte, avec toute la diligence possible, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

Et pour achever celui-ci, j'ai reçu l'explication de la concordance à établir entre les deux évangélistes saint Matthieu et saint Luc sur ce mystère ; car, comme ils écrivaient tous avec l'assistance et sous l'inspiration du Saint-Esprit, chacun d'eux savait par la même inspiration ce que les trois autres rapportaient ou omettaient. De là vient que par la divine volonté ils rapportèrent parfois tous les quatre les mêmes particularités de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'histoire évangélique, et que dans d'autres endroits les uns ont raconté ce que les autres ont omis, comme on le voit dans l'Evangile de saint Jean et des autres aussi. Saint Matthieu décrit l'adoration des Rois et la fuite en Egypte, que saint Luc ne décrit pas. Et celui-ci décrivit la circoncision, la présentation et la purification, que saint Matthieu avait omises. Ainsi, de ce que saint Matthieu, ayant raconté le départ des Rois Mages de Bethléem, dit incontinent que l'Ange ordonna à saint Joseph de fuir en Egypte, sans parler

de la présentation, il ne s'ensuit pas que l'Enfant-Dieu n'ait été présenté auparavant ; car il est certain que cette présentation eut lieu après le départ des Mages et avant la fuite en Egypte, comme le rapporte saint Luc. De même, quoique saint Luc dise immédiatement après la présentation et la purification qu'ils se rendirent à Nazareth, on ne doit pas inférer de là qu'ils ne soient allés d'abord en Egypte ; car il est hors de doute qu'ils y allèrent, conformément au récit de saint Matthieu, quoique saint Luc se taise sur ce point ; et il n'a point parlé de cette fuite, ni avant, ni après, parce qu'elle était déjà racontée par saint Matthieu. De sorte qu'elle eut lieu immédiatement après la présentation, et avant le retour de la Sainte Vierge et de Joseph à Nazareth. Or, comme saint Luc ne devait pas écrire ce voyage, il fallait bien, pour suivre le fil de son histoire, qu'il racontât leur retour à Nazareth immédiatement après la présentation. Que s'il dit qu'après avoir accompli les prescriptions de la Loi, ils retournèrent en Galilée, il ne nie pas pour cela leur fuite en Egypte ; mais il continue son récit, en omettant le voyage qu'ils furent obligés de faire pour éviter la persécution d'Hérode. On peut même inférer du texte de saint Luc que leur retour à Nazareth eut lieu après leur voyage en Egypte, puisqu'il dit que l'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et que la

grâce se montrait en lui ; ce qui ne pouvait pas être avant qu'il eût achevé les années de l'enfance, par conséquent avant le retour d'Egypte, époque à laquelle il était dans un âge où l'on aperçoit d'ordinaire chez les enfants les premiers développements de la raison.

Il m'a aussi été découvert combien a été insensé le scandale des infidèles, ou celui des incrédules qui ont commencé à heurter contre cette pierre angulaire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dès son enfance, en le voyant fuir en Egypte pour éviter la persécution d'Hérode ; comme si c'eût été un manque de pouvoir et non point un mystère qui tendait à d'autres fins plus hautes que celles de mettre sa vie à couvert de la cruauté d'un homme pécheur. Ce que dit l'évangéliste devait suffire pour satisfaire son cœur bien disposé : à savoir, qu'il fallait que fût accomplie la prophétie d'Osée, disant au nom du Père éternel : « *J'ai fait revenir mon fils d'Egypte.* » Il est sûr que les fins qu'il eut en l'envoyant dans ce pays et en le rappelant sont très mystérieuses ; j'en dirai quelque chose plus loin. Mais, quand même toutes les œuvres du Verbe incarné n'auraient pas été si pleines de merveilles et de mystères, il n'est personne d'un jugement sain qui puisse reprendre ou méconnaître la douce Providence avec laquelle Dieu conduit les causes secondes, en laissant agir la volonté humaine selon sa liberté.

C'est pour ce sujet, et non par manque de pouvoir, qu'il tolère dans le monde tant d'injustices, d'idolâtries, d'hérésies, et tant d'autres crimes qui ne sont pas moindres que celui d'Hérode, et qu'il permit celui de Judas et de ceux qui effectivement maltraitèrent et crucifièrent le divin Maître. Il est constant que le Seigneur pouvait empêcher tout cela, et qu'il ne le fit point non seulement pour opérer la Rédemption, mais pour nous procurer ce bienfait de la liberté, en laissant agir les hommes à leur gré, selon leur volonté, et en leur ménageant la grâce et les secours que sa divine Providence juge convenables, et au moyen desquels ils peuvent opérer le bien, pourvu qu'ils veuillent user de leur liberté pour ce même bien comme ils le font pour le mal.

C'est avec cette même douceur de sa Providence qu'il donne aux pécheurs le temps de se convertir et qu'il attend leur conversion comme il attendit celle d'Hérode. S'il usait de son pouvoir absolu et faisait des prodiges pour arrêter les effets des causes secondes, l'ordre de la nature serait confondu, et en tant qu'auteur de la grâce, il serait en quelque sorte contraire à lui-même comme auteur de la nature. Voilà pourquoi les miracles ne doivent éclater que rarement et que pour des fins singulières ; car Dieu les a réservés pour des moments opportuns auxquels il veut manifester sa

puissance et se montrer auteur de l'univers, et indépendant des mêmes choses qu'il a créées et qu'il conserve. On ne doit pas non plus être surpris de ce qu'il permit la mort des innocents qu'Hérode fit égorger. S'il ne jugea pas convenable de l'empêcher par un miracle, c'est que cette mort leur acquit la vie éternelle et une abondante récompense, cette vie valant sans comparaison plus que la temporelle, qu'on doit sacrifier et perdre pour celle-là; d'ailleurs si tous ces enfants eussent vécu et fussent morts d'une mort naturelle, peut-être tous n'auraient-ils pas été sauvés. Les œuvres du Seigneur sont justes et saintes en toutes choses, quoique nous ne pénétrions pas maintenant les raisons de leur équité; mais nous les connaîtrons en lui quand nous le verrons face à face.

CHAPITRE QUINZIEME

Sommaire : La Fuite en Egypte (suite). — Sublimes mystères révélés à Marie. — Fatigues et privations excessives dans ce voyage. — La divine Providence et ses soins admirables. — Les petits oiseaux. — Arrivée en Egypte. — Les idoles tombent à terre.

Je ne trouve point de termes assez expressifs pour rapporter ce qui m'a été manifesté des œuvres que l'Enfant Jésus et sa Mère Vierge faisaient le long de la route. Les bras de la très pure Marie servaient toujours de lit au nouveau et véritable roi Salomon. Quand elle sondait les secrets de cette humanité et de cette âme très sainte, il arrivait parfois que le Fils et la Mère se livraient à de doux entretiens que le divin Enfant entamait, et qu'ils chantaient des hymmes de louange, par lesquelles ils glorifiaient tout d'abord l'être infini de Dieu, tous ses attributs et toutes ses perfections. A cet effet, le Très-Haut communiquait à notre auguste Reine une nouvelle lumière et des

visions intellectuelles qui lui faisaient connaître le très haut mystère de l'unité de l'essence en la trinité des personnes, les opérations *au-dedans* de la génération du Verbe et de la procession du Saint-Esprit; comment le Verbe est toujours engendré par l'opération de l'entendement, et le Saint-Esprit inspiré par celle de la volonté: non qu'il y ait succession de *priorité et postériorité* (car tout est actuel en l'éternité), mais parce que nous percevons le mystère d'après les données de la durée successive des temps. Notre grande Souveraine pénétrait aussi comment les trois personnes se comprennent mutuellement par un même acte d'entendement, et comment elles connaissent celle du Verbe unie à l'humanité, ainsi que les effets qui résultent en elle de son union avec la Divinité.

Par cette sublime science elle descendait de la divinité à l'humanité et composait de nouveaux cantiques de louange et de reconnaissance, bénissant le Seigneur d'avoir créé cette humanité très sainte et très parfaite, tant pour l'âme que pour le corps: l'âme remplie de sagesse, de grâce et des dons du Saint-Esprit avec toute la plénitude possible; le corps très pur et très accompli au degré le plus éminent. Ensuite elle observait tous les actes si héroïques et si excellents de ses puissances; et après les avoir tous imités avec la perfection possible, elle bénissait et remerciait le

Très-Haut par mille actions de grâces de l'avoir choisie entre toutes pour être sa Mère et pour être conçue sans péché et élevée à une gloire enrichie de toutes les faveurs de sa puissante droite, dont une simple créature pût être capable. Pour exalter et glorifier ces mystères, et tant d'autres qui s'y trouvaient renfermés, l'Enfant disait et la Mère répondait ce que les hommes ni même les Anges ne sauraient exprimer. Marie ne manquait pas de prendre le plus grand soin de son adorable Fils, et cela avec des marques d'attention et des sentiments de tendresse et d'amour que toutes les autres mères ensemble n'ont pu et ne pourront jamais témoigner à leurs plus aimables et leurs plus gracieux enfants!

L'heureux Joseph était souvent témoin de ces mystères divins, et il en recevait quelque lumière qui lui adoucissait les peines du voyage; et sa divine Epouse l'encourageait, prévoyant toutes choses avec un cœur magnanime, sans que son recueillement intérieur l'empêchât de veiller aux besoins extérieurs, et sans que ceux-ci pussent la faire descendre de la hauteur de ses sublimes pensées et de ses fréquentes oraisons jaculatoires; car elle couservait toujours et partout la même perfection.

Nos saints Voyageurs arrivèrent ainsi à la ville de Gaza, d'où, après une halte de trois jours, ils repartirent pour l'Egypte. En quittant bientôt les régions

habitées de la Palestine, ils entrèrent dans les déserts sablonneux qu'on appelle de Bersabée et traversèrent plus de soixante lieues d'un pays inhabité avant d'arriver à la ville d'Heliopolis, qui est maintenant appelée le Caire d'Egypte. Ils marchèrent longtemps dans cette solitude, parce que leurs journées étaient fort petites, tant à cause de la grande quantité de sable qu'ils trouvaient que par le défaut de retraite et de vivres. Or, afin qu'on comprenne combien l'Enfant Jésus, la sainte Vierge et saint Joseph y souffrirent, on doit supposer que le Très-Haut permit que son Fils unique fait Homme, son auguste Mère et le patriarche Joseph ressentissent les incommodités du désert. Quoique notre divine Souveraine les endurât avec une grande tranquillité, elle en fut très affligée, ainsi que son très fidèle Epoux de son côté ; car ils souffrirent tous deux de très grandes peines en leurs personnes ; mais le cœur de la Mère en fut beaucoup plus pénétré, à cause de celles de son Fils et de Joseph, bien que celui du Saint le fût aussi à la vue des incommodités que l'Enfant et la Mère essuyaient, et de l'impuissance où il était de les en préserver par ses soins. Cependant la divine Providence veilla sur nos augustes Exilés, et toutes les fois que les secours humains leur manquaient (ce qui arriva très fréquemment dans ce long et si pénible voyage) le Seigneur les visitait et les

réconfortait délicieusement par le ministère des Anges !

Que les pauvres se réjouissent par cet exemple ; que les affamés ne se désolent plus dans leur détresse ; que ceux qui souffrent persécution espèrent le secours et que personne ne se plaigne de la divine Providence, en quelque affliction et en quelque nécessité qu'il se trouve. Quand est-ce que le Seigneur a manqué à ceux qui ont mis leur confiance en lui ? Quand est-ce qu'il a détourné d'eux ses regards paternels ? Nous sommes frères de son Fils fait homme, héritiers de ses biens, ses enfants et les enfants de sa très miséricordieuse Mère. Or, enfants de Dieu et de l'auguste Marie, comment vous méfiez-vous d'un tel Père et d'une telle Mère dans vos besoins ? Pourquoi leur refusez-vous cette gloire ? Comment renoncez-vous au droit que vous avez de leur demander du secours ? Venez, venez avec humilité et confiance, les yeux de vos parents sont ouverts pour vous regarder, leurs oreilles écoutent les gémissements que vous poussez dans vos nécessités, et les mains de cette Reine sont étendues pour soulager le pauvre. Et vous, riches de ce monde, pourquoi mettez-vous votre espérance dans vos seules et incertaines richesses, au risque de perdre la foi, et vous engageant par là dans beaucoup d'afflictions, comme l'Apôtre vous le prédit ? Aveuglés par la cupidité, vous ne faites pas profession d'être les enfants de Dieu et de sa Mère ;

au contraire, vous renoncez à cette qualité par vos œuvres, et vous vous déclarez étrangers. En effet, le fils légitime sait seul s'abandonner aux soins et à l'amour de son véritable père et de sa véritable mère qui se plaindraient avec raison s'il mettait son espérance en d'autres qui ne leur seraient pas seulement indifférents, mais qui seraient même leurs propres ennemis. La divine lumière m'enseigne cette vérité, et la charité m'oblige de l'écrire.

Le Très-Haut ne prenait pas seulement soin de nourrir nos pèlerins, mais il les récréait encore d'une manière sensible pour les distraire des fatigues du chemin et de l'ennui de cette vaste solitude. Il arrivait parfois que la divine Mère s'arrêtant avec son Enfant-Dieu pour prendre un peu de relâche, des multitudes d'oiseaux accouraient de loin, d'un vol rapide, et la réjouissaient par la douceur de leur chant et par la variété de leur plumage, se mettant sur ses épaules et sur ses mains et s'ébattant autour d'elle. La très prudente Reine les recevait et leur ordonnait de louer leur Créateur en reconnaissance de ce qu'ils les avait créés si beaux et si bien ornés de plumes pour jouir de l'air et de la terre, qui leur fournssaient chaque jour la nourriture nécessaire. Les oiseaux obéissaient à leur Maîtresse : mais la très aimante Mère récréait l'Enfant Jésus par d'autres cantiques plus doux en le bénissant

et en le reconnaissant pour son Dieu, pour son Fils et pour l'Auteur de toutes ces merveilles. Les saints anges s'unissaient tour à tour à notre grande Reine et aux petits oiseaux, et formaient tous ensemble un chœur d'une harmonie plus spirituelle que sensible et d'une douceur admirable! Le saint époux Joseph participait à plusieurs de ces mystères et à ces consolations qui lui faisaient oublier la fatigue de la route et ressentir le fruit d'une si douce compagnie, quoiqu'il ne s'aperçut point que l'Enfant parlât à sa Mère d'une manière sensible, par une faveur qui lui était alors réservée à Elle seule. Et c'est ainsi que nos saints Persécutés poursuivirent leur voyage d'Egypte.

La fuite du Verbe incarné renfermait d'autres mystères et d'autres fins plus élevés que de s'éloigner d'Hérode pour éviter les effets de sa colère; car ce fut plutôt un moyen que le Seigneur prit pour s'en aller en Egypte et y opérer les merveilles qu'il y fit et dont les anciens Prophètes avaient parlé, notamment Isaïe, lorsqu'il dit que le Seigneur monterait sur un nuage léger, qu'il entrerait dans l'Egypte, que les idoles d'Egypte seraient ébranlées devant sa face, et que le cœur des Egyptiens se troublerait au milieu d'elles; et plusieurs autres choses que cette prophétie renferme et qui arrivèrent au temps de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais laissant de côté ce qui n'entre

pas dans mon dessein, je dis que Jésus, Marie et Joseph, poursuivant leur voyage en la manière que j'ai racontée, parvinrent après plusieurs jours de marche aux endroits habités de l'Egypte. Or, pour se rendre à Héliopolis, où ils devaient demeurer, les Anges les conduisirent, sur l'ordre du Seigneur, par quelques détours, afin qu'ils passassent d'abord dans plusieurs autres lieux où le Très-Haut voulait opérer les merveilles et les bienfaits dont il devait enrichir l'Egypte. C'est ainsi qu'ils employèrent plus de cinquante jours dans leur voyage et qu'ils y firent, depuis leur départ de Jérusalem, plus de deux cents lieues, quoiqu'ils eussent pu arriver en moins de temps à Héliopolis, s'ils eussent suivi la route la plus directe.

Les Egyptiens, on le sait, étaient fort enclins à l'idolâtrie et aux superstitions qui l'accompagnent ordinairement; de sorte que même les plus petites localités de cette province étaient remplies d'idoles. Il y en avait beaucoup qui avaient leurs temples, dans lesquels plusieurs démons résidaient, et les malheureux habitants y allaient pour les adorer par des sacrifices et des cérémonies prescrites par les mêmes démons qui répondaient à leurs demandes par des oracles auxquels ce peuple stupide et superstitieux se soumettait aveuglément. Il était si adonné à l'adoration du démon et si aveuglé par toutes ses fourberies qu'il ne fallait pas

moins que le puissant bras du Seigneur (qui est le Verbe incarné) pour le ramener de son égarement et le retirer de l'oppression dans laquelle Lucifer le tenait, oppression beaucoup plus cruelle que celle que les Egyptiens eux-mêmes avaient fait peser sur le peuple de Dieu. Pour remporter cette victoire sur le démon, illuminer ceux qui demeuraient dans la région et dans l'ombre de la mort, et faire luire à ce peuple cette grande lumière dont Isaïe fait mention, le Très-Haut détermina que le Soleil de Justice, Jésus-Christ, paraîtrait peu de temps après sa naissance en Egypte entre les bras de sa bienheureuse Mère et qu'il parcourrait ce pays en l'éclairant des rayons de sa divine lumière.

Or, l'Enfant Jésus arriva avec sa Mère et saint Joseph aux endroits habités de l'Egypte. Et lorsque le divin Enfant, porté sur les bras de l'auguste Marie, entrait dans une bourgade, il levait les yeux au ciel, et, les mains jointes, priait le Père éternel, et lui demandait le salut de ces habitants esclaves du démon. Et usant aussitôt de sa puissance divine sur ces malins esprits qui animaient les idoles, il les précipitait dans les ténébreux abîmes, de sorte qu'ils tombaient avec la rapidité de la foudre dans les dernières profondeurs des cavernes infernales. Au même instant, les idoles, les temples, les autels de l'idolâtrie s'écroulaient avec fracas. La cause de ces prodigieux effets était connue

à notre divine Souveraine, qui unissait ses prières à celles de son très saint Fils, comme coopératrice universelle du salut du genre humain. Saint Joseph découvrait aussi que toutes ces merveilles venaient du Verbe incarné, et, rempli d'une sainte admiration, il l'en louait et l'en bénissait. Mais quoique les démons sentissent la force du pouvoir de Dieu, ils ne savaient pourtant pas d'où sortait une telle vertu.

CHAPITRE SEIZIEME

Sommaire : Séjour de la Sainte Famille à Héliopolis. — Merveilles qui s'y accomplirent.

Le souvenir qui se perpétua en plusieurs endroits de l'Egypte, des merveilles qu'y opéra le Verbe incarné, peut avoir donné lieu à divers auteurs d'écrire, les uns, que nos saints voyageurs séjournèrent dans telle ville, les autres, dans telle autre. Mais tous leurs témoignages peuvent être considérés comme exacts et se concilier si on les rapporte à des époques différentes, auxquelles la sainte Famille demeura à Hermopolis, à Memphis ou Babylone d'Egypte et à Matarieh, puisqu'elle s'arrêta non seulement dans ces villes, mais aussi dans plusieurs autres. Ce qui m'a été révélé, c'est qu'après y avoir passé, elle arriva à Héliopolis et qu'elle y fixa son séjour, parce que les saints Anges qui les conduisaient dirent à notre divine Reine et à saint Joseph qu'ils devaient s'arrêter en cette ville, où le Seigneur voulait, outre la ruine des idoles et de leurs temples que leur présence

y causait, ainsi que dans les autres endroits, opérer d'autres merveilles pour sa gloire et pour le salut de plusieurs âmes, afin que les habitants de cette ville (qui était appelée, selon l'heureux pronostic de son nom, ville du Soleil) vissent le Soleil de justice et de la grâce, et qu'ils en fussent beaucoup mieux éclairés qu'ils ne l'étaient du soleil matériel. Or, ayant reçu cet avis, ils s'y arrêtèrent, et aussitôt qu'ils y furent arrivés, saint Joseph alla chercher un logement, offrant d'en payer le juste prix; et le Seigneur lui fit trouver une maison pauvre, mais suffisante pour leur habitation, et un peu éloignée de la ville, comme la Reine du ciel le souhaitait.

Quoique nos divins étrangers se crussent assez bien logés entre les tristes murailles de cette maison, il leur manquait pourtant et la nourriture et les meubles nécessaires pour l'usage de tous les jours. Et comme ils se trouvaient alors dans un endroit habité, le secours miraculeux qu'ils recevaient par le ministère des Anges dans le désert, leur manqua également, de sorte que le Seigneur les remit à la table ordinaire des plus pauvres, c'est-à-dire qu'il les réduisit à mendier. Lorsque dans leur dénûment, ils commencèrent à souffrir de la faim, saint Joseph alla demander l'aumône pour l'amour de Dieu, apprenant par cet exemple aux pauvres à ne point se plaindre dans leurs besoins, et à ne pas avoir honte d'y remédier par ce moyen, quand ils

n'en auront point d'autre légitime, puisqu'il fallut mendier de si bonne heure pour entretenir la vie du Seigneur de tout ce qui est créé, qui voulait avoir occasion par là de payer ses bienfaiteurs au centuple.

Les trois premiers jours de leur arrivée à Héliopolis, la Reine du ciel n'y eut, comme dans divers autres endroits de l'Egypte, point d'autres aliments pour elle et pour son adorable Fils, que ceux que saint Joseph reçut par aumône, jusqu'à ce qu'il commençât à gagner quelque chose par son travail. Lorsqu'il eut pu réaliser quelque bénéfice, il fit une couchette dont les planches formaient toute la garniture et un berceau pour l'Enfant; quant au Saint, il n'avait point d'autre lit que la terre, ni d'autres meubles que ceux-là dans la maison, jusqu'à ce qu'il eût acquis par sa sueur le moyen d'acheter ceux dont ils ne pouvaient se passer. Je ne dois pas cacher ce qui m'a été découvert ici: c'est que dans une si extrême pauvreté, Marie et Joseph ne songèrent aucunement à leur maison de Nazareth, ni à leurs parents, ni à leurs amis, ni aux présents des Mages qu'ils avaient distribués, et qu'ils auraient pu garder. Ils ne regrettèrent aucune de ces choses, et se trouvèrent dans une si grande nécessité sans former la moindre plainte, sans se souvenir du passé et sans craindre l'avenir. Au contraire, ils conservèrent toujours une égalité et une

joie incomparables, s'abandonnant à la Providence divine dans leurs plus pressants besoins. O bassesse de nos cœurs infidèles! De combien de troubles, de soucis et de peines ne sont-ils pas remplis au moindre embarras qui nous survient! Nous nous plaignons aussitôt d'avoir perdu une occasion, de n'avoir pas profité d'une autre; nous nous reprochons avec impatience que si nous eussions tenu une autre conduite, nos affaires iraient mieux. Toutes ces peines sont inutiles et insensées, parce qu'elles ne servent de rien. Sans doute il eût été bon de ne pas donner lieu à nos afflictions par nos péchés, qui nous les attirent bien souvent; mais d'ordinaire nous ressentons le dommage temporel et non point le péché qui nous l'a mérité. Nous sommes trop attachés à la terre pour découvrir les choses spirituelles, qui peuvent causer notre justification et les accroissements de la grâce; et assez matériels et téméraires pour nous livrer aux choses sensibles et à leurs soins superflus, qui contribuent à notre perte. L'exemple de nos saints étrangers doit nous servir d'une sévère leçon, et confondre notre lâcheté.

Lorsqu'Isaïe dit que le Seigneur entrerait dans l'Egypte sur un nuage léger pour y faire éclater les merveilles qu'il y voulait opérer, il est constant, soit que l'on entende sa très sainte Mère, soit qu'avec d'autres interprètes l'on entende l'humanité qu'il en avait

prise, il est constant, dis-je, qu'il a voulu signifier par cette métaphore qu'il fertiliserait cette terre stérile (c'est-à-dire les cœurs des habitants de ce royaume), par le moyen de ce divin nuage, afin qu'elle produisît à l'avenir de nouveaux fruits de sainteté par la connaissance de Dieu, ainsi qu'il arriva quand ce nuage céleste y fut entré. Car aussitôt la Foi du véritable Dieu se propagea dans l'Egypte, l'idolâtrie y fut détruite, et le chemin de la vie éternelle, que le démon avait tenu fermé jusqu'alors, fut ouvert; et cet ennemi de nos âmes l'avait tenu si bien fermé, qu'on eût trouvé à peine dans le pays une personne qui connût la véritable Divinité lorsque le Verbe incarné y entra. Il est vrai que quelques Egyptiens avaient puisé cette connaissance dans leurs rapports avec les Hébreux qui l'habitaient; mais ils y mêlaient beaucoup d'erreurs et de superstitions, et plusieurs pratiques qui se rattachaient au culte du démon, comme avaient fait autrefois les Babyloniens qui étaient venus demeurer à Samarie. Mais après que le Soleil de justice eut éclairé l'Egypte et que la nue exempte de toute sorte de souillure, l'auguste Marie, l'eut fertilisée, elle fut si remplie de sainteté et de grâce, qu'elle en donna abondamment des fruits durant plusieurs siècles, témoin le grand nombre de saints et d'anachorètes qu'elle a produits ensuite et qui ont

distillé dans ses montagnes le miel délicieux de la sainteté et de la perfection chrétienne.

Le Seigneur, voulant distribuer ses faveurs qu'il destinait aux Egyptiens, s'arrêta dans la ville d'Héliopolis, ainsi que nous l'avons dit. Elle était fort peuplée et remplie d'idoles, de temples et d'autels consacrés au démon, qui tous croulèrent avec un bruit épouvantable lorsque l'Enfant Jésus y entra ; aussi ne saurait on exprimer la crainte, l'émotion et le trouble dans lesquels ce prodige inouï jeta tous les habitants. Ils erraient dans les rues comme éperdus de terreur, et la curiosité de voir les étrangers nouvellement arrivés se joignant à cet effroi général, il y eut un grand nombre d'hommes et de femmes qui se présentèrent à notre grande Reine et au glorieux saint Joseph. L'auguste Mère, qui savait le mystère et la volonté du Très-Haut, répondit à tous avec beaucoup de prudence, de sagesse et de douceur, par des paroles qui touchaient profondément les cœurs. Ils admiraient sa grâce incomparable et la sublimité de la doctrine qu'elle leur enseignait ; et comme tout en les retirant de leurs erreurs, elle guérissait en même temps plusieurs des malades qui se trouvaient parmi ceux qui la visitaient, ils étaient consolés en toutes les manières. Le bruit de ces miracles se répandit de telle sorte que la prudente et divine étrangère se vit

en peu de temps aborder de tant de personnes, qu'elle fut obligée de prier son très saint Fils de lui indiquer ce qu'il voulait qu'elle fît dans cette rencontre. L'Enfant-Dieu lui répondit de leur apprendre la vérité et la connaissance de la Divinité; de leur enseigner son culte, et les moyens dont elles devaient se servir pour sortir du péché.

Notre Souveraine exerça cet office de prédicateur et de docteur des Egyptiens comme organe de son très saint Fils, qui donnait cette admirable vertu à ses paroles. Or le fruit que ces âmes en tirèrent fut si grand, qu'il faudrait faire plusieurs livres s'il fallait raconter les merveilles et les conversions qui eurent lieu pendant les sept années qu'ils demeurèrent dans ce pays; car il fut tout sanctifié et rempli de douces bénédictions. Toutes les fois que la bienheureuse Vierge écoutait ou instruisait ceux qui la venaient voir, elle prenait l'Enfant Jésus entre ses bras, comme Celui qui était l'Auteur de cette grâce et de toutes celles que les pécheurs obtiennent. Elle parlait à chacun selon la portée de son esprit, et se servait des moyens les plus convenables pour que tous reçussent et comprissent la doctrine de la vie éternelle. Elle leur fit connaître la Divinité et leur apprit qu'il n'y avait qu'un Dieu et qu'il était impossible qu'il y en eût plusieurs. Elle leur enseigna aussi toutes les choses et toutes

les vérités relatives à la Divinité et à la création du monde. Ensuite elle leur annonça que Dieu lui-même le devait racheter et réparer et elle leur expliqua tous les commandements que contient le Décalogue et qui sont fondés sur la loi de nature elle-même, leur enseignant de quelle manière ils devaient servir et adorer Dieu, et comment ils devaient attendre la rédemption du genre humain.

Elle leur fit comprendre aussi qu'il y avait des démons ennemis du véritable Dieu et des hommes; elle les désabusa des erreurs dans lesquelles les entretenaient leurs idoles avec les faux oracles qu'elles rendaient, et que ces mêmes démons les portaient à consulter, en contribuant secrètement au désordre de leurs passions, pour les plonger ensuite dans des péchés énormes. Et quoique notre auguste Reine fût si pure et si éloignée de toute sorte d'imperfection, elle ne laissa pas, regardant en cela et la gloire de Dieu et le salut des âmes, de leur inspirer une juste horreur des crimes abominables dont toute l'Egypte était souillée. Elle leur déclara aussi que le Restaurateur de toutes choses, qui devait vaincre le démon selon les prédictions des Ecritures, était déjà venu, sans leur dire pourtant que ce fût Celui qu'elle tenait entre les bras. Puis, afin qu'on reçût plus facilement toute cette doctrine et qu'on embrassât avec plus d'affection la vérité,

elle la confirmait par de grands miracles, guérissant toutes sortes de maladies, et délivrant les énergumènes qui venaient de divers endroits. Elle se rendait quelquefois dans les hôpitaux, où elle opérait des merveilles en faveur des malades. De sorte que partout elle consolait les affligés, soulageait les misérables et secourait les pauvres; elle instruisait tout le monde avec un amour maternel, reprenant chacun avec une sévérité mêlée de douceur et gagnait tous les cœurs par ses bienfaits.

Les chaleurs excessives de l'Egypte et les grands désordres de ce misérable peuple amenaient ordinairement des maladies très dangereuses dans le pays. La peste ravagea Héliopolis et plusieurs autres endroits pendant le temps que l'Enfant Jésus et sa très sainte Mère y demeurèrent. Ces calamités et le bruit des merveilles qu'ils opéraient leur attiraient un grand nombre de malades qui s'en retournaient avec la santé du corps et de l'âme. Mais le Seigneur voulant étendre davantage sa grâce et désirant que la très compatissante Mère fût soulagée dans les œuvres de miséricorde qu'elle faisait comme instrument vivant de son adorable Fils, détermina, à la prière de notre divine Souveraine, que saint Joseph instruirait et guérirait aussi les malades, et elle lui obtint une nouvelle lumière intérieure et une grâce spéciale de sainteté

pour exercer ce ministère. De sorte que, dans la troisième année qui suivit leur arrivée, saint Joseph se mit à appliquer ces dons du ciel. Il enseignait et guérissait ordinairement les hommes, et la très Sainte Vierge les femmes. On ne saurait concevoir quels fruits ils produisaient, tant par les faveurs continuelles que ce peuple en recevait, que par l'efficace des paroles de notre auguste Reine et par l'affection que tous lui portaient, charmés de sa modestie et attirés par la vertu de sa sainteté. On lui offrait de riches présents afin qu'elle s'en servît; mais elle n'en accepta jamais aucun pour elle-même; car les saints époux se nourrirent toujours du fruit de leur travail. Ou bien, lorsqu'elle se croyait obligée de le faire quelquefois par convenance, elle le distribuait incontinent aux pauvres. On pourra deviner par ces merveilles, combien ils en auront fait dans le cours de sept années qu'ils demeurèrent à Héliopolis; car il serait impossible de les raconter en détail.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME

Sommaire : Matarieh : Vieux-Caire. — Description des Sanctuaires.

Un Pèlerin qui visita ces Lieux vers la fin du quinzième siècle, nous a laissé une Relation longue et très curieuse de ses intéressantes pérégrinations.

L'ouvrage du Dominicain Félix Faber, avant sa récente réédition à Stuttgard était très rare : actuellement encore il est très peu connu du public. Cet éminent Religieux ne raconte que ce qu'il a vu lui-même, ou ce qu'on lui a appris sur les lieux.

En arrivant à Matarieh, près du Grand Caire, autrefois la célèbre Héliopolis, voici ce qu'il nous raconte :

«... Nous arrivâmes enfin à une villa, nommée Matarieh ; elle est sur les confins du désert. Jusqu'à l'enclos de ses murs, s'étend la solitude sablonneuse, région aride et stérile : à l'intérieur, l'œil réjoui se repose sur une luxuriante verdure ; c'est un vrai paradis.

Là se trouvent la fontaine de la Vierge et le jardin du *Baume*. La villa est assez vaste : c'est une résidence d'été du Soudan ; il a là ses bains où trois cents personnes peuvent se baigner à la fois. Il nous fut accordé de nous installer dans cette belle résidence, avant notre entrée dans la ville qui n'est distante que de deux milles germaniques ; quant à nous, mon compagnon et moi, nous choisîmes, pour passer la nuit, la fontaine même de la Sainte Vierge, nous étendîmes notre petit matelas sur la margelle du puits et nous y reposâmes délicieusement... Le septième jour, nous y dressâmes notre autel, et nous y célébrâmes la sainte Messe... Dans ce lieu de délices, nous vîmes un énorme figuier (le sycomore d'Egypte). Son tronc est creux, et dans cette cavité sont suspendues deux lampes, comme dans un petit oratoire. Ce figuier s'appelle l'arbre de la Bienheureuse Vierge Marie. La renommée commune aux Musulmans comme aux chrétiens rapporte que la Sainte Vierge, durant son séjour en ce lieu, descendit un jour de la fontaine dans la campagne, en suivant le cours paisible de ses ondes limpides, et portant dans ses bras l'Enfant Jésus. La Vierge, arrivée auprès de cet arbre, se préparait à s'asseoir sous son ombrage, lorsque tout à coup, il ouvrit de lui-même son large tronc et offrit ainsi à sa Maîtresse, une place plus convenable. »

Ainsi parlait de *l'arbre de la Vierge*, en 1484, ce pieux Pèlerin de Terre-Sainte. Nous avons vu nous-même, et bien à loisir, cet arbre, dans le même lieu de délices, lors de notre séjour au Caire (1877); et, après *quatre siècles*, nous avons admiré, comme le Père Faber, son tronc vigoureux, ses immenses rameaux et son épais feuillage. Aujourd'hui encore comme du temps du célèbre Dominicain, mais avec une facilité plus grande, les pèlerins vont visiter cet arbre, y prient avec dévotion, et sont heureux de pouvoir détacher de ses branches quelque petit rameau qu'ils apportent avec bonheur dans leur pays, au retour de leur pèlerinage.

Fontaine de la Vierge. — Le Père Faber, en parlant de cette fontaine miraculeuse, rapporte la petite Légende qui suit: « Les histoires nous disent que cette source n'a pas toujours existé ici, mais qu'elle jaillit un jour miraculeusement. Voici le fait: Joseph fuyant de la terre d'Israël, par le désert, avec Marie et l'Enfant Jésus, arriva ici à Matarieh: épuisé de fatigue et brûlé par la soif, il alla frapper à toutes les portes, demandant un peu d'eau pour l'Enfant et sa Mère, et personne ne lui en offrit, bien que le Nil passe non loin d'ici et que les Egyptiens ont coutume d'y aller puiser de l'eau qu'ils conservent chez eux dans des hydres et des amphores. Joseph revint donc triste et affligé d'un si dur refus; la Vierge, pleine de compassion



L'ARBRE DE LA VIERGE, A MATARIEH.

LEGENDE

L'arbre de la Vierge. — C'est l'arbre ou un rejeton de l'arbre qui, d'après la pieuse tradition, abrita, près d'Héliopolis, la Sainte-Famille, lors de la fuite en Egypte. Il se trouve dans le *jardin* proche de la *Fontaine.* Nous le visitâmes le 8 septembre 1877 : il était alors, (comme toujours), gardé avec soin et entouré d'un grillage en bois, très élevé, d'où pendait un gigantesque *jasmin.*

C'est un sycomore d'Egypte, portant des fruits : nous avons mesuré l'arbre à sa base ; il avait *vingt-deux* pieds de circonférence : cet énorme tronc se divise en deux branches, à la hauteur seulement de deux pieds environ.

Un Pèlerin qui visita l'Egypte en 1672, parlant de la *Fontaine* et du *jardin,* dit : « On voyait autrefois, dans ce même jardin, le Sycomore qui, suivant la Tradition des Coptes, s'était fendu pour abriter miraculeusement Notre-Seigneur et sa sainte Mère, dans leur Fuite en Egypte... Les Pères Cordeliers (Franciscains) qui demeurent au Caire, disputent avec les *jardiniers* la possession de cet arbre, disant qu'il tomba de vieillesse l'an 1656, et qu'ils en ramassèrent les dernières pièces, qu'ils conservent dans leur sacristie, où je les ai vues, comme une relique très précieuse.

NOTE INEDITE. — M. Déléo-Bey assura à un Religieux du Caire avoir vu aux Tuileries la riche *cassette,* renfermant de la terre du *jardin* et du bois de l'arbre, que le Vice-Roi offrit à l'Impératrice Eugénie, au voyage qu'il fit à Paris, en 1867, et il affirma que cette cassette contenait l'acte de donation, en vertu duquel Eugénie devenait propriétaire de l'arbre. Qu'est devenu cet acte ? On l'ignore : le Vice-Roi reste propriétaire de l'arbre (1877).

pour son Enfant, se mit en prière ; et, pendant qu'elle priait, voilà qu'une source d'eau vive jaillit de terre à ses côtés, de manière qu'elle put en puiser pour elle et pour son Enfant. Joseph en puisa à son tour pour préparer le petit repas de famille. Après quoi la Sainte Vierge baigna le divin Enfant dans cette onde bienfaisante qui servit également à laver ses langes. Dans la suite, les habitants du lieu, désirant augmenter le volume de cette petite source, y creusèrent un large puits et l'eau en sortit en abondance. Aujourd'hui, *trente paires* de bœufs sont successivement attachés à un manège (Noria) pour tirer l'eau qui suffit, dans son abondance, pour arroser l'enclos du *Baume* et tous les autres jardins environnants... »

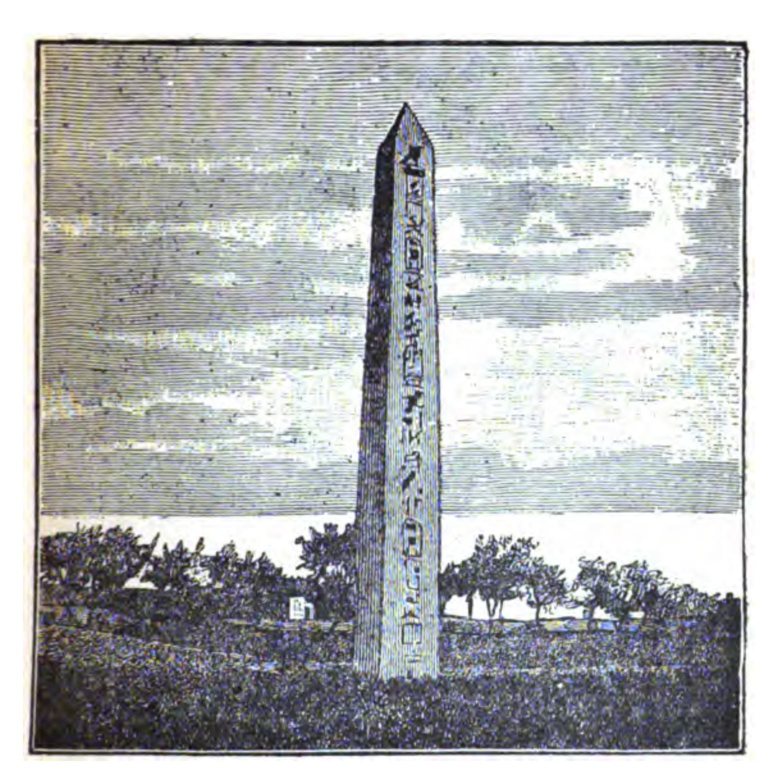
Cette source donne encore, comme du temps du Père Faber, une eau abondante et douce, tandis que de tous les autres puits voisins, il ne sort qu'une eau *saumâtre*.

L'eau de la fontaine de la Vierge, si limpide et si salubre, semble posséder aussi une vertu particulière. Un jour, un de nos jeunes Pères, Pèlerin de Terre-Sainte, en fit l'heureuse expérience. Il souffrait depuis quelque temps des yeux : sa vue allait chaque jour s'affaiblissant et il était menacé de la perdre entièrement. Plein de confiance en la Vierge qu'il appelle sa Mère, il boit de cette eau avec une grande dévotion,

et s'y lave les yeux avec une grande confiance. Tout à coup, sur le chemin, à notre retour, au Grand Caire, il s'écria tout transporté : « Je vois ! je vois clair ! je vois au loin ! » Mais nous, pour nous assurer que ce n'était point une illusion, nous lui indiquâmes dans le lointain, une maison peinte de diverses couleurs, comme on a coutume de peindre les maisons à la campagne, et nous lui dîmes : « Eh bien ! dites-nous donc quelles sont ces couleurs et comment elles sont disposées ? » Il nous le dit avec exactitude et facilité !... Nous remerciâmes ensemble la Sainte Vierge et son chaste Epoux, saint Joseph, et nous continuâmes notre chemin, plein de joie, d'un si heureux événement.

Le Jardin du Baume. — Il convient de dire ici un mot de ce jardin. Les écrivains les plus sérieux ont traité de cette plante merveilleuse qui produit le *Baume*. Le grand Docteur saint Augustin en parle entre autres dans son grand ouvrage : LA CITÉ DE DIEU. Toutefois il est très difficile de dégager l'histoire de la fable ; on a raconté tant de merveilles de cette plante que les auteurs même les plus judicieux ont pu donner dans l'exagération. Ici encore nous laissons le Père Faber nous communiquer ses propres impressions et nous raconter ce que lui-même a vu à Matarieh.

« ... L'enclos du *Baume* est entouré d'une muraille et percé d'une petite porte : cette porte est gardée par



L'OBÉLISQUE, A MATARIEH.

LEGENDE

En partant de la Ville du Grand Caire, Capitale de l'Egypte, à vingt minutes de marche au-delà de l'Arbre de la Vierge, se trouve l'Obélisque d'Héliopolis. C'est le plus ancien de toute l'Egypte : il porte les cartouches d'Ousertasen, 1er et 2e Roi de la 12e Dynastie (2803-2757 avant Jésus-Christ). De la base au sommet, il mesure 20 mètres 27 centimètres de haut (66 pieds et 5 pouces). Sa largeur, à sa base, au-dessus du piédestal, est de 1 mètre 84 centimètres (6 pieds), sur les faces Nord et Sud ; et 1 mètre 88 centimètres, sur les faces Est et Ouest. L'inscription qu'il porte est rapportée identiquement sur les 4 faces. Nous l'avons visité le 8 septembre 1877. Deux de ses faces (Est et Ouest) étaient alors littéralement couvertes de boue, par le travail opiniâtre d'un petit insecte qu'on appelle: *abeille maçonneuse*. Brush a traduit ainsi l'inscription de l'Obélisque : « Le Horus, la vie de ce qui est né, le Roi de la Haute et Basse-Egypte, Chéperka-Ra, le Maître des couronnes, la vie de ce qui est né, le Fils du Soleil, Ousertasen, aimé des esprits de la ville (d'Hélioplois) vivant à toujours, l'Epervier d'or, la vie de ce qui est né, le Dieu gracieux Chiperka-Ra (a érigé cet obélisque) au commencement de la fête d'une panégyrie. Il l'a fait celui qui accorde la vie à toujours. »

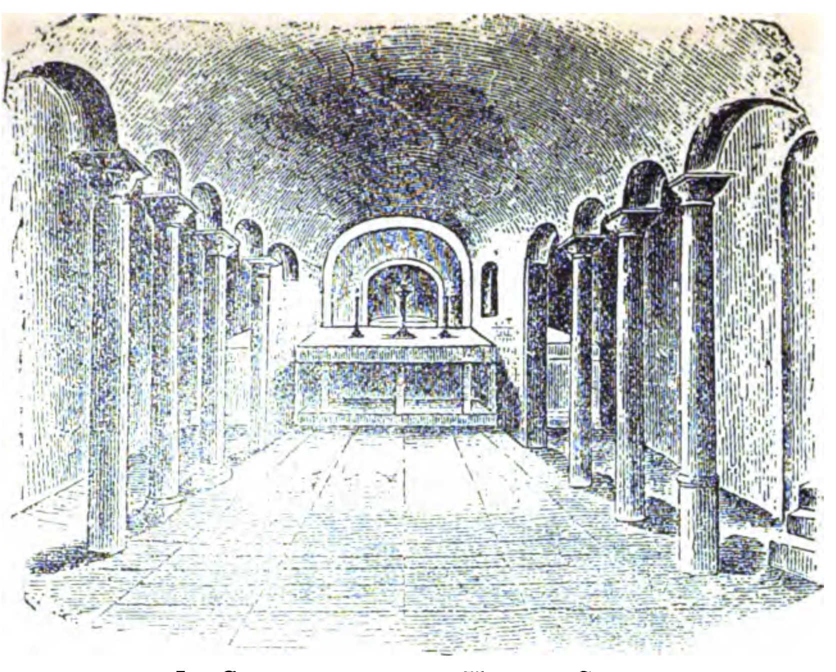
Et cette aiguille, haute de 66 pieds et large seulement de 6 pieds, d'un seul morceau, en beau granit rose de Syène, est restée là seule, debout, immobile, au milieu des ruines informes et insignifiantes, depuis plus de *quatre mille* ans, aussi faîche et aussi intacte que lorsque les ouvriers l'ont tirée de sa carrière.

des hommes armés de bâtons. Nous attendîmes là celui qui devait nous introduire : il arriva enfin et nous divisa en quatre groupes, cinq par cinq, ne nous permettant pas d'entrer tous ensemble. Les cinq premiers entrés, il ferma la porte sur eux et leur montra la précieuse plante : il fit ainsi successivement pour les trois autres groupes. Il nous conduisit donc à l'endroit du *Baume*, disant : « Ces arbustes sont les arbustes du *Baume* : voyez, palpez, sentez. »

Après cela, à la vue de tous, il prit un rameau d'un de ces arbustes et y fit avec beaucoup d'adresse une légère incision, avec un petit couteau d'ivoire, et présentant la blessure aux rayons du soleil, il en sortit une grosse goutte, limpide et onctueuse, qui embauma toute l'atmosphère environnante... Les plants ou arbustes de *Baume* dans ce jardin ne montent pas au-delà du nombre de *cinq cents*... Je vais raconter maintenant ce que j'ai lu touchant le *Baume* : (nous abrégeons la narration du Père Faber). Il fut emporté d'abord de l'Inde : parmi les précieux trésors offerts par la Reine de Saba au Roi Salomon, il y avait un plant de *Baume*. Salomon le planta sur la montagne d'Engaddi, où il se multiplia. Il fut plus tard transplanté dans les jardins de Jéricho. Il n'y avait au monde que ces deux jardins qui existèrent ainsi jusqu'au règne d'Hérode le Grand. Cléopâtre, Reine

d'Egypte, ennemie de ce Prince, monta en Judée, y exerça de notables ravages, et en haine spéciale d'Hérode, courut à Engaddi et à Jéricho où elle détruisit tellement les jardins du *Baume* qu'elle n'y laissa pas une seule plante vivante. En retour, elle emporta avec elle quelques plants qu'elle fit placer en terre, à l'endroit où se trouve le jardin actuel. Ainsi disent certains auteurs et avec eux les Juifs, les ennemis déclarés de la Très Sainte Vierge. Quant à nous, nous tenons que Cléopâtre apporta en effet des plants de *Baume* en Egpyte, mais qu'ils se desséchèrent aussitôt sans pouvoir prendre racine. Tandis qu'en réalité c'est aux prières de la Sainte Vierge que nous devons le Jardin actuel et la belle source qui l'arrose... »

Grotte de la Sainte Famille au Vieux Caire. — Cette grotte où la Tradition constante place la demeure de la Sainte Famille durant son exil en Egypte est aujourd'hui la propriété des Cophtes schismatiques. Jusqu'à ces dernières années, les Latins avaient conservé sinon le droit, au moins la facilité d'y célébrer la sainte Messe. A la suite d'une imprudence personnelle et dont reste seul responsable celui qui l'a commise, nous n'avons même plus cette consolation; les Cophtes nous permettent seulement de visiter ce Lieu vénérable, permission qu'ils accordent du reste à tout le monde indistinctement, moyennant, si notre souvenir nous est



LE SANCTUAIRE DU VIEUX CAIRE.

LEGENDE

C'est dans cette Grotte que la tradition constante du pays place le séjour de la Sainte Famille, durant la Fuite en Egypte. Elle se trouve dans l'église du Couvent des Cophtes schismatiques. On y descend de chaque côté du maître-autel, par un escalier de douze marches. La voûte en est soutenue par quelques chétives colonnes qui forment une nef de chaque côté. Elle a vingt pieds de long sur quinze de large. Les murs sont d'une sorte d'argile noire et schisteuse qui porte l'empreinte de la misère. A l'extrémité de la nef, vers le haut, est un enfoncement long de trois à quatre pieds sur deux à trois de large. Les Moines assurent aux Pèlerins que c'est là que dormait l'Enfant Jésus!

Ce Sanctuaire avait été desservi autrefois par les Franciscains de Terre-Sainte, qui le perdirent en temps de persécution.

Ant. — Voilà qu'un Ange du Seigneur apparut à Joseph, pendant son sommeil, et lui dit: « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère; fuyez en Egypte et restez-y, jusqu'à ce que je vous parle; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir.

V. Joseph prit l'Enfant et sa Mère, la nuit.

R. Et il se retira en Egypte.

Prière. — O Dieu, Protecteur de ceux qui espèrent en Vous, qui avez voulu arracher au glaive d'Hérode votre Fils unique, notre Rédempteur, accordez-nous, qui sommes vos serviteurs, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, que délivrés de tous les périls de l'âme et du corps, nous méritions d'arriver à la céleste Patrie. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

fidèle, le *Bakchiche* en usage dans tout l'Orient. Les interprètes de la Sainte Ecriture, comme on le sait, ainsi que les Saints Pères ne conviennent pas entre eux sur la durée de cet exil si injuste et si douloureux; ils sont plus unanimes pour affirmer qu'à l'arrivée de nos illustres Exilés, les Idoles des fausses Divinités qui remplissaient l'Egypte, branlant sur leurs bases, s'écroulèrent.

La Sainte Famille avertie de nouveau par un Messager céleste, quitta son Exil pour aller vivre de longues années dans la secrète et paisible solitude de Nazareth, comme nous le lisons dans le Saint Evangile ; mais son séjour en Egypte y avait laissé un germe fécond de sainteté, qui poussa en son temps, couvrit les déserts des plus brillantes fleurs, suivant l'expression du Prophète, et qui embaumèrent ces vastes solitudes de leurs parfums les plus suaves.

CHAPITRE DIX-HUITIEME

Sommaire : Le retour à Nazareth.

L'Enfant Jésus atteignit sa septième année pendant qu'il était en Egypte ; c'était le terme de ce mystérieux exil que la Sagesse éternelle avait fixé : il fallait qu'il retournât à Nazareth pour accomplir les prophéties. Ainsi le Père éternel déclara un jour sa volonté à l'humanité de son très saint Fils en présence de sa divine Mère, dans un moment où ils vaquaient ensemble à leurs exercices ; mais elle la connut dans le très pur miroir de cette âme déifiée et elle vit comme elle l'acceptait pour l'exécuter. Notre grande Souveraine l'accepta à son tour, quoiqu'elle eût déjà plus de relations et plus de personnes dévouées en Egypte qu'à Nazareth. Le Fils ni la Mère ne découvrirent à saint Joseph le nouvel ordre du Ciel; mais l'Ange du Seigneur lui apparut cette même nuit dans un songe, ainsi que le rapporte saint Matthieu, et lui dit de prendre l'Enfant et la Mère et de retourner au pays

d'Israël, parce qu'Hérode et tous ceux qui avaient avec lui cherché à faire périr l'Enfant étaient morts. Le Très-Haut aime tellement l'ordre et la régularité dans toutes les choses créées, que l'Enfant Jésus étant Dieu véritable et sa Mère si supérieure en sainteté à saint Joseph, il ne voulut pas néanmoins que la décision du retour en Galilée vînt du Fils ni de la Mère, mais il en remit la conduite au saint Epoux Joseph, qui faisait l'office de chef dans cette divine Famille : pour apprendre par cet exemple à tous les mortels combien il lui est agréable que toutes choses soient gouvernées suivant l'ordre naturel établi par sa Providence, et que, dans la vie spirituelle, les inférieurs doivent (quand même ils l'emporteraient par d'autres qualités et vertus) obéir et se soumettre à ceux qui leur sont supérieurs à raison de leurs fonctions extérieures.

Saint Joseph alla incontinent communiquer l'ordre du Seigneur à l'Enfant Jésus et à sa très pure Mère qui lui répondirent que la volonté du Père céleste fût exécutée. Après quoi ils se disposèrent à partir avec toute la diligence possible et distribuèrent aux pauvres le peu de meubles qu'ils avaient dans leur maison. Et cela se fit par l'entremise de l'Enfant-Dieu : car la divine Marie lui remettait souvent les aumônes qu'elle destinait aux nécessiteux, sachant que l'Enfant, comme Dieu de miséricorde, aimait à les distribuer de

ses propres mains. Lorsqu'elle lui donnait ces aumônes, elle s'agenouillait en lui disant : « Prenez, mon Fils et mon Seigneur, ce que vous souhaitez de départir à nos amis et à vos frères les pauvres. » Quelques-unes des personnes les plus pieuses qu'ils laissaient à Héliopolis vinrent habiter cette maison, sanctifiée par le séjour que nos saints voyageurs y avaient fait pendant sept ans, et consacrée en un temple par le Souverain Prêtre Jésus-Christ ; et ce fut la sainteté de ces personnes qui leur attira le bonheur qu'elles ne connaissaient pas, quoique le souvenir de tout ce qu'elles avaient vu et expérimenté les portât à se féliciter vivement de pouvoir vivre là où leurs saints étrangers avaient demeuré si longtemps. Elles furent récompensées de cette piété et de ces dévots sentiments par une abondante lumière et par plusieurs secours pour arriver à la félicité éternelle.

Ils partirent d'Héliopolis pour la Palestine, suivis des mêmes Anges qui les avaient accompagnés lors du premier voyage. Notre grande Reine montait un petit âne avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, et saint Joseph cheminait à pied, à côté du Fils et de la Mère. Leur départ peina beaucoup toutes les personnes qui les connaissaient et qui regrettaient la perte de pareils bienfaiteurs ; aussi n'en prirent-elles congé qu'avec beaucoup de larmes, sentant et avouant qu'elles perdaient

toute leur consolation, leur secours et le remède à tous les maux. L'affection que les Egyptiens leur portaient était telle, qu'il leur eût été très difficile de sortir d'Héliopolis, si le pouvoir divin ne leur en eût ménagé les moyens : les pauvres gens redoutaient secrètement dans leur cœur la nuit de leurs misères par l'absence du Soleil qui les éclairait et qui les consolait dans ces mêmes misères. Nos saints voyageurs passèrent par quelques lieux habités de l'Egypte avant d'arriver au désert, et ils laissèrent partout des traces de leur charité, parce que les merveilles qu'ils avaient opérées jusqu'alors n'étaient pas si cachées qu'elles ne fussent déjà connues dans tout ce pays. De sorte que, par suite du bruit qui s'en était répandu, les infirmes, les affligés et les pauvres allaient à leur remède et tous le recevaient en leurs âmes aussi bien qu'en leurs corps. Ils guérirent beaucoup de malades et chassèrent un grand nombre de démons, sans qu'ils sussent eux-mêmes qui les précipitait dans l'abîme, quoiqu'ils sentissent la vertu divine qui les chassait et qui comblait les hommes de bienfaits.

Après donc que les mystères que la divine volonté avait déterminés furent accomplis dans l'Egypte et que ce royaume eut été rempli de merveilles et de miracles, nos divins voyageurs sortirent des endroits habités et entrèrent dans le désert par où ils étaient

venus. Ils y souffrirent d'autres nouvelles incommodités semblables à celles qu'ils avaient essuyées lors de leur départ de la Palestine, parce que le Seigneur les exposait toujours à la nécessité et à la tribulation, afin de les secourir au moment convenable. Quand ils approchèrent de la Palestine, le soigneux Epoux apprit qu'Archélaüs régnait en Judée au lieu d'Hérode son père. Or, craignant qu'il n'eût hérité de sa cruauté contre l'Enfant Jésus aussi bien que du royaume, il prit un autre chemin, et sans passer à Jérusalem ni même entrer dans la Judée, il traversa le territoire de la tribu de Dan et de celle d'Issachar jusqu'à la Galilée inférieure en longeant les côtes de la Méditerrannée et en laissant Jérusalem à main droite.

Ils se rendirent à Nazareth, leur patrie, parce que l'Enfant devait être appelé Nazaréen. Ils y trouvèrent leur ancienne et pauvre maison sous la garde d'une sainte femme, parente de saint Joseph, qui en avait eu soin pendant leur longue absence. La divine Marie y entra avec son très saint Fils et son Epoux Joseph, et aussitôt elle se prosterna pour adorer le Seigneur et pour lui rendre des actions de grâces de ce qu'il les avait conduits dans le lieu de leur repos et délivrés de la cruauté d'Hérode et des périls d'un si long voyage et surtout de ce qu'elle rentrait chez elle avec son très saint Fils, déjà si grand, si plein de grâce et de vertu.



LA SAINTE FAMILLE

La bienheureuse Mère régla ensuite ses exercices suivant les instructions de l'Enfant-Dieu. Le saint Epoux Joseph régla aussi ce qui concernait son office et ses occupations de manière à gagner par son travail la nourriture de l'Enfant-Dieu, de la Mère et la sienne. Aussi le bonheur de ce saint Patriarche fut-il si grand, que si c'est un châtiment et une peine pour les autres enfants d'Adam d'être condamnés à gagner leur subsistance par le travail de leurs mains et à la sueur de leur visage, c'était néanmoins pour Joseph une bénédiction, une faveur et une consolation incomparables d'être choisi pour gagner par son travail de quoi nourrir l'Enfant-Dieu et sa Mère, à qui appartenaient le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment.

La Reine des Anges voulut se charger de récompenser l'active sollicitude de son Epoux. Et pour lui marquer sa reconnaissance elle le servait et préparait son frugal repas avec les soins les plus empressés et les plus délicats et avec une complaisance sans égale. Elle lui obéissait en tout et se regardait non point comme son épouse et, ce qui plus est, comme Mère du Créateur et du Maître de l'univers, mais comme son humble servante !

Admirable instruction de la Reine du Ciel à la Vénérable Mère Marie d'Agréda. — « Ma fille, jamais je ne me troublai, jamais je ne m'affligeai des

dispositions que le Très-Haut a prises à mon égard, en me faisant voyager de pays en pays, de royaume en royaume; car j'étais toujours prête à accomplir en toute chose sa sainte volonté. Et quoique la Majesté divine me fît connaître les très hautes fins de ces dispositions, elle ne le fit pourtant pas toujours dans les commencements, afin que je souffrisse davantage, et pour montrer que la créature ne doit pas chercher d'autre motif à sa soumission, sinon que c'est le Créateur qui ordonne tout et qui dispose de tout. Les âmes qui n'ont point d'autre intention que de plaire au Seigneur se soumettent à ses ordres par cette seule réflexion, sans faire aucune distinction entre les événements favorables et les événements fâcheux, et sans écouter ce que peuvent leur suggérer leurs propres inclinations. Je veux, ma fille, que vous fassiez des progrès dans cette science, et que vous acceptiez les prospérités et les adversités de la vie mortelle avec un même visage et avec tranquillité d'esprit, à mon imitation, et en vue des grandes obligations que vous avez à mon très saint Fils, sans que les unes vous remplissent d'une vaine joie, ni que les autres vous attristent, persuadée que le Très-Haut règle tout pour son bon plaisir.

La vie humaine n'est qu'un tissu de ces divers événements, les uns qui plaisent aux mortels, les autres qui les affligent; les uns que l'on craint, les autres que

l'on désire. Mais comme le cœur de la créature est toujours faible et borné, il arrive qu'elle ne garde point un juste milieu entre ces extrémités, car elle accueille avec un enthousiasme excessif ce qu'elle aime, ce qu'elle désire; et, tout au contraire, elle se décourage et se désole lorsqu'il lui survient quelque chose qu'elle abhorre et qu'elle voudrait pouvoir repousser. Ces changements et ces agitations mettent toutes les vertus dans le plus grand péril, parce que l'amour désordonné que l'on a pour une chose quelconque qu'on ne peut acquérir, fait qu'on en souhaite aussitôt une autre, cherchant dans de nouveaux désirs le soulagement de la peine que cause la privation de ceux dont on a été frustré; tandis que si on l'obtient, on se laisse enivrer de la vaine satisfaction qu'on a de posséder ce qu'on souhaitait, de sorte que cette multitude de désirs jette la créature dans un désordre toujours plus grand de mouvements confus et de passions différentes. Or, évitez, ma très chère fille, ce danger, et coupez le mal dans sa racine, en conservant votre cœur dans une complète indépendance, uniquement attentif aux desseins de la divine Providence, sans le laisser pencher vers les objets qui l'attirent, sans le laisser se détourner de ceux qui lui inspirent de la répugnance. Réjouissez-vous seulement en la volonté de votre Seigneur; ne vous laissez ni emporter par vos désirs, ni abattre

par vos craintes, quoiqu'il arrive ; et faites en sorte que les occupations extérieures ni le respect humain u'empêchent et ne dérangent vos saints exercices. Observez en tout ce que je faisais, et suivez mes traces avec une diligente ferveur.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME

Sommaire : Jésus à douze ans dans le Temple. — Extrême douleur de Marie et de Joseph. — Ils le retrouvent, après trois jours, au milieu des Docteurs.

Jésus, Marie et Joseph avaient coutume de se rendre tous les ans au Temple pour y célébrer la pâque des pains sans levain ; et, par suite de cette habitude, ils allèrent à Jérusalem au moment où l'Enfant-Dieu atteignait sa douzième année, quand déjà il convenait qu'il commençât à faire paraître les splendeurs de son inaccessible lumière. Cette fête des pains sans levain durait sept jours, selon les prescriptions de la Loi ; mais le premier et le dernier jour étaient les plus solennels. C'est pour cela que nos très saints pèlerins passaient à Jérusalem toute cette semaine, solennisant la fête par le culte qu'ils rendaient au Seigneur et par les prières que les autres Israélites avaient coutume de faire, quoiqu'ils fussent si distingués et si différents de tous les autres par le mystère qui cachait leur excellence. La

bienheureuse Mère et son saint Epoux obtenaient pendant ces jours, chacun de leur côté, de si grandes faveurs de la main libérale du Seigneur, qu'il n'est pas possible à l'entendement humain de les concevoir.

Le septième jour de la semaine étant passé, ils reprirent le chemin de Nazareth. Et comme ils sortaient de la ville de Jérusalem, l'Enfant-Dieu quitta ses parents sans qu'ils s'en pussent apercevoir, et il demeura caché pendant qu'ils poursuivaient leur voyage, ne sachant pas ce qui leur arrivait. Dans cette circonstance, le Seigneur profita de la coutume et du grand concours des pèlerins; car ils étaient si nombreux dans ces fêtes, qu'ordinairement ils se partageaient par troupes, et que les hommes se séparaient des femmes pour garder la bienséance convenable. Les enfants qu'on y mêlait allaient indifféremment avec leur père ou avec leur mère; de sorte que dans cette occasion saint Joseph avait sujet de croire que l'Enfant Jésus accompagnait sa très sainte Mère, dont il ne s'éloignait jamais; et il ne pouvait pas supposer qu'elle fût partie sans lui, parce que cette divine Reine l'aimait et le connaissait bien mieux que toutes les créatures angéliques et humaines. La bienheureuse Vierge n'avait pas des raisons aussi fortes pour se persuader que notre adorable Sauveur était avec le patriarche saint Joseph; mais le Seigneur lui-même la distraya

par d'autres pensées divines et saintes, afin qu'elle n'y prît pas garde dès le commencement, et qu'ensuite, lorsqu'elle remarquerait l'absence de son bien-aimé, elle crût que le glorieux saint Joseph le menait avec lui, et que ce souverain Maître avait voulu lui ménager cette consolation.

Marie et Joseph marchèrent dans cette pensée pendant tout un jour, comme le dit saint Luc. Or, comme on sortait de la ville par des endroits différents, les étrangers rejoignaient eusuite chacun sa femme ou sa famille. La très pure Marie et son saint Epoux se réunirent au lieu où ils devaient passer la première nuit après leur départ de Jérusalem (1). Alors l'auguste Souveraine s'aperçut que l'Enfant-Dieu n'était point avec saint Joseph, comme elle le croyait, et le patriarche ne le trouvait pas non plus avec sa Mère : cela les mit tous les deux dans un tel étonnement, qu'ils en perdirent presque la parole ; de sorte qu'ils restèrent assez longtemps sans se pouvoir parler. Et chacun se conduisant, de son côté, par sa très profonde humilité, s'accusait soi-même d'avoir par sa négligence perdu de vue le très saint Enfant, parce qu'ils ignoraient l'un et l'autre le mystère et les voies que le Seigneur avait prises pour l'exécuter. Les divins époux,

(1) Voir la gravure au chapitre suivant.

un peu revenus de leur étonnement, délibérèrent ensemble avec une extrême douleur sur ce qu'ils devaient faire. Puis la très aimante Mère dit à saint Joseph : « Mon Epoux et mon Seigneur, je ne saurais avoir le cœur en repos si nous n'allons au plus tôt chercher mon très saint Fils. » Ils prirent ce parti, en commençant par en demander des nouvelles à leurs parents et aux personnes de leur connaissance; mais aucun ne put leur en donner la moindre nouvelle ni adoucir leur douleur : au contraire, ils la leur augmentèrent en leur répondant qu'ils ne l'avaient pas vu depuis qu'ils étaient sortis de Jérusalem.

La douleur que la très pure Marie eut dans cette occasion surpassa celle que tous les martyrs ensemble ont pu souffrir ; et elle y exerça aussi une patience et une résignation sans égale, parce que la perte de son très saint Fils, la connaissance qu'elle en avait, l'amour qu'elle lui portait et l'estime qu'elle en faisait étaient au-dessus de tout ce qu'on saurait concevoir. Sa perplexité était excessive, sans que, comme je l'ai dit, elle en connût la cause. En outre le Seigneur la laissa pendant ces trois jours dans cet état commun, où elle avait accoutumé de se trouver quand, privée de ses faveurs singulières, elle était, pour ainsi dire, réduite à l'état de grâce ordinaire : car, excepté la présence sensible des Anges et les entretiens qu'elle avait avec

eux, il lui suspendit les autres bienfaits qu'il communiquait souvent à son âme très sainte. Par tout ce que je viens de dire, on comprendra un peu quelle devait être la douleur de la divine et très aimante Mère. Mais, ô prodige de sainteté, de prudence, de force et de perfection ! dans une affliction si inouïe et dans une peine si extrême, elle ne se troubla point ; elle ne perdit ni la paix intérieure ni la paix extérieure ; elle n'eut aucun mouvement d'impatience, ni la moindre tristesse désordonnée, comme il arrive d'ordinaire dans les grandes afflictions aux autres enfants d'Adam, dont toutes les passions et les puissances se soulèvent même pour une petite contrariété. Mais la Maîtresse des vertus gouvernait et maintenait toujours les siennes dans un accord admirable. Ainsi, quoique la douleur dont son cœur était pénétré fût sans mesure, elle n'en resta pas moins mesurée dans toutes ses actions, ne cessant jamais de louer le Seigneur, de le prier pour le genre humain et de lui demander la consolation de retrouver son très saint Fils. Elle le chercha avec cette sagesse divine et avec une extrême diligence, pendant trois jours.

De son côté, et pendant ces mêmes trois jours, saint Joseph avait cherché le divin Enfant, tantôt seul, tantôt avec son auguste Epouse, et cela avec des fatigues excessives et une douleur inexprimable, à tel point que sa vie aurait été dans un danger manifeste, si la

main du Seigneur ne l'eût fortifié et si notre très prudente Vierge n'eût eu soin de le consoler dans son extrême affliction, et de lui faire prendre un peu de nourriture et de repos ; car le tendre et sincère amour qu'il portait à l'Enfant-Dieu lui inspirait un si vif désir de le retrouver, qu'il oubliait tout le reste.

Alors, c'est-à-dire après ces trois jours, le Très-Haut, mettant fin à cette pénible et très mystérieuse épreuve, ordonna aux saints Anges d'avertir l'auguste Marie et son saint Epoux Joseph de se rendre au Temple ; et là, dit l'Evangéliste saint Luc : « Ils trouvèrent l'Enfant Jésus assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. » Notre divine Souveraine, ravie de joie d'avoir retrouvé son trésor, s'approcha de son bien-aimé Fils, et en présence de toute l'assemblée lui dit ce que rapporte le même Evangéliste : « Mon Fils, comment en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voici que nous vous cherchions, votre père et moi, très affligés. » La bienheureuse Vierge lui fit cette amoureuse plainte avec autant de respect que d'affection, l'adorant comme son Dieu et lui représentant sa douleur comme à son Fils. Le Sauveur lui répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il fallait que je m'occupasse des choses qui regardent le service de mon Père ? »

L'Evangéliste dit que la très pure Marie et saint Joseph n'entendirent point le mystère de ces paroles, parce qu'il leur fut alors caché. Et cela provint de deux causes : d'une part, moissonnant dans la joie après avoir semé dans les larmes, ils furent tout absorbés par le bonheur de revoir leur riche Trésor qu'ils avaient retrouvé. D'autre part, ils n'arrivèrent pas assez tôt pour se mettre au courant de la matière qu'on avait traitée dans cette conférence. Outre ces raisons, il y en eut une autre pour notre très prudente Reine : c'est que le voile qui lui cachait l'intérieur de son très saint Fils, où elle eût pu connaître tout ce qui s'était passé, ne fut écarté de ses yeux que quelque temps après qu'elle l'eût retrouvé.

L'Evangéliste saint Luc renferme en peu de paroles les mystères de leur vie, à leur retour à Nazareth, lorsqu'il dit que l'Enfant Jésus était soumis à ses parents (c'est-à-dire à sa Très Sainte Mère et à son Père nourricier Joseph), et que sa divine Mère repassait et conservait toutes ces choses dans son cœur et que Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. L'humilité et l'obéissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers ses parents furent pour les Anges un nouveau sujet d'admiration, aussi bien que la dignité et l'excellence de sa très pure Mère qui mérita qu'un Dieu fait homme lui fût

confié et assujetti, afin qu'elle en prît soin avec l'aide de saint Joseph, et qu'elle en disposât comme d'une chose qui lui appartenait. Cette soumission et cette obéissance étaient, pour ainsi dire, une conséquence de la maternité naturelle ; néanmoins, pour user envers son Fils de ses droits et de son autorité de Mère, comme supérieure en cette qualité, il lui fallut une grâce différente de celle qu'elle reçut pour le concevoir et le mettre au monde, de sorte que l'auguste Marie eut avec plénitude les grâces convenables et proportionnées pour tous ces offices et ministères : plénitude tellement surabondante qu'elle débordait sur l'âme du bienheureux Epoux saint Joseph, afin qu'il fût aussi le digne père putatif de Jésus-Christ et Chef de cette très sainte famille.

CHAPITRE VINGTIEME

Sommaire : La Santa Casa. — Description du Sanctuaire.

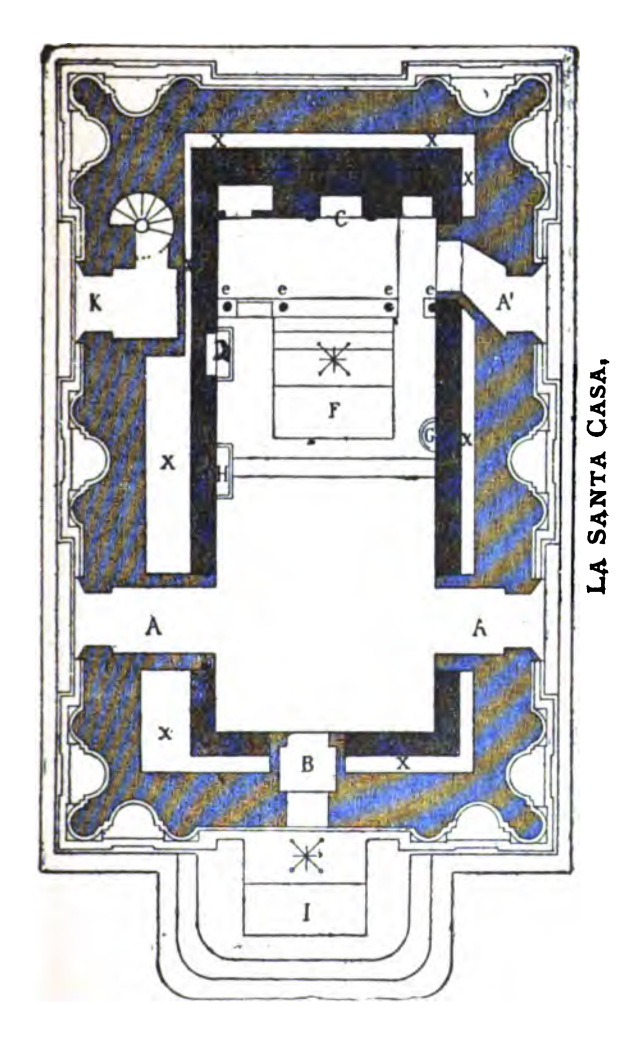
La Santa Casa. — Tous ceux qui ont lu une histoire de la *Santa Casa* se rappellent la stupéfaction des bons paysans qui habitent entre Tersatz et Fiume sur les côtes de l'Adriatique en Dalmatie, lorsque le matin du 10 mai 1291, ils virent en un lieu nommé Raunizza, au sommet d'une colline qui s'abaisse doucement vers la mer, une petite maison tout entière, que nul n'y avait vue la veille. Le bruit s'en répand aux alentours : on accourt en foule pour être témoins du prodige : l'étonnement de toute cette foule augmente encore lorsqu'elle voit s'avancer au milieu d'elle le saint vieillard Alexandre, évêque de l'église de Saint-Georges de Tersatz, qui depuis longtemps se trouvait cloué sur un lit de douleur par une maladie qui ne lui laissait aucune espérance de guérison.

Alexandre a appris qu'il y a une statue de la Vierge dans la mystérieuse maison : il lui a adressé une prière

confiante. La Sainte Vierge lui est apparue dans la nuit et lui a tout expliqué : « C'est bien ma maison de Nazareth, a-t-elle dit : l'autel qui s'y trouve a été dressé par saint Pierre... la statue de cèdre, tenant l'Enfant Jésus, est mon image, faite par saint Luc... que ta guérison soudaine fasse foi de ce prodige... » Tout était bien conforme à la révélation. Voici la peinture de la sainte maison :

Etat de la Santa Casa à son arrivée en Dalmatie. — L'intérieur est celui d'une habitation pauvre, changée en église. Les murs sont couverts de peintures, représentant la Sainte Vierge, entourée de plusieurs saints et de pieux personnages, prosternés devant elle. Un autel de pierre est adossé à la muraille opposée à la porte. Au-dessus, et élevée sur un piédestal, la statue de la Madone (la statue actuelle). A cette muraille à laquelle s'appuie l'autel, est suspendue une Croix de forme orientale : ses bras larges de près d'un pied sont recouverts d'une toile sur laquelle a été peinte l'image du Sauveur Crucifié.

La maison n'avait qu'une porte (celle actuellement fermée dans le mur nord), et une seule fenêtre (la fenêtre était un peu à droite de la place qu'elle occupe maintenant). Le plafond formé de planches peintes en bleu, semées d'étoiles en bois doré, était supporté par deux poutres. Le toit presque plat, était



LA SANTA CASA,

LEGENDE

On sait que la maison habitée par la Sainte-Famille, à Nazareth, fut transportée, plus tard, par le ministère des Anges en Dalmatie, d'abord, et ensuite à Lorette, en Italie, 1291-1294. L'Eglise célèbre tous les ans la Fête de cette Translation le 10 décembre.

LA SAINTE MAISON

ENTOURÉE DE SON ENVELOPPE DE MARBRE

XXXX.—Espace libre de largeur inégale, entre les saintes Murailles et l'enveloppe de marbre. Le Plan fait voir que le revêtement ne touche nulle part aux saintes Murailles.

AA.—Portes pratiquées dans les saintes Murailles par ordre du Pape Clément VII.

A.—Porte de la Sainte Camine.

B.—Fenêtre.

C.—Foyer et niche de la statue.

D.—Armoire de la Sainte-Famille.

eeee.—Cloison avec ses colonnes.

F.—Autel Moderne.

G.—Place accupée autrefois par l'Autel apostolique.

H.—Porte ancienne murée du temps de Clément VII.

I.—Autel de l'Annonciation.

K.—Porte de l'escalier de la voûte.

en forme de terrasse. Le haut des murailles, en guise de corniche, était orné d'une suite de demi-cercles d'environ un ou deux pieds de diamètre, également en bois doré ; et dans ces demi-cercles, on voyait collés à la muraille un certain nombre de vases de terre cuite vernissée, plats, assiettes, écuelles, ayant pu servir au ménage d'une famiile modeste (1).

Dans le mur du midi, vis-à-vis la fenêtre, un enfoncement qui ne s'élevait pas jusqu'au toit, portant des traces de feu, pouvait être une ancienne porte fermée, ou une cheminée, comme on le supposa en Dalmatie et plus tard à Lorette. Le toit était surmonté d'un petit clocher, dans lequel se trouvaient les deux cloches que l'on voit encore à la *Santa Casa.*

La joie des fidèles est indescriptible : les Pèlerins accourent en foule.

Nicolas Frangipane était alors seigneur de Tersatz et gouverneur des trois provinces de Dalmatie, d'Illyrie et de Croatie. Par ses ordres, quatre notables de la ville partirent en Terre-Sainte ; ils se rendirent à

(1) Lorsque par ordre de Paul III, on abaissa la muraille, on en découvrit quelques autres, scellés également avec le plus grand soin, dans une sorte de cachette ménagée dans l'épaisseur du mur... ils ont été pour la plupart cédés à de pieux fidèles, et ont opéré des miracles.

Nazareth, et là, ils trouvèrent les fondements de la Sainte Maison, correspondant, avec la plus rigoureuse exactitude, aux proportions des murailles de leur riche trésor : ils en dressèrent, à leur retour, le Procès-Verbal authentique qui fut déposé aux Archives de Tersatz.

L'allégresse générale était à son comble : elle allait bientôt se changer en deuil. Moins de trois ans après son arrivée, la Sainte Maison chercha une autre patrie. Pourquoi ? On l'ignore. Cette nouvelle translation est restée cachée dans les secrets desseins de la Providence.

Le 10 décembre 1294, au milieu de la nuit, une vive clarté, venant du ciel, frappa les regards d'un bon nombre de personnes sur le littoral opposé de l'Adriatique : ils entendirent une mélodie suave, et virent au milieu d'une lumière resplendissante, une maison portée, à travers les espaces, par des Esprits célestes qui la déposèrent au milieu d'un bois. Les arbres, par respect, se courbèrent sur son passage ; trois ans plus tard, un saint ermite assure les avoir trouvés encore dans cette attitude respectueuse, et la légende ajoute, qu'après trois siècles, quelques-uns persistaient toujours à demeurer inclinés, en témoignage de ce grand prodige.

La Sainte Maison se trouvait sur le territoire de

Recanati, à cinq milles de la cité : les fidèles commançaient à accourir de toutes parts comme en Dalmatie : le démon en fut jaloux. Des brigands, enhardis par la solitude du lieu, guettaient, dans l'obscurité du bois, les pèlerins isolés, et les dévalisaient. La douce Reine des Cieux ne pouvant tolérer un tel désordre, ordonna aux Anges, ses ministres toujours fidèles, d'enlever sa Sainte Maison, une troisième fois, et de la mettre en lieu plus sûr. Ils l'enlevèrent donc de la forêt, après huit mois de séjour, et la transportèrent, seulement à un mille de là, sur une colline découverte, appartenant à deux frères de la noble famille de Antiquis, près de la route qui mène de Recanati à la mer.

Les riches offrandes des pèlerins éveillèrent dans le cœur de ces deux frères, bien unis auparavant, des sentiments de cupidité, mère des dissensions et des violences. Leur conduite troubla les fidèles et déplut à Marie qui coupa court au scandale, en ordonnant aux anges d'enlever une quatrième fois sa Sainte Maison et de la placer à une petite distance de là, en dehors du terrain de ces frères malavisés, au beau milieu de la grand'route, où elle se trouve encore : c'était le 10 décembre 1295. Une nouvelle députation de seize des plus notables de la province se rendit à Nazareth : après un examen rigoureux, la Sainte Maison fut

déclarée parfaitement authentique: leur retour fut un véritable triomphe.

Les magistrats de Recanati, dans leur joie reconnaissante, voulurent faire preuve de prévenante sollicitude vis-à-vis de leur nouvelle et noble Hôtesse. La Sainte Maison repose sur un sol inégal et elle y repose sans fondements: cela leur inspire des craintes: ils veulent lui donner un appui et un appui solide: c'est pourquoi ils font maçonner tout autour, une épaisse muraille. La Sainte Vierge ne voulut point pour son Sanctuaire de cette précaution inutile. Les vieux murs repoussèrent les nouveaux, au point qu'une personne de mince taille aurait pu passer librement entre les uns et les autres; et c'est là peut-être ce qui a donné lieu à la singulière méprise de quelques Auteurs qui ont écrit, évidemment, sans avoir visité la *Santa Casa*, que l'on voit encore aujourd'hui, très distinctement, la lueur d'une lumière à l'intérieur, lorsqu'on se trouve entre les murs et les bas-reliefs!

Mieux inspiré que les magistrats de Recanati, le Pape Clement VII, deux cents ans plus tard, donnera à la *Santa Casa*, un vêtement d'honneur qui fera l'admiration du monde entier. Pour commencer ce grand travail, il fallait mettre la Sainte Maison à nu. On la dégagea d'abord du vieux mur de soutien qui, menaçait ruine; ensuite on creusa tout autour et au

pied même de la *Santa Casa.* La Sainte Maison étant ainsi dégagée de toutes parts, tout le monde put constater et à loisir qu'elle repose réellement à la surface même du sol, sur une ancienne route, avec sa poussière qui la caractérise et ses débris de cailloux broyés, comme on les trouve sur toutes les voies publiques : on y retrouva même des débris de ronces, restés en arrêt sous les pierres.

Encore deux siècles plus tard, l'on eut une nouvelle preuve de ce prodige. Benoit XIV ordonna de refaire à neuf le pavé de marbre de la *Santa Casa,* qui était usé ; à moins d'un pied de profondeur, les ouvriers trouvèrent le sol sur lequel reposent les murailles, et ils purent, par endroits, passer la main dessous ! On observa de plus, lors de ce travail, que les murailles de la *Santa Casa,* sont légèrement inclinées vers l'Occident...

Clément VII étant donc enfin décidé à donner à la Sainte Maison un ornement extérieur, adopta les dessins du Bramante, et fit commencer, sans retard, les travaux préparatoires. Il s'agissait de murer l'ancienne porte et d'en percer trois autres pour faciliter la circulation des pèlerins. Cette décision jeta dans la stupeur : il fut impossible de trouver dans toute la contrée, un seul maçon qui osât lever ses mains profanes contre ces saintes murailles. L'architecte ne trouvant donc

personne, crut devoir commencer le travail lui-même: mais, à peine eut-il porté le premier coup qu'on le vit pâlir. Il tomba à la renverse, sans connaissance, et resta de longues heures, entre la vie et la mort. Son épouse, fort dévote à la Madone, lui obtint la vie par ses prières. Menuci, l'architecte, remercia la Vierge de ce bienfait et lui demanda pardon de son audace. Le Pape en fut informé, et malgré tout il maintint son ordre: il lui fut difficile de se faire obéir. L'architecte encore tout effrayé, ne voulut plus s'y risquer. Finalement un jeune clerc de la Basilique se mettant sous la sauvegarde toujours sûre de l'obéissance, s'arma de confiance et après s'être préparé par un triduum de jeûne et de prière, il entra dans la Sainte Maison, accompagné de beaucoup d'autres ecclésiastiques et de pieux fidèles: tous tombèrent à genoux et adressèrent une filiale supplique à la Mère de clémence. Marie exauça leur prière. Le clerc se lève, prend un marteau et frappe... tous les yeux sont fixés sur lui; sa main ne tremble pas: son attitude est ferme. D'autres ouvriers préparés, eux aussi, par le jeûne et la prière, rassurés par son exemple, se mettent à l'œuvre: les *trois portes* sont percées. Toutes ces pierres, respectueusement détachées, furent, comme de saintes reliques, précieusement conservées.

Intérieur de la Santa Casa. — Pénétrons de nouveau,

pleins d'un saint respect, dans l'intérieur du Sanctuaire. Trois portes de bronze y donnent entrée.

La *Santa Casa* est orientée du couchant à l'aurore. Les proportions, celles qu'on nous donne comme les plus exactes et qui concordent parfaitement avec celles que notre Père Thomas de Novare, Custode de Terre-Sainte, avait retrouvées à Nazareth, sont : à l'intérieur ; longueur : *trente-un pieds, quatre pouces* — largeur : *treize pieds, cinq pouces* — hauteur : *quatorze pieds, deux pouces*. Les saintes murailles, en arrivant en Italie, étaient plus hautes. Paul III, faisant remplacer l'ancienne toiture par une voûte de marbre, dut les faire réduire au niveau qu'elles ont actuellement. Quant à leur épaisseur, il serait difficile d'en faire l'examen aujourd'hui : le haut est totalement recouvert par la corniche, sur laquelle repose la voûte ; et les ouvertures des portes, à l'intérieur, sont revêtues de marbre. D'après d'anciennes mesures, elles auraient *vingt-trois pouces*, approximativement : n'ayant pas été dressées trop rigoureusement avec la règle et l'équerre, comme il est facile de le constater, par ce qui en reste visible, il est bien probable que ces proportions sont loin d'être partout les mêmes. Les précieux restes des démolitions faites sous Paul III, se conservent soigneusement, sous le pavé et sous les marches de l'autel.

Le revêtement, à l'extérieur, ne touche pas les

saintes murailles: on peut s'en assurer, en introduisant, par endroits, une bougie entre quelques blocs, mal joints. La distance qui les sépare est, en moyenne de *cent douze* millimètres (un peu plus de quatre pouces).

Il est difficile, après un simple coup d'œil jeté sur la Sainte Maison, de se défendre d'un sentiment d'inquiétude qui toutefois ne tarde pas à changer en admiration. On est effrayé, à la vue de ces frêles murailles, mal assises, manquant d'aplomb, construites avec négligence, presque en ruines, par endroits, que des milliers de pèlerins pressent, heurtent et poussent, sans ménagement. Aucun endroit ne les protège et elles résistent à ces baisers qui avaient dès la fin du siècle dernier (1700) usé le Christ à la colonne, sculpté sur la porte de bronze de l'escalier tournant qui conduit à la voûte, bien que cette dévotion fût loin d'être générale et que ce Christ n'eût guère alors que 200 ans. Ce frottement continuellement répété des foules qui s'y appuient sans précaution, n'a pas creusé les pierres, et l'on doit renouveler de temps en temps le pavé et le degré de marbre qui entoure à l'extérieur la Sainte Maison. Il y a six siècles que toutes ces causes de destruction agissent sur elle, en Italie, et on ne saurait y découvrir la moindre trace d'altération, beaucoup moins encore quelque nouvelle menace de ruine.

La même Providence s'étend au bois de l'ancienne

porte, aux restes de la toiture. Gaudenti, au dernier siècle, en faisait la remarque, à l'occasion de la poutre enchâssée dans le pavé du fond de la chapelle et qui se consume à peine sous les pieds des pèlerins, qui la foulent depuis plus de trois siècles. Son niveau n'a pas sensiblement changé depuis le renouvellement du pavé, sous Benoit XIV. Les lames d'argent qui la recouvraient autrefois, furent bientôt usées: les dalles de marbre qui la touchent, sont remplacées de temps en temps: elle est toujours là, et semble durer autant que la Sainte Maison elle-même.

Nous voici à gauche de l'autel devant la

Sainte Armoire. — Elle est conservée sans traces de corruption, telle qu'on la trouva dans la *Santa Casa,* à son arrivée en Dalmatie, mais renfermée dans un buffet moderne. Ce petit meuble, haut de *deux pieds, sept pouces,* large de *vingt-trois,* et profond de *douze à seize,* avec la planche qui la divise et qui pénètre dans le mur avec lequel elle fait corps, est constitué le gardien et le gardien jaloux de deux riches joyaux de la Sainte Famille. Ce sont deux écuelles ou tasses, en terre cuite, d'une couleur blanchâtre, liserées de rouge.

La *Sainte Armoire* ne s'est pas ouverte devant nous; et ainsi nous n'avons pas eu la consolation de vénérer ces deux écuelles en forme de tasses dont parle Mgr Gaume dans son pèlerinage à la *Santa Casa,* en 1843;

pas plus que les autres trésors qu'elle renferme encore et qui sont ainsi décrits par l'auteur de: *la Sainte Maison de Lorette:* « Il reste dans la *Santa Casa*, trois de ces vases. Celui dans lequel on bénit les objets de dévotion présentés par les pèlerins échappa seul au pillage, à la fin du dernier siècle (1). Les deux autres furent moins heureux. Pie VII réussit à les retrouver, mais à moitié brisés par les Vandales qui les avaient dépouillés de l'or dans lequel ils étaient enchâssés. Le Pape les fit revêtir d'une garniture de cuivre ciselé et doré et les renvoya à Lorette, en 1800. » Ce sont précisément les deux écuelles dont parle l'auteur des *Trois Romes*.

On conserve encore dans la *Sainte Armoire*, une cassette qui contient, enveloppées de soie, des étoiles dorées et un morceau de planche peint d'azur de l'ancien plafond, ainsi que la copie authentique de la lettre de l'Evêque de Coïmbre, dans laquelle l'humble Prélat annonce au gouverneur de Lorette qu'il renvoie sa précieuse relique (2).

(1) Nous avons vu cette écuelle en 1876, et nous l'avons vénérée avec émotion.

(2) Une pierre arrachée à la *Santa Casa*, en vertu d'un Bref, arraché, lui aussi, par des instances importunes, au libre consentement du Pape. Aussitôt le Prélat fut pris d'un mal étrange; il comprit l'avertissement du Ciel; et c'est alors qu'il renvoya la précieuse Relique et qu'il recouvra sa santé première.

Il y avait encore d'autre vaisselle, dans la Sainte Maison, et dont nous avons donné plus haut la description, à son arrivée en Dalmatie. La *Sainte Armoire*, du côté de l'Evangile est près de

L'autel. — D'après la révélation faite par la Sainte Vierge à l'évêque de Tersatz, cet autel a été dressé par le Prince des Apôtres. Un simple panneau de bois le recouvre, et donne, au moyen d'une large onverture, la consolation aux pèlerins de le voir tout entier. Il est plus petit qu'un autel ordinaire, et bâti en pierres plus grandes et mieux taillées que celles des saintes murailles. C'est du côté de l'Epitre, et tout près de la place primitive de l'*autel*, que l'on voit maintenue dans le mur, par deux attaches de métal poli, la fameuse pierre de l'évêque de Coïmbre. Au-dessus est suspendu le boulet de Jules II. Le Pape était présent au siège de la Mirandole. Au moment où il se trouvait réuni avec son conseil, un boulet vint frapper sa tente et la renversa. On pouvait craindre de graves malheurs; pas un ne se sentit blessé: on attribua cette préservation qui tenait du prodige, à la protection spéciale de la Sainte Vierge, à qui le Souverain Pontife avait adressé sa prière. Pour perpétuer le souvenir de cet événement et comme témoignage de sa gratitude, il porta lui-même le projectile à Lorette: il offrit en *ex-voto*, à la Madone,

ce même boulet que nous voyons là suspendu au-dessus de nos têtes.

Il santo camino. — Nous avons hâte d'arriver à la relique la plus chère à notre cœur, dans la *Santa Casa*, la *Statue de Marie*! Derrière la cloison, à jour, en bois doré, qui divise le sanctuaire en deux parties inégales et à laquelle est adossé l'autel, se trouve l'antique foyer de la Sainte Maison, ou cheminée à l'orientale. Il a été singulièrement modifié par les travaux modernes. On peut y entrer directement de l'intérieur, mais son entrée principale se fait par la porte ouverte dans la muraille sud. On disposa la partie supérieure du foyer en forme de niche pour y placer :

La Statue. — L'Auteur déjà cité nous en fait aussi la peinture fidèle. La Statue est en bois de cèdre, d'un seul morceau, haute de *trente-cinq* pouces. La Sainte Vierge est debout et porte sur le bras gauche son Fils qui d'une main soutient un globe, image de l'univers, et de l'autre bénit le monde. Leurs cheveux sont partagés sur le front, à la Nazaréenne, et retombant sur leurs épaules. La Mère est revêtue d'une robe flottante, serrée par une large ceinture et que recouvre, par derrière, un ample manteau. L'Enfant Jésus porte une simple robe, rattachée également par une ceinture. Mais on ne voit que les deux têtes, couronnées d'or et de diamants ; le reste disparaît sous

le riche manteau que la piété des fidèles a surchargé de perles et de pierres précieuses. Chaque année, le Jeudi et le Vendredi Saint, ces ornements sont remplacés par un voile en mousseline noire, dont les morceaux sont distribués aux fidèles, sous le sceau de la Basilique. En 1797, lors de l'occupation française, le Directoire fit transporter la sainte *Statue* à Paris. En 1801, le premier consul fit faire réparation de cet enlèvement sacrilège. La *Statue* fut restituée à Pie VII, qui à la fin de 1802, la rendit à la *Santa Casa,* où elle fut accueillie avec une immense joie des bons habitants des Marches.

La *Statue* était revêtue d'une robe lorsqu'elle arriva à Tersatz, et trois ans après, à Lorette. Cette robe était en laine, couleur de rose desséchée, d'un travail délicat, les fils de la chaîne plus gros que ceux de la trame, analogue au *camelotto* des Italiens. Sauf la couleur, elle ressemblait à la robe sans couture du Sauveur. On supposait que la Sainte Vierge l'avait tissée de ses propres mains. Elle ne portait aucune trace de décomposition, et n'avait jamais été attaquée par les vers. On la déposa dans un magnifique reliquaire et elle était tenue en singulière vénération. Il fallait un Bref du Pape pour la faire sortir de l'armoire où elle était enfermée. Lorsqu'elle devait être exposée dans des circonstances importantes et

pour des raisons d'intérêt général, l'évêque de Recanati convoquait les habitants des Marches tout entières. Il est de tradition que la grâce ainsi demandée n'a jamais manqué d'être obtenue! Enlevée en 1797, en même temps que la *Statue,* elle n'est jamais revenue à Lorette. Les recherches faites à Paris pour retrouver ses traces ont été inutiles... Quelle perte!

Affluence des Pèlerins. — Les Communions à la Santa Casa. — Le Pèlerinage des dix-mille. — Les Pèlerins affluent à la *Santa Casa,* de l'Italie entière et de toutes les parties du monde. Il serait difficile d'en dire le nombre. Leur affluence est plus grande aux deux mois de Mai et de Septembre. Ce sont nos Pères Capucins qui préparent les hosties pour la sainte Communion. Vers la fin du siècle dernier, ils comptèrent, une année, au mois de Mai, *cinquante mille* communions, et plus de *soixante mille* au mois de Septembre. Dans les temps plus rapprochés de nous, la statistique de 1863 donna en moyenne de *quatre à cinq cents* communions, chaque jour, à l'autel du Très Saint Sacrement; et à la *Santa Casa,* de *cent cinquante à deux cents.* Le 31 Mai de cette même année, au seul autel de l'Annonciation qui est adossé, à l'extérieur de la Santa Casa, au mur qui regarde le couchant, le prêtre, dans la jubilation, distribua à *cinq mille* personnes le Dieu de l'Eucharistie,

et *quarante mille* hosties furent distribuées dans la première quinzaine de Septembre !

La bataille de Lépante est restée un événement mémorable dans les Annales de l'Eglise. Pie V avait ordonné des prières à la *Santa Casa* : on les continua jusqu'au jour de la victoire. C'est à cette occasion, comme on le sait, que ce saint Pontife fit insérer la grande invocation : *Auxilium Christianorum*, dans les Litanies de Notre-Dame de Lorette. Don Juan d'Autriche, le héros de cette victoire, se rendit à Lorette, entouré de ses officiers et suivi de ses soldats, pour remercier la Vierge Marie. *Dix mille* chrétiens affranchis de l'horrible esclavage des Turcs, déposèrent sur son autel, les chaînes qu'elle venait de faire tomber de leurs mains et dont le fer a servi depuis à forger les grilles qui ferment les chapelles de la Basilique !

CHAPITRE VINGT-UNIEME

Sommaire : Saint Joseph : les dernières années de sa vie. — Ses grandes infirmités et les soins que lui prodiguait sa divine Epouse.

C'est un défaut commun à presque tous ceux qui ont été appelés à la lumière et à la profession de la sainte foi, et aux disciples qui devraient suivre Jésus-Christ, de chercher en lui le Rédempteur qui nous délivre de nos péchés plutôt que le Maître qui nous enseigne par son exemple à souffrir les afflictions. Nous voulons tous jouir du fruit de la Rédemption ; nous demandons tous que le Réparateur nous ouvre les portes de la grâce et du ciel, mais nous ne nous soucions pas autant de le suivre dans le chemin de la croix, par lequel il est entré dans sa gloire, et dans lequel il nous invite à marcher pour arriver à la nôtre. Sans doute les catholiques ne tombent pas à cet égard dans les erreurs grossières des hérétiques, car tous avouent que sans les

bonnes œuvres et sans les afflictions il n'y a ni récompense ni couronne, et que c'est un véritable blasphème et un sacrilège horrible de se prévaloir des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour pécher sans retenue et sans crainte ; néanmoins, en la pratique des œuvres qui supposent la foi, certains catholiques enfants de la sainte Eglise ne cherchent guère à se distinguer de ceux qui sont dans les ténèbres, puisqu'ils évitent les œuvres pénibles et méritoires, comme s'ils croyaient pouvoir, en dehors d'elles, suivre leur adorable Maître et arriver à la participation de sa gloire.

Sortons de cette erreur manifeste et soyons bien persuadés que la souffrance a été dévolue non-seulement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais à nous aussi ; et que s'il a enduré tant de peines et subi la mort comme Rédempteur du monde, il nous a en même temps enseigné à tous, comme Maître, à porter sa croix. C'est à ses amis qu'il l'a communiquée, de sorte que ses plus grands favoris en ont reçu une plus grande part et ont pu la porter plus souvent ; personne n'est entré dans le ciel (étant en état de pouvoir le mériter pendant sa vie) qu'il ne l'ait mérité par ses œuvres. La Mère de Dieu, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, tous ont marché par les voies des afflictions et ceux qui

les ont embrassées avec plus de générosité obtiennent une plus grande récompense et une plus riche couronne. Que si cet adorable Seigneur est le plus vif et le plus merveilleux exemplaire de la souffrance, on ne doit pas pousser la témérité jusqu'à dire que s'il a souffert comme homme il était à la fois Dieu tout-puissant, et que, par conséquent, il a offert à la faiblesse humaine plutôt un sujet d'admiration que d'imitation : car le Sauveur de nos âmes renverse cette excuse par l'exemple de sa très chaste Mère et de saint Joseph, et par celui de tant d'hommes et de femmes aussi faibles et moins coupables que nous, qui l'ont imité et suivi par le chemin de la croix : en effet, le Seigneur n'a pas souffert seulement pour exciter notre admiration, mais pour nous proposer un exemple admirable et imitable en même temps : sa divinité ne l'a pas empêché de ressentir les peines ; au contraire, plus il était innocent, plus il était sensible à la douleur.

Il conduisit par ce chemin royal l'Epoux de sa très pure Mère, saint Joseph, qu'il aimait plus que tous les enfants des hommes ; et, afin d'accroître ses mérites et d'embellir sa couronne pendant le temps qui lui était accordé pour s'en rendre digne, ce divin Sauveur lui envoya dans les dernières années de sa vie diverses maladies, des fièvres, de violentes migraines,

des rhumatismes aigus par tout le corps, qui le tourmentèrent et l'affaiblirent extrêmement; outre ces infirmités, il passa par une autre souffrance, plus douce et à la fois plus vive, qui résultait de la force de l'amour dont il était embrasé: car cet amour était si ardent, et il jetait maintes fois le saint patriarche dans des transports si véhéments, si irrésistibles, que son très pur esprit aurait rompu les chaînes du corps sans le secours spécial que le même Seigneur, qui les lui causait, se plaisait à lui ménager pour qu'il ne succombât point à cette douleur. Mais Dieu lui laissait souffrir cette douce violence jusqu'au temps qu'il avait déterminé; et, dans l'état d'excessive faiblesse auquel le Saint était réduit par l'épuisement de la nature, cet héroïque exercice lui procurait d'inestimables mérites, non-seulement en raison du supplice qu'il endurait, mais aussi à cause de l'amour qui le lui faisait endurer.

Notre grande Reine, son Epouse, était témoin de tous ces mystères, et pénétrait, comme je l'ai dit ailleurs, l'intérieur du Saint, afin qu'elle ne fût pas privée de la joie d'avoir un époux si saint et si aimé du Seigneur. Elle ne se lassait point de considérer la candeur et la pureté de cette âme, ses ardentes affections, ses hautes et divines pensées, sa patience et son inaltérable sérénité dans les maladies; elle mesurait et pesait toutes les douleurs qu'elles apportaient au grand

patriarche sans qu'on l'entendît jamais se plaindre, soupirer ni demander aucun soulagement soit dans ses souffrances, soit dans sa faiblesse, soit dans ses divers besoins: car il supportait tout avec une résignation et une magnanimité incomparables. Or, comme sa très prudente épouse découvrait tout cela ainsi que la valeur et le mérite de tant de vertus que le Saint pratiquait, elle conçut une si grande vénération pour lui, qu'il n'est pas possible de la dépeindre. Elle travaillait avec une joie incroyable, afin de mieux le nourrir et de mieux le soulager, quoique pour lui le plus grand régal consistât en ce qu'elle-même lui apprêtait et lui servait à manger de ses mains virginales. Mais, de son côté, tout ce qu'elle faisait elle l'estimait fort peu, eu égard aux besoins de son Epoux, et surtout au grand amour qu'elle lui portait. C'est pourquoi elle usait assez souvent du pouvoir de Reine et Maîtresse de toutes les créatures; et elle commandait quelquefois aux aliments qu'elle apprêtait pour son saint malade de lui donner des forces et de lui rendre l'appétit, puisque c'était pour conserver la vie du saint, du juste et de l'élu du Très-Haut.

Les choses se passaient suivant l'ordre de notre auguste Souveraine, à laquelle obéissaient toutes les créatures; aussi, quand saint Joseph mangeait et ressentait les douces bénédictions et les merveilleux effets

de ces aliments, disait-il à la Reine du ciel: « Noble Epouse, quels aliments de vie sont ceux-ci qui me vivifient avec tant d'efficace, me réveillent l'appétit, rétablissent mes forces et me remplissent d'une nouvelle consolation ? » La Reine du ciel le servait à genoux; lorsque ses douleurs augmentaient, elle le déchaussait en la même posture, et dans ses langueurs elle le soutenait et l'aidait avec une tendresse admirable. L'humble Saint faisait tous ses efforts pour empêcher son Epouse de prendre cette peine, mais c'était toujours en vain; car la divine infirmière, connaissant toutes les infirmités de son malade et les moments où il fallait l'assister, accourait aussitôt près de lui et le soignait dans tous ses besoins. Elle lui disait souvent, comme Maîtresse de la sagesse et des vertus, des choses qui le consolaient extrêmement. Dans les trois dernières années de la vie du Saint, qui furent la période de ses plus grandes douleurs, elle ne le quitta ni le jour ni la nuit; et si quelquefois elle s'en écartait, ce n'était que pour servir son Très Saint Fils qui se joignait à sa mère pour assister le saint patriarche, excepté lorsqu'il lui fallait s'employer à d'autres œuvres. De sorte que nous pouvons dire qu'il n'y a eu et qu'il n'y aura jamais de malade aussi bien servi, soigné et soulagé. Et par là l'on peut voir combien le bonheur et les mérites de saint Joseph furent

grands; car lui seul a mérité d'avoir pour Epouse Celle qui a été l'Epouse du Saint-Esprit.

La bienheureuse Marie ne satisfaisait point son affection pour saint Joseph par tous les services dont nous venons de parler; elle tâchait encore de le soulager et de le consoler par d'autres moyens. Quelquefois elle priait le Seigneur, avec la plus ardente charité, de délivrer son Epoux de ses douleurs et de les lui envoyer à elle-même. Dans cette demande elle se croyait digne de toutes les peines des créatures, dont elle se regardait comme la dernière, et c'est ce qu'elle alléguait devant le Très-Haut; elle lui représentait que sa dette était plus grande que celle de tous les vivants ensemble, et qu'elle ne lui rendait pas le retour qu'elle lui devait (1); en expiation, elle lui offrait un cœur préparé à toutes sortes d'afflictions et de douleurs. Elle alléguait aussi la sainteté, la pureté et la candeur de saint Joseph, et les délices que le Seigneur prenait dans ce cœur si conforme à celui de sa Majesté. Elle le priait de le combler de ses bénédictions et lui rendait des actions de grâces d'avoir créé un homme si digne de ses faveurs et si rempli

(1) Ne cherchons point à comprendre ici-bas les sentiments de cette incomparable Reine de l'Humilité: Elle nous les fera comprendre un jour, Elle-même, là-haut, dans le séjour de la gloire !

de sainteté et de droiture. Elle recommandait aux Anges de l'en louer et glorifier, et, considérant la gloire et la sagesse du Très-Haut en ses œuvres, elle le bénissait par de nouveaux cantiques : car, d'un côté elle regardait les peines de son Epoux bien-aimé, et cette vue excitait sa compassion ; et d'un autre côté, connaissant ses mérites et les complaisances que son adorable Fils y mettait, elle se réjouissait de la patience du Saint et en exaltait le Seigneur ; de sorte que notre auguste Reine pratiquait dans toutes ses œuvres, et dans l'intelligence qu'elle en avait, divers actes de vertu qui répondaient à chacune de ces mêmes œuvres ; mais ces actes étaient tous si sublimes et si éminents, que les esprits angéliques eux-mêmes en étaient ravis d'admiration. Avec leur ignorance, les mortels pourraient être ravis encore de voir qu'une créature humaine donnât la plénitude à tant de choses différentes et que les soins de Marthe n'empêchassent point la contemplation de Marie, étant en cela semblable aux Anges qui nous assistent et nous gardent sans perdre de vue le Très-Haut : mais la très pure Epouse les surpassait en cette attention, car elle travaillait en même temps par les organes corporels, dont eux sont privés ; fille terrestre d'Adam et esprit céleste, elle se trouvait par la partie supérieure de l'âme élevée aux choses

les plus divines et à l'extase du saint amour, tandis que par la partie inférieure de l'âme elle restait à exercer la charité envers son vénérable Epoux.

En d'autres occasions la compatissante Reine savait combien les douleurs que souffrait saint Joseph étaient cuisantes, et, touchée d'une tendre compassion, elle commandait, après en avoir obtenu la permission de son adorable Fils, aux accidents douloureux et à leurs causes naturelles de suspendre leur activité, et de ne point trop affliger le juste et le bien-aimé du Seigneur. A ce commandement efficace (car toutes les créatures obéissaient à leur grande Maîtresse) le Saint se trouvait délivré de ses maux, soit pour un jour, soit pour un temps plus long, selon qu'il plaisait au Très-Haut. Elle priait aussi en d'autres rencontres les saints Anges de consoler son Epoux et de le fortifier dans ses souffrances, comme la condition fragile de la chair le demandait. Et lorsqu'elle leur avait ainsi exprimé son désir, les Esprits bienheureux se montraient au saint malade sous une forme humaine, tout resplendissants de beauté, et l'entretenaient de la Divinité et de ses perfections infinies. Quelquefois ils lui faisaient entendre les accords harmonieux d'une musique céleste, et lui chantaient en chœur des hymmes et des cantiques divins, par lesquels ils charmaient les douleurs de son corps et

enflammaient de plus en plus son âme très pure du saint amour. En outre, l'homme de Dieu avait pour sa plus grande consolation une connaissance particulière non-seulement de toutes ses faveurs, mais aussi de la sainteté de sa très chaste Epouse, de l'amour qu'elle lui portait, de la charité intérieure avec laquelle elle le servait, et des autres excellences et prérogatives de cette puissante Reine de l'univers. Toutes ces choses réunies produisaient de tels effets en saint Joseph, et le comblaient de tant de mérites, que dans cette vie mortelle aucune langue humaine ne saurait les décrire, aucune intelligence humaine ne saurait même seulement les concevoir.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME

Sommaire : Bienheureuse mort de saint Joseph. — Ce qui s'y passa et comment Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa Très-Sainte Mère y assistèrent.

Il y avait dejà huit ans que les maladies et les douleurs éprouvaient saint Joseph et purifiaient de plus en plus son âme généreuse dans le creuset de la patience et de l'amour divin ; les accidents pénibles croissaient aussi avec les années; ses forces diminuaient ; le terme inévitable de la vie approchait, auquel on paie le commun tribut de la mort que doivent tous les enfants d'Adam ; de son côté, sa divine Epouse redoublait de soins et de sollicitude, et ne se lassait point de l'assister, de le servir avec une ponctualité scrupuleuse ; et cette très aimante Reine, sachant par sa rare sagesse que la dernière heure, celle où son très chaste Epoux devait sortir de cette triste terre d'exil, était fort proche, alla trouver son adorable Fils, et lui parla en ces termes : « Mon Seigneur et mon

Dieu, Fils du Père éternel, Sauveur du monde, le temps de la mort de votre serviteur Joseph, que vous avez déterminé par votre volonté éternelle, s'approche, ainsi que je le prévois par votre divine lumière. Je vous supplie, Seigneur, par vos anciennes miséricordes et par votre bonté infinie, de l'assister en cette heure, afin que sa mort soit aussi précieuse à vos yeux que la droiture de sa vie vous a été agréable, et qu'il sorte de cette vie en paix, et avec des espérances certaines de recevoir les récompenses éternelles, que vous distribuerez le jour où vous ouvrirez par votre clémence les portes du ciel à tous les fidèles. Souvenez-vous, mon Fils, de l'amour et de l'humilité de votre serviteur ; de la plénitude de ses mérites et de ses vertus, de la fidélité et de la sollicitude qu'il m'a montrées ; souvenez-vous enfin qu'il a nourri votre suprême Majesté et votre très humble servante à la sueur de son visage. »

Notre Sauveur lui répondit : « Ma Mère, vos demandes me sont fort agréables et les mérites de Joseph me sont présents. Je l'assisterai maintenant et lui assignerai au moment venu une place si éminente entre les princes de mon peuple, que ce sera un sujet d'admiration pour les Anges, et pour eux comme pour les hommes un motif d'éternelle louange ; je ne ferai en faveur d'aucune nation ce que je prétends faire à

l'égard de votre Epoux. » Notre auguste Souveraine rendit des actions de grâces à son très doux Fils pour cette promesse: et durant les neuf jours qui précédèrent la mort de saint Joseph, le Fils et la Mère l'assistèrent jour et nuit, s'entendant pour qu'il ne fût jamais privé des soins de l'un des deux. Pendant le même laps de temps, les Anges chantaient par l'ordre du Seigneur trois fois par jour une musique céleste au saint malade : elle était composée de cantiques de louange au Très-Haut, et de bénédictions pour le Saint lui-même. En outre, il se répandit dans toute cette pauvre mais inestimable maison une douce et forte odeur de parfums si merveilleux, qu'elle fortifiait non seulement l'homme de Dieu, mais encore tous ceux qui furent à même de la sentir du dehors, où beaucoup de personnes en expérimentèrent les effets.

Un jour avant sa mort, étant tout enflammé du divin amour pour tant de bienfaits, il fut ravi en une très sublime extase qui lui dura vingt-quatre heures, le Seigneur lui conservant les forces et la vie par un concours miraculeux ; et en ce haut ravissement il vit clairement l'essence divine, et découvrit en elle sans voile ce qu'il avait cru par la foi, tant sur la Divinité incompréhensible que sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, sur l'Eglise militante et sur les

sacrements dont elle est enrichie. La très sainte Trinité le choisit pour être le précurseur de notre Sauveur Jésus-Christ auprès des saints pères et des prophètes qui étaient dans les limbes et le chargea de leur annoncer de nouveau leur rédemption et de les préparer à la visite que le même Seigneur leur ferait pour les tirer de ce sein d'Abraham et les introduire au lieu du repos et du bonheur éternels. L'auguste Marie observa toutes ces merveilles en l'âme de son Très Saint Fils comme les autres mystères; elle sut comment elles avaient été manifestées à son Epoux bien-aimé et en rendit de dignes actions de grâces à cet adorable Seigneur.

Saint Joseph revint de cette extase revêtu de splendeur et de beauté, et l'âme toute divinisée de la vue de l'être de Dieu; puis s'adressant à son Epouse, il lui demanda sa bénédiction: mais elle pria son Très Saint Fils de lui donner la sienne, ce que le divin Maître fit avec beaucoup de complaisance. Alors notre grande Reine et Maîtresse de l'humilité s'étant mise à genoux, pria aussi saint Joseph de la bénir comme son Epoux et comme son chef; et ce ne fut pas sans une impulsion d'en haut que l'homme de Dieu, pour consoler sa très prudente Epouse, lui donna sa bénédiction avant de s'en séparer. Elle lui baisa ensuite la main dont il l'avait bénie et lui recommanda de saluer

de sa part les saints patriarches des limbes; mais le très humble Joseph, voulant fermer le testament de sa vie par le sceau de la vertu d'humilité, demanda pardon à sa bienheureure Epouse des fautes qu'il pouvait avoir commises à son service, comme homme faible et terrestre, et la supplia de l'assister en cette dernière heure et de lui accorder l'intercession de ses prières. Il témoigna surtout sa reconnaissance à notre adorable Sauveur des bienfaits qu'il avait reçus de sa main très libérale pendant toute sa vie, et particulièrement en cette maladie; puis, faisant un dernier adieu à sa très sainte Epouse, il lui dit: « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et choisie entre toutes les créatures. Que les Anges et les hommes vous louent, que toutes les nations connaissent, célèbrent et exaltent votre dignité; que le nom du Très-Haut soit par vous connu, adoré et glorifié dans tous les siècles futurs, qu'il soit éternellement loué de tous les esprits bienheureux de vous avoir créée si agréable à ses yeux. J'espère jouir de votre vue dans la patrie céleste. »

Après cela l'homme de Dieu se tourna vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, voulant à cette heure solennelle lui parler avec un profond respect, il fit tous ses efforts pour se mettre à genoux sur terre; mais le très doux Jésus s'approcha de lui et le prit dans ses

bras : alors le Saint y appuya la tête et lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu, Fils du Père éternel, créateur et rédempteur du monde, donnez votre bénédiction éternelle à votre serviteur, qui est l'ouvrage de vos mains ; pardonnez, Roi très clément, les fautes que j'ai commises étant à votre service et en votre compagnie. Je vous confesse, je vous glorifie, et je vous rends avec un cœur contrit et humilié des actions de grâces éternelles d'avoir daigné, par votre bonté ineffable, me choisir entre les hommes pour être l'Epoux de votre charitable Mère ; faites, Seigneur, que votre propre gloire soit ma récompense durant toute l'éternité. » Le Rédempteur du monde lui donna sa bénédiction, et lui dit : « Mon Père, reposez en paix, en la grâce de mon Père céleste et en la mienne ; apportez à mes prophètes et à mes saints, qui vous attendent dans les limbes, l'heureuse nouvelle qu'ils touchent à leur Rédemption. » Au moment où notre aimable Sauveur disait ces paroles, le bienheureux Joseph expira entre ses bras, et le divin Jésus lui ferma les yeux. Aussitôt les Anges, qui entouraient leur Roi et leur Reine, entonnèrent de doux cantiques de louanges. Ensuite ils conduisirent, par ordre du souverain Roi, cette âme bienheureuse dans les limbes des saints patriarches, qui tous, aux splendeurs de grâce incomparable dont elle brillait, reconnurent le père putatif du Rédempteur

du monde, et en lui son grand favori digne d'une grande vénération; et remplissant la mission qu'il avait reçue du Seigneur, il causa une nouvelle joie à l'innombrable assemblée des justes, par l'annonce de leur prochaine délivrance.

Il ne faut pas omettre que, quoique la précieuse mort de saint Joseph eût été précédée d'une si longue maladie et de tant de douleurs, elles n'en furent pourtant pas la cause principale. En effet, il aurait pu naturellement vivre plus longtemps malgré toutes ses infirmités, si elles n'avaient été aggravées par les effets et les accidents que produisait en lui le très ardent amour dont brûlait son très chaste cœur; mais, afin que cette bienheureuse mort fût plutôt un triomphe de l'amour qu'une peine du péché, le Seigneur suspendit le concours miraculeux par lequel il conservait les forces physiques de son serviteur, et empêchait que le divin incendie ne les consumât; de sorte que, ce concours manquant, la nature succomba et les liens qui retenaient cette âme très sainte dans la prison du corps mortel, furent rompus; or c'est en cette séparation que consiste notre mort. Ainsi l'amour fut la dernière des maladies de Joseph que j'ai décrites: ce fut aussi la plus grande, puisqu'elle amène le sommeil du corps; et la plus glorieuse, puisqu'elle contient le principe d'une vie assurée.

Tout le temps de la vie du plus heureux des hommes, saint Joseph, fut de soixante années et quelques jours. En effet, il épousa la très pure Marie à trente-trois ans, et il en vécut un peu plus de vingt-sept en sa compagnie. Notre auguste Souveraine ressentit une douleur naturelle de la mort de saint Joseph, parce qu'elle l'aimait comme son Epoux, comme un homme d'une sainteté éminente, comme son protecteur et son bienfaiteur. Sans doute cette douleur était en notre très prudente Vierge parfaitement réglée, mais elle n'en était pas moindre, attendu que mieux elle connaissait le degré de sainteté auquel était arrivé son Epoux entre les plus grands saints dont les noms sont écrits au livre de vie et dans l'entendement du Très-Haut, plus son amour était grand. Or, si l'on ne saurait perdre sans douleur ce qu'on aime avec tendresse, les regrets de Marie auraient-ils pu ne pas être proportionnés à la vivacité de son amour ?

CHAPITRE VINGT-TROISIEME

Sommaire : Saint Joseph dans la gloire : son étonnant crédit auprès de Dieu. — Paroles de la Reine du Ciel sur ce sujet, à la Vén. Marie d'Agréda.

Saint Joseph, admirable dans toutes les autres vertus, le fut surtout en la vertu de charité, placé qu'il était à la source même de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et où il pouvait puiser sans cesse, où, si l'on veut, près de ce foyer ardent dont les flammes devaient l'embraser, comme une matière disposée, sans aucune résistance. Du reste, en parlant des ardeurs du divin amour dans le saint Epoux, on ne saurait enchérir sur ce que j'ai dit au chapitre précédent, puisque cet amour de Dieu fut la cause de sa maladie et comme l'instrument de sa mort, qui par là même fut si privilégiée, car les douces angoisses de l'amour surpassèrent celles de la nature, et celles-ci produisirent un effet moins décisif que les premières ; c'est pourquoi comme l'objet de l'amour, Notre-Seigneur Jésus Christ

avec sa Mère, était présent, et que le Saint les possédait tous deux plus pleinement qu'aucun des mortels n'a pu et ne peut en jouir, il était presque inévitable que ce cœur si pur et si fidèle ne s'exhalât en des affections, ne se fondît au feu d'une si prodigieuse charité.

Béni soit l'Auteur de si grandes merveilles, et béni soit le plus heureux des hommes, Joseph, en qui elles furent toutes dignement opérées : il mérite que toutes les nations le connaissent et le bénissent, puisque le Seigneur n'a traité de la sorte aucun autre des vivants et qu'à aucun il n'a manifesté le même amour qu'à lui. J'ai dit dans tout le cours de cette histoire quelque chose des visions et des révélations dont notre Saint fut favorisé, et elles furent trop nombreuses pour qu'on pût les raconter ; mais on en concevra la plus haute idée, si l'on considère qu'il a connu les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, qu'il a demeuré si longtemps en leur compagnie et qu'il a été regardé comme le père de ce divin Sauveur et le véritable Epoux de notre auguste Reine.

Privilèges accordés à saint Joseph. — En outre j'ai découvert que le Très-Haut lui a accordé, à cause de sa grande sainteté, divers privilèges en faveur de ceux qui le prendraient pour leur intercesseur et qui l'invoqueraient avec dévotion.

Le *premier* est pour obtenir la vertu de chasteté, vaincre les tentations de la chair et des sens.

Le *second* pour recevoir de puissants secours afin de sortir du péché et de recouvrer la grâce de Dieu.

Le *troisième* pour acquérir par son moyen la dévotion à la très pure Marie et se disposer à recevoir ses faveurs.

Le *quatrième* pour obtenir une bonne mort et une assistance particulière contre le démon en cette dernière heure.

Le *cinquième* pour intimider les ennemis de notre salut par la prononciation du nom de saint Joseph.

Le *sixième* pour obtenir la santé du corps et le soulagement dans les afflictions.

Enfin le *septième* privilège est pour procurer des héritiers aux familles chrétiennes. Dieu accorde ces faveurs et beaucoup d'autres à ceux qui les lui demandent comme il faut, au nom de saint Joseph, Epoux de la Reine du Ciel; et je prie tous les fidèles enfants de la sainte Eglise de lui être bien dévots, et d'être persuadés qu'ils ressentiront les favorables effets de sa protection, s'ils se disposent dignement à les mériter et à les recevoir.

Instruction de la Reine du Ciel. — Ma fille, quoique vous ayez dit que mon Epoux Joseph est un des plus grands saints et des plus nobles princes de la

Jérusalem céleste, vous ne sauriez dépeindre maintenant son éminente sainteté, et les mortels ne sauraient la connaître avant de jouir de la vue de la Divinité, en laquelle ils découvriront avec admiration ce mystère pour en louer le Seigneur; et au dernier jour, quand tous les hommes seront jugés, les damnés pleureront amèrement le malheur de n'avoir pas connu, à cause de leurs péchés, ce moyen de salut si puissant et si efficace et de ne s'en être pas servis, ainsi qu'ils le pouvaient, pour recouvrer la grâce du juste Juge. Le monde a trop ignoré la grandeur des prérogatives que le souverain Roi a accordées à mon saint Epoux, et la puissance de son intercession auprès de la Majesté divine et de moi ; car je vous assure, ma très chère fille, que c'est un des premiers favoris de Dieu et un des plus capables de détourner des pécheurs les coups de sa justice.

Je veux que vous soyez fort reconnaissante de la bonté que le Seigneur vous a montrée et de la faveur que je vous ai faite par la communication des lumières que vous avez reçues touchant ce mystère; tâchez aussi de redoubler à l'avenir de dévotion envers mon saint Epoux et de bénir le Seigneur tant de ce qu'il l'a favorisé avec une pareille libéralité que de ce qu'il m'a procuré le bonheur de le connaître de si près. Vous devez vous prévaloir de son

intercession dans toutes vos nécessités, travailler à accroître le nombre de ses dévots et recommander à vos religieuses de se distinguer en cette dévotion, puisque le Très-Haut accorde sur la terre ce que mon Epoux demande dans le ciel, et joint à ses demandes des faveurs extraordinaires pour les hommes, pourvu qu'ils ne se rendent pas indignes de les recevoir. Tous ces privilèges répondent à la perfection, à l'innocence et aux éminentes vertus de cet admirable Saint; car elles ont attiré les complaisances du Seigneur qui veut déployer à son égard toute sa magnificence, en comblant de ses miséricordes ceux qui auront recours à son intercession.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME

Sommaire : LA MORT. — Le moment redoutable de la mort. — La mort des pécheurs, très mauvaise. — La mort des justes, précieuse devant Dieu. — Saint Joseph, Patron de la Bonne Mort.

Après avoir révélé la suréminente sainteté de son admirable Epoux, Saint Joseph, l'auguste Reine du Ciel, donne à la vénérable Marie d'Agréda l'instruction suivante que nous exhortons vivement nos pieux Lecteurs à lire attentivement et à méditer souvent, afin d'éviter à la mort, le malheureux sort des âmes impénitentes, et d'avoir part à la douce tranquillité des âmes pénitentes et vraiment chrétiennes :

« Ma très chère fille, il n'est pas fort extraordinaire que votre cœur ait été ému de compassion à l'égard de ceux qui sont à l'article de la mort, et animé d'un désir particulier de les assister en cette dernière heure ; car il est vrai, comme vous l'avez compris, que

les âmes souffrent alors des peines incroyables et courent les plus grands dangers, tant à cause des embuches du démon, qu'à cause des impressions des objets visibles et des sentiments de la nature elle-même. C'est en ce moment que le procès de la vie est vidé, et que la dernière sentence de mort ou de vie éternelle, de peine ou de gloire, est prononcée; et comme le Très-Haut se plait à seconder ce désir charitable qu'il vous a donné, je veux, pour vous aider à le réaliser, l'augmenter en vous, et je vous recommande de concourir de toutes vos forces à la grâce et de faire tous vos efforts pour nous obéir. Sachez donc, ma fille, que lorsque Lucifer et ses ministres de ténèbres reconnaissent par les accidents et par les causes naturelles que les hommes sont atteints d'une maladie mortelle, ils s'arment aussitôt de toutes leurs ruses pour attaquer le pauvre malade rempli d'ignorance, et pour tâcher de l'abattre par diverses tentations; et comme ces ennemis voient qu'il ne leur reste plus guère de temps pour persécuter son âme, ils y veulent suppléer en redoublant leurs efforts, leur rage et leur malice.

Ils s'unissent tous à cet effet, comme des loups carnassiers, et cherchent à reconnaître de nouveau l'état du malade, par ses qualités naturelles et acquises; ils étudient ses inclinations et ses habitudes, et par quel endroit ils le trouveront plus faible, afin de l'assaillir

par là avec plus de violence. Ils persuadent à ceux qui ont un amour déréglé pour la vie, que le péril n'est pas si grand ; ils empêchent qu'on ne les détrompe, ils inspirent de nouvelles tiédeurs à ceux qui ont été négligents à fréquenter les sacrements, et leur suggèrent de plus grandes difficultés, afin qu'ils meurent sans les recevoir, ou qu'ils les reçoivent sans fruit et avec de mauvaises dispositions. Ils jettent les uns dans une honte funeste pour qu'ils ne découvrent point leurs péchés. Ils troublent et embarrassent les autres pour qu'ils ne satisfassent point à leurs obligations, et qu'ils ne se mettent point en peine de décharger leur conscience. Ils excitent les orgueilleux à ordonner à leurs héritiers, même en cette dernière heure, de faire après leur mort une foule de choses pleines de vanité et d'ostentation. Ils portent les avares et les sensuels à se rappeler les objets de leurs passions aveugles. Enfin, ces cruels ennemis se servent de toutes les mauvaises habitudes des malades pour les attirer dans le précipice et pour leur rendre le retour difficile ou impossible. De sorte que tous les actes qu'on a commis pendant la vie et par lesquels on a contracté des habitudes vicieuses, sont comme les trophées et les armes offensives dont l'ennemi commun se sert pour combattre les hommes en cette heure formidable de la mort; car tous les appétits

désordonnés qu'on a satisfaits sont alors comme autant de brèches par où il entre dans le château de l'âme, pour y répandre son mortel venin, et y amener des ténèbres épaisses, effet naturel de sa présence, afin qu'elle rejette les inspirations divines, qu'elle n'ait aucune véritable douleur de ses péchés, et qu'elle finisse une vie mauvaise dans l'impénitence.

Ces ennemis causent généralement de grands dommages en cette heure, par l'espérance trompeuse qu'ils donnent aux malades d'une plus longue vie, et en leur faisant accroire qu'ils pourront exécuter plus tard ce que Dieu leur inspire alors par l'organe de ses Anges : fatale illusion qui trop souvent les perd. Le danger de ceux qui ont négligé pendant leur vie le remède des sacrements est aussi formidable à l'heure suprême ; car la justice divine punit ordinairement ce mépris qui est horrible au Seigneur et aux Saints, en abandonnant ces âmes imprudentes entre les mains de leur mauvais conseil. En effet, puisque, loin de vouloir profiter du remède efficace au temps propice, elles n'ont fait que le dédaigner, elles méritent par un juste jugement d'être dédaignées à leur tour en cette dernière heure, jusqu'à laquelle elles ont différé par une folle assurance de s'occuper de leur salut éternel. Il y a fort peu de justes que l'antique serpent n'attaque avec une fureur incroyable quand ils sont dangereusement malades. Et s'il prétend

alors vaincre les plus grands saints, que doivent espérer les négligents et les vicieux, qui ont employé toute leur vie à démériter la grâce et les faveurs divines se trouvant dépourvus de bonnes œuvres dont ils pourraient se prévaloir contre leur ennemi ? Mon saint Époux Joseph fut un de ceux qui jouirent du privilège de ne point voir le démon dans cette extrémité ; car, lorsque ces esprits de ténèbres voulurent s'en approcher, ils se sentirent arrêtés par une force irrésistible, et les Anges les précipitèrent ensuite dans les abîmes infernaux où ils éprouvèrent un accablement si affreux (selon notre manière de concevoir ces choses-là) qu'ils en furent tout troublés et tout stupéfaits.

Vous comprendrez par là le danger imminent où l'on se trouve à l'heure de la mort, et combien d'âmes périssent en ce moment, auquel les mérites et les péchés des hommes commencent à produire leur fruit. Je ne vous déclare point le grand nombre de ceux qui se perdent, parce que le connaissant et ayant un véritable amour pour le Seigneur, vous en mourriez de douleur ; mais vous devez savoir qu'en règle générale *une bonne mort suit une bonne vie*, et que dans les autres cas elle est fort incertaine, fort rare et fort chanceuse. Le plus sûr moyen d'arriver au but, c'est de se mettre tôt à courir ; ainsi je vous avertis de regarder désormais chaque jour de votre vie, comme s'il

en devait être le dernier, puisque vous ne savez pas si vous arriverez au lendemain, et de préparer votre âme de façon que vous puissiez *recevoir la mort avec joie quand elle se présentera.* Ne différez donc pas un instant de vous repentir de vos péchés, et de prendre le parti de vous en confesser aussitôt que vous vous en apercevrez; corrigez en vous jusqu'à la moindre imperfection, et faites en sorte de ne laisser subsister dans votre conscience aucune tache qui puisse la souiller sans la laver de vos larmes, sans vous en purifier par le sang de Jésus-Christ, mon très-saint Fils, et sans vous mettre en état de pouvoir paraître devant le juste Juge qui doit vous examiner, et juger jusqu'à la plus petite de vos pensées et au moindre mouvement de vos puissances.

Si vous voulez aidez comme vous le souhaitez, ceux qui sont en cette dangereuse extrémité, commencez par conseiller ce que je viens de vous dire, à tous ceux que vous pourrez, et par leur faire entendre que pour obtenir une bonne mort, ils *doivent vivre soucieux de leur âme.* En outre, vous prierez tous les jours à cette intention sans l'oublier jamais, et vous supplierez le Tout-Puissant de détriure les embuches que les démons dressent contre les agonisants, et de les confondre tous par sa divine Droite. Je faisais, vous le savez, cette même prière pour les mortels; c'est pourquoi

je veux que vous la fassiez aussi à mon imitation. Mais afin que vous leur donniez un plus grand secours, je vous enjoins de commander aux démons de s'en éloigner et de ne point les inquiéter ; et vous pouvez user de ce pouvoir sans aucune difficulté, même sans être auprès des malades, puisque le Seigneur s'y trouve, lui, au nom duquel vous les devez chasser pour sa plus grande gloire (1). »

Cette doctrine de la terrible incertitude du salut, à l'heure de la mort, pour les chrétiens négligents, pour ceux surtout qui ont vécu toute leur vie dans des habitudes criminelles, est clairement enseignée dans l'Evangile. Les Apôtres l'ont rappelée aux premiers chrétiens et tous leurs successeurs, dans le ministère de la parole, l'ont prêchée, comme eux à travers tous les âges. Au siècle dernier (2), deux Apôtres surtout, deux grands saints ont prêché cette même doctrine et leurs enseignements écrits servent encore à la conversion de beaucoup d'âmes.

Saint Alphonse de Liguori dont les Ecrits ont été si spécialement approuvés par l'Eglise, ne cessait de rappeler aux pécheurs d'habitude, aux impénitents le

(1) Ici finit la vie de saint Joseph, extraite textuellement de la « Cité mystique. »

(2) 18e Siècle.

triste état de leur pauvre âme et les frayeurs terribles qu'ils se préparaient à l'heure de leur mort. — Une des plus tristes suites du péché originel, c'est notre lamentable inclination au péché. Car, au témoignage de l'Esprit-Saint lui-même : « les sentiments et les pensées du cœur de l'homme sont inclinés au mal dès sa jeunesse (1). »

« Vu cette triste fragilité, dit le Saint, je demande : Que direz-vous d'un voyageur qui, devant passer la mer par une grande tempête et dans une barque à demi-rompue, voulût, en outre, la charger d'un poids tel qu'il suffirait à lui seul, sans tempête, pour faire couler à fond, la barque la plus solide. Quel pronostic feriez-vous sur la vie de cet homme ? ... Eh bien ! continue ce grand Saint, dites la même chose d'un *pécheur d'habitude* : devant passer la mer de ce monde, mer orageuse où tant d'infortunés font naufrage dans une barque qui tombe en ruine, c'est-à-dire la chair à laquelle nous sommes unis, il veut encore la charger de péchés habituels, il lui sera bien difficile de se sauver ; car, la mauvaise habitude aveugle l'esprit, endurcit le cœur et mène ainsi directement à l'impénitence finale ... »

Saint Léonard de Port-Maurice, cet autre Missionnaire qui a passé plus de quarante ans de sa vie

(1) Gen. VIII, 21)

religieuse, dans le rude labeur des Missions pour le salut des âmes, saint Léonard posait ainsi la redoutable question du salut, à ceux qui prétendent se convertir à la mort, après une abominable vie passée dans tous les désordres : « ... Pécheurs d'habitude, vous qui, non seulement morts à la grâce, mais ensevelis dans le péché comme dans un suaire, gisez dans le tombeau du vice, écoutez-moi ce matin(1) : je vais, non sans effroi, vous montrer qu'un pécheur esclave d'habitudes vicieuses se convertit difficilement : 1° parce que, aveuglé dans son esprit, il ne verra jamais, sans un grand miracle, le danger qu'il court : 2° parce que, immobile dans son sépulcre, c'est-à-dire endormi dans sa volonté, il n'aura pas la force, sans un insigne miracle, de fuir le danger : 3° parce que Dieu ne va pas faire de miracle pour le convertir. — Après avoir prouvé la première de ces trois vérités, le Saint passe à la seconde, où il parle ainsi : « ... Pour aller au fond de la question, appuyons-nous sur les enseignements de la philosophie tant naturelle que morale. L'un et l'autre posent ce principe, que *les mœurs suivent le tempérament* (2). Tout l'auditoire étant d'accord sur ce principe, le saint missionnaire conclut de cette manière :

(1) Dans son sermon du pécheur d'habitude.

(2) Mores sequuntur temperamentum.

« Laissez-moi maintenant formuler mon argument. Un tempérament sanguin et bouillant, par exemple, a peine à se contenir, parce qu'il est naturellement enclin au plaisir, n'est-il pas vrai ? Or si à cette inclination naturelle vous ajoutez l'habitude des plaisirs deshonnêtes, comment vous contiendrez-vous ? comment serez-vous chaste ? J'en demande pardon aux philosophes et aux théologiens, ils ne montrent pas toute la force de l'habitude en affirmant simplement que c'est une seconde nature, ce n'est pas assez dire ; pour moi je ne crains pas d'avancer qu'une mauvaise habitude, régulièrement parlant, est une seconde nature renforçant la première, que c'est une inclination plus forte surajoutée à une autre, qui l'était déjà. Si vous ajoutez une pente à une autre, qu'avez-vous ? un précipice : de même si à une inclination naturelle vous ajoutez une autre inclination, fruit d'une mauvaise habitude, qu'aurez-vous ? une quasi-nécessité. C'est saint Bernard qui vous le dit.

Remarquez, pécheurs consuétudinaires, remarquez cette pente rapide par laquelle vous descendez en enfer : la nature est déjà gâtée, le premier péché la gâte encore davantage ; si vous multipliez les péchés, l'habitude s'engendre, la mauvaise habitude forme une quasi-nécessité, la nécessité rend le retour sur soi-même moralement impossible ; l'impossibilité vous ôte

à vous-même l'espoir de vous amender, et le désespoir vous pousse en eufer, si Dieu, par un miracle de miséricorde extraordinaire ne vous tend la main pour vous retenir. »

Mais Dieu fera-t-il ce miracle, pour une âme toute noire d'ingratitude qui a horriblement abusé, toute sa vie, de sa grâce divine et qui a entraîné avec elle, vers l'abîme tant d'autres âmes, et par ses paroles et ses scandaleux exemples ? ... Ecoutons, dit encore ici saint Léonard, écoutons la formidable sentence que saint Jérôme, déjà vieux et touchant à la tombe, laissa en héritage à ses disciples : « Sur *cent mille* qui ont toujours vécu dans le péché, à peine *un seul* obtient-il de Dieu son pardon à la mort, et se sauve (1) ! »

(1) Vix de centum millibus, quorum mala semper vita fuit, meretur in morte a Deo habere indulgentiam unus.

LA MORT DES JUSTES

« La mort ! qui effraie tant les âmes négligentes et qui est horrible pour les pécheurs, la mort est pleine de douceur pour les âmes justes ! Car tel que mourut notre auguste Patriarche saint Joseph, ainsi meurent tous ceux qui, comme lui, ont beaucoup aimé Jésus et Marie sur la terre.

Mais qui peut nous dépeindre mieux combien est précieuse aux yeux du Seigneur la mort des Saints que les Saints eux-mêmes ? Nous laisserons donc parler les Saints, et nous tâcherons, âmes pieuses, de bien comprendre tout leur céleste langage.

Saint Jean de la Croix, dans ses Cantiques intitulés : « *Vive flamme d'amour* », parle ainsi de la mort des justes : « La mort des âmes qui ont brûlé de l'amour de Dieu est souverainement suave et douce. La douceur de mourir surpasse tout ce qu'elles ont jamais ressenti de plus doux dans le cours de leur vie spirituelle. La cause de cet inénarrable plaisir qu'elles goûtent en mourant, c'est qu'elles succombent à la force même de l'amour divin. Près de s'unir à Dieu, elles commencent à entrevoir sa beauté qui va se donner à elles et les transformer en soi, et l'impression de béatitude divine, causée par cette vue, est si puissante, qu'elles succombent.

Aussi leur mort commence par un élan extatique d'amour qui brise leurs liens et se termine par la claire vision et la pleine possession de Dieu ! »

C'est pour cela que les Saints, au lieu de craindre la mort, soupiraient après elle, trouvant trop long leur exil sur la terre, et la désiraient avec une ardeur irrésistible.

Le grand Apôtre avait ce désir, lorsque, écrivant aux Philippiens, il leur disait: « Ma vie, c'est Jésus-Christ et la mort m'est un gain. Que si cependant je demeure plus longtemps dans ce corps mortel, je tirerai du fruit de mon travail: aussi je ne sais que choisir; je me trouve pressé des deux côtés: car, d'une part, je désire être dégagé des liens du corps et être avec Jésus-Christ; *ce qui est sans comparaison le meilleur;* et de l'autre, il est plus utile pour vous que je demeure encore en cette vie ! »

Ecoutons maintenant saint Alphonse, parlant de la séraphique Thérèse de Jésus: « La mort, objet de la plus grande frayeur des mondains, est ce que désirent le plus les amis de Dieu. Les uns appellent cette vie une prison: saint Paul l'appelle une véritable mort ! Mais qui pourrait exprimer la tristesse et les angoisses extrêmes que le désir de mourir faisait éprouver à notre Sainte, surtout depuis le temps où Notre-Seigneur l'appela à son parfait amour. Elle écrit dans sa vie (1),

(1) Sa Vie, écrite par elle-même, sur l'ordre formel de son confesseur.

que le désir qu'elle avait de mourir pour aller voir Dieu était si grand, qu'il ne lui laissait pas même le loisir de penser à ses péchés... La Sainte pensant d'ailleurs au danger où elle était durant sa vie d'offenser Dieu et de le perdre, disait qu'un seul jour et même une seule heure lui paraissait un temps trop long. C'est pourquoi elle s'écriait: « Hélas ! Seigneur, tant que nous sommes en cette misérable vie, la vie éternelle est toujours en danger. O vie, ennemie de mon bien, qui pourra te finir ! Je te supporte parce que Dieu te supporte ; je te conserve, parce que tu lui appartiens : ne me sois ni perfide ni ingrate. Oh ! quand viendra le bienheureux jour, où je me verrai abîmée dans l'océan immense de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher... Oh ! Jésus, que la vie de l'homme est longue ! Elle est courte, considérée comme moyen d'acquérir la vraie vie, mais elle est longue pour l'âme qui désire se voir en la présence de son Dieu ! » En un mot tout son soulagement et toute sa consolation, en cette vie, était de penser à sa mort. »

Et saint Alphonse parlant lui-même de ce désir de la mort, dans son précieux Livre de « *La préparation à la mort,* » dit : « Comprenons bien que celui qui offre à Dieu sa mort, fait envers Dieu l'*acte d'amour le plus parfait possible*... Celui qui aime Dieu doit soupirer après la mort. *C'est un signe de peu d'amour pour*

Dieu que de n'avoir pas le désir d'aller jouir bientôt de sa vue, avec l'assurance de ne pouvoir plus le perdre! Aimons donc le bon Dieu le plus possible, dans cette vie: le degré d'amour que la mort trouvera en nous, sera la mesure de l'amour dont nous aimerons Dieu dans le ciel, pour toute l'éternité! »

Les Pères du désert, les solitaires de la Thébaïde comprenaient bien cette consolante doctrine, et l'un d'eux, saint Jean Clymaque, nous a laissé sur le désir de la mort, cette parole mémorable: « Il est digne de louange, celui qui attend la mort, comme devant arriver chaque jour; mais celui-là est un *Saint*, qui la désire à chaque heure! »

Prière de saint Alphonse de Liguori, pour obtenir par la protection de saint Joseph, la grace d'une bonne mort

Mon puissant Protecteur, saint Joseph! j'avoue que par mes péchés, je me suis rendu indigne de la grâce que je vous demande; mais, si vous me défendez, je ne puis me perdre: vous avez été non-seulement un intime ami de mon divin Juge, mais encore son gardien et son père nourricier; recommandez-moi à Jésus, qui vous aime si tendrement. Je me place sous votre Patronage; agréez-moi pour votre serviteur perpétuel. Par

la sainte compagnie de Jésus et de Marie, dont vous avez joui pendant votre vie, obtenez-moi la grâce de ne plus me séparer de leur amour ; et par l'assistance que vous avez eue de Jésus et de Marie à votre mort, obtenez-moi d'être particulièrement assisté de Jésus et de Marie à l'heure de ma mort. Et vous, ô Vierge sainte, par l'amour que vous portez à votre Epoux Joseph, ne manquez pas de me secourir à mes derniers moments.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



DEUXIEME PARTIE

SAINT JOSEPH—SON CULTE

I

ORIGINE

LE SAINT-ESPRIT RÉVÈLE DANS L'EVANGILE
LA SAINTETÉ ET LES GRANDEURS DE JOSEPH ;
ET, LES FONDEMENTS DE SON CULTE S'Y TROUVENT
INÉBRANLABLEMENT ÉTABLIS.

« Celui de qui émane toute sainteté, qui a inspiré les Prophètes et les Docteurs, a voulu écrire lui-même, de son doigt divin, dans l'Evangile, la sainteté de Joseph, ses titres, et la divine mission qui lui a été confiée sur la terre.

Mais à cet Esprit créateur, il ne faut que quelques mots pour tout dire ; il est de la majesté de son langage d'énoncer plus en quelques paroles que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre, et que tous les Docteurs ne pourront jamais exprimer.

D'un trait, il nous peint la sainteté de Joseph: « *Or, comme Joseph, son Epoux, était un homme juste.* »

D'après les Docteurs et les interprètes des livres sacrés, la sainteté attribuée par l'Esprit-Saint à Joseph est la réunion et la perfection de toutes les vertus. Ainsi cette seule parole illumine toute la vie de ce grand homme.

D'un mot, il proclame les deux titres qui créent à Joseph une grandeur à part, le titre d'Epoux de la Vierge et celui de père nourricier de Jésus. Il l'appelle: « *l'Epoux de Marie, de qui est né Jésus, nommé le Christ.* »

Par ce titre, il nous révèle qu'il y a entre la Vierge Immaculée et Joseph un véritable mariage, comme l'enseigne l'Eglise et tous les Docteurs avec elle.

Joseph est véritablement le Père du Christ, parce que à part la conception miraculeuse du Verbe fait chair, qui est tout entière l'œuvre du Saint-Esprit, il possède tous les autres éléments de la paternité. Le Très-Haut l'a établi sur la terre son remplaçant à l'égard de l'Homme-Dieu, et lui a donné un cœur de Père pour Celui qu'il engendre de toute éternité.

Bien que ce titre de Père du Christ soit renfermé dans celui d'Epoux de Marie, le Saint-Esprit se plaît néanmoins à le lui décerner d'une manière explicite dans l'Evangile: « *Son père et sa mère étaient en*

admiration sur ce qui se disait de lui. » Le Saint-Esprit veut que ce titre si beau et si cher de Père de Jésus-Christ soit publiquement donné à Joseph par la Vierge elle-même : « *Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte ? Voilà que votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions* »

Le Saint-Esprit consigne dans l'Evangile l'origine et la généalogie de Joseph : « *C'est un descendant de David ;* » et l'Ange envoyé de Dieu l'appelle de ce nom : « *Joseph, fils de David.* »

Ce divin Esprit nous fait aussi connaître la profession de Joseph : c'est un simple ouvrier. Jésus-Christ, qui veut sauver le monde par l'humilité de la croix, a été élevé dans son atelier. On disait de lui : « *N'est-il pas le fils du charpentier ?* »

Le Saint-Esprit proclame la mission confiée à Joseph, la plus auguste et la plus sainte qui puisse être confiée à un homme mortel : « *Joseph, fils de David, ne craignez pas de retenir Marie votre epouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus ; car c'est Lui qui sauvera son peuple de ses péchés.* »

Enfin, le Saint-Esprit nous montre Joseqh accomplissant sa mission, imposant le nom de Jésus au divin Enfant, le présentant au Temple, fuyant avec

lui et sa Mère en Egypte, les ramenant de l'exil, les nourrissant l'un et l'autre à la sueur de son front en Egypte, à Nazareth, et cela jusqu'à la fin de ses jours.

Par une dernière révélation, le Saint-Esprit achève de mettre en lumière la gloire de Joseph, en nous montrant le Verbe incarné, le Fils de Dieu soumis à Joseph, comme il l'était à sa divine Mère ; « *Et il leur était soumis.* »

Comme on le voit, Joseph, dans cette sublime brièveté du récit évangélique, est montré dès le principe à l'Eglise ; ses relations avec les trois personnes divines, avec le Verbe incarné et avec la Vierge Immaculée, y sont clairement énoncées. Cette figure, unique entre les hommes et les Anges, la plus majestueuse, après celle du Christ et de la Vierge, y est divinement dessinée ; et, par conséquent, les fondements de son culte s'y trouvent inébranlablement établis.

Les Pères de l'Eglise, les Docteurs, les saints, les auteurs ascétiques ne feront dans la suite des siècles que développer ce fond inépuisable de lumière que le Saint-Esprit a concentré dans quelques paroles. Tout ce qu'ils diront sera contenu dans ce qu'il a dit ; mais ils n'arriveront jamais à dire pleinement tout ce qu'il a dit en quelques mots dans l'Evangile (1).

(1) Saint Joseph d'après les Saints... par le R. P. M. Bouix, S. J.

II

A TRAVERS LES SIÈCLES

Le R. P. Huquet, à l'introduction de son bel ouvrage intitulé l'*Auréole de saint Joseph,* parle ainsi du culte de ce saint Patriarche :

« S'il est une dévotion en faveur aujourd'hui dans l'Eglise, après la dévotion à Marie, c'est celle qui s'adresse à saint Joseph, époux de la Sainte Vierge et père adoptif de Notre-Seigneur. Ces deux titres de saint Joseph, les fonctions qu'il remplit dans la Sainte-Famille en vertu de ces titres, les vertus dont il les accompagna, les grâces nombreuses qu'il obtient à ceux qui l'invoquent, suffisent bien pour justifier les progrès de cette dévotion. »

Le culte de Joseph a pris naissance avec l'Evangile.

« Je ne comprends pas, a écrit sainte Thérèse, comment on peut penser à la Reine des Anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulations durant le bas âge du divin Enfant-Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. »

Seulement, c'était d'abord un culte tout intime ; il

ne s'exprimait pas, comme il l'a fait depuis, par un office particulier, des églises, des confréries érigées en son honneur.

C'était une graine féconde, mais qui attendait l'heure propice, son rayon pour éclater en se développant. Le moment propice ne vint pas, tant que dura le paganisme. Mêlée à ces hommes tout pétris de pensées charnelles l'Eglise craignait sans doute de ternir la naissance virginale de Jésus en leur montrant Joseph près du Sauveur et de sa Mère. Et même après que le paganisme eut disparu, le Culte de saint Joseph fut longtemps encore à se dégager de l'obscurité des premiers jours. Le temps où il avait vécu en fut peut-être la cause. Mort, en effet, dans les bras de Notre-Seigneur selon une tradition généralement reçue, par conséquent avant la promulgation de la Loi nouvelle, on le comptait encore parmi les justes de l'Ancien Testament, qu'on n'honorait pas alors d'un culte spécial. Quoiqu'il en soit, on serait mal fondé à conclure de là que nos Pères soient restés indifférents à sa mémoire ; c'est la belle remarque du savant oratorien, le P. Thomassin : « Les saints à qui on n'a pas dédié de fêtes, ou à qui on a rendu plus tard ce devoir, ne sont pas moins illustres que les autres. Les fêtes des martyrs sont bien plus anciennes que celles de la Mère de Jésus-Christ, qui est néanmoins leur Reine...

La plus solide maxime à laquelle il faut s'attacher, est que tous les saints sont honorés dans tous les sacrifices et dans toutes les fêtes et que Dieu est honoré par eux et en eux tous, quoiqu'on ne puisse pas les nommer tous, mais qu'en nommant un seul d'eux, on les comprenne tous, parce qu'ils sont tous les uns dans les autres et que la gloire dont chacun jouit, est la gloire en même temps et la joie de tous les autres... »

Les chrétiens d'aucune époque ne pouvaient ignorer saint Joseph; mais pendant plusieurs siècles, les ombres de Bethléem et de Nazareth semblent voiler encore la figure de ce grand Patriarche, et sa vie reste enveloppée dans le mystère de la vie cachée du Sauveur. La liturgie primitive ne fait mention de saint Joseph qu'à l'occasion des deux fêtes célébrées dans l'église grecque huit jours avant et huit jours après la Nativité : la première pour honorer les parents du Sauveur; la seconde pour honorer les justes de l'ancienne Loi. Saint Joseph avait nécessairement une place dans ces deux solennités, mais il restait confondu parmi ceux qui en étaient l'objet, et l'Eglise ne lui rendait aucun culte particulier.

Durant les premières phases de sa vie militante, l'Eglise avait choisi dans le ciel des patrons et des modèles, dont le caractère répondait aux épreuves qu'elle traversait. A l'effort de la persécution, elle avait

opposé des martyrs ; à l'effort de l'erreur, elle avait opposé le culte de saint Pierre et des premiers apôtres, vivants symboles de l'unité catholique attaquée par des hérésiarques ; à l'effort de la barbarie, elle avait opposé le culte des missionnaires du christianisme et spécialement de saint Martin qui était le type le plus populaire de l'apostolat et de la charité. Les peuples barbares, qui entraient alors dans l'Eglise, étaient surtout frappés par les bienfaits extérieurs du christianisme et attirés vers les Saints qui en avaient été les principaux instruments. Le culte de saint Joseph était réservé à des temps de maturité religieuse, où la lutte contre le paganisme et l'hérésie ayant presque cessé, l'Eglise devait s'attacher surtout à faire pénétrer les fidèles dans les mystères de la vie intime de Notre-Seigneur, et diriger vers ce but les travaux de la science chrétienne et les élans de la dévotion populaire.

Le mystère de l'Incarnation contenait éminemment, avec la dévotion à Jésus et à Marie, la dévotion à saint Joseph. Le Verbe incarné, sa Mère ,son Nourricier, ne sauraient se séparer ; ce sont trois fleurs comme sorties de la même tige, et leurs dévotions, pour s'être inégalement épanouies,—cela devait être, car elles ne sont point également nécessaires,—pour s'être épanouies successivement et à des temps parfois éloignés, n'infirment en rien leur commune origine. Dieu souffle son esprit quand il veut,

où il veut ; mais toujours dans ses ouvrages, il prend conseil de nos besoins et y accommode ses secours. Placées sous l'influence du soleil, trois graines quoique confiées ensemble à la même terre, ne se développent pas ensemble ; et quand il germe, le gland de la forêt n'est pas tout à coup un grand arbre, il le devient à son heure ; laissez-le accomplir ses progrès, progrès lents peut-être mais sûrs, l'arbre finira par couvrir la terre de ses puissants rameaux.

Telle est devenue la dévotion à saint Joseph. Sentier étroit d'abord ; peu connu, peu frayé, il est aujourd'hui, selon la parole de nos Saints Livres, ce grand chemin tout resplendissant de sainteté, tout éclatant de merveilleuses clartés. Tant d'âmes saintes y ont marché, qu'il est devenu deux foix glorieux ! Tant de cœurs attristés y ont retrouvé la paix et la sérénité, que de cette vallée de larmes on est heureux de eourir à lui !

Les premiers monuments du culte de saint Joseph appartiennent au siècle qui s'écoula entre la mission de saint Bernard et le règne de saint Louis : ce siècle eut à un très haut degré l'intelligence de l'idéal ascétique : il aima les saints avec enthousiasme, et, par contraste avec son goût pour la gloire humaine, il aima de préférence les Saints les plus humbles. Cet attrait mystique des peuples inspira aux contemporains de saint François (d'Assise) la dévotion à saint Joseph.

C'était aussi un attrait conforme au besoin des âmes et aux épreuves des temps. Dans ce siècle de foi ardente, mais de passions fières, on cherchait surtout chez les saints la douceur qui manquait aux hommes : on la trouvait dans saint Joseph avec ce charme tout particulier que l'âme du Sauveur-Enfant semble refléter sur l'âme du bienheureux Patriarche. Saint Joseph avait plus que tout autre saint, la puissance de susciter des vertus analogues à celles de Jésus-Christ dans sa vie cachée, et son culte devait faire pénétrer un courant de mansuétude et de paix dans le courant d'héroïsme, mais aussi de violence qu'était encore celui de ce siècle.

L'élan des âmes vers saint Joseph eut pour point de départ l'enthousiasme des croisades et l'impression des Lieux Saints. Les pèlerins de Terre-Sainte, trouvaient à Bethléem et à Nazareth, les souvenirs de saint Joseph mêlés à ceux de Jésus-Christ ; ils y respiraient les parfums de cet intérieur de la Sainte Famille dont Joseph fut pendant trente ans le chef et le protecteur.

A leur retour en Occident, plusieurs de ces pèlerins érigèrent des églises ou des chapelles en son honneur, soit pour satisfaire à des vœux, soit pour y déposer des reliques du Patriarche de Nazareth, qu'ils rapportaient comme des trophées de leur pieux voyage. C'est ainsi que fut fondé le pèlerinage de Semur en Bourgogne, où l'on vénérait un antique anneau du mariage de Joseph

et de Marie. Rome reçut une autre relique et dont les siècles n'ont pas démenti l'authenticité ; c'était le manteau dont saint Joseph se servait dans la crèche, au moment de la naissance du Christ Sauveur.

Parallèlement à ce premier effort de la dévotion populaire, on voit commencer le travail liturgique et théologique qui devait mettre dans une complète lumière la doctrine de l'Eglise sur le Père adoptif de Notre-Seigneur. Ce furent encore les pèlerins de Jérusalem qui en fournirent les premiers éléments ; ils rapportèrent d'Orient un office de saint Joseph, usité dans l'ancien monastère de Saint-Sabas et chez les moines du Mont-Carmel. Les Franciscains l'adoptèrent des premiers. Les Dominicains le modifièrent, d'après les travaux d'Albert le Grand, et le répandirent dans une partie de l'Italie. Bientôt la France et la Belgique voulurent aussi se l'approprier. Plusieurs évêques l'admirent dans leur liturgie avec des changements plus ou moins considérables. Quelques-uns d'entre eux même firent composer des offices spéciaux à l'usage de leur diocèse. Toujours est-il que vers la fin du XIIIe siècle, les louanges de saint Joseph se chantaient dans la plupart des églises occidentales, et que sa Fête était généralement célébrée à titre de fête particulière, en attendant l'époque prochaine où Rome devait l'instituer à titre de fête solennelle pour toute la chrétienté.

Pendant ce siècle et dès le précédent, les docteurs

donnent au culte de saint Joseph la consécration de l'éloquence populaire et de la science théologique.

Au XIVe siècle, la dévotion à saint Joseph se manifesta sous une forme nouvelle. On commença à établir des confréries sous son patronage. Avignon vit naître la première : c'était une confrérie de jeunes filles auxquelles on donnait chaque année, à la fête de saint Joseph, un bouquet de fleurs odoriférantes pour leur rappeler, dit un vieil auteur, que la modestie devait être en elles une fleur et un parfum.

Plusieurs confréries du même genre furent érigées à cette époque en France et en Belgique. On y établit aussi des confréries d'enfants et enfin une confrérie d'hommes mariés qui, en adoptant saint Joseph pour patron, se proposaient de pratiquer à son exemple les vertus de la vie conjugale.

Le culte de saint Joseph, très populaire parmi les Français, trouva au XIVe siècle deux apôtres fervents dans les deux hommes de génie qui exercèrent successivement la charge de chancelier à l'université de Paris : Pierre d'Ailly et son disciple, l'illustre Gerson. Pierre d'Ailly, plus tard évêque de Cambrai, ajouta diverses leçons à un des offices de saint Joseph, usité en France. Mais on lui doit un ouvrage dans lequel, à l'imitation du huitième chapitre d'Esther, il célèbre dans saint Joseph un nouveau Mardochée, que le Roi suprême

a voulu revêtir d'un honneur insigne ; et il décrit les douze gloires qui rayonnent comme douze étoiles, sur la couronne royale de ce saint Patriarche.

Quant à Gerson, on peut dire qu'il fut possédé par le désir de contribuer de toutes manières à la gloire de saint Joseph. Il le célébra dans ses discours ; il le chanta dans ses poésies ; il lui consacra un traité d'un charme naïf en même temps que d'une érudition profonde ; enfin, il ne cessa, par sa parole, par sa plume et par son influence dans l'Eglise, de travailler à la gloire du Saint qu'il avait choisi pour protecteur et en quelque sorte pour ami.

Ayant trouvé dans les œuvres d'Eusèbe de Césarée un calendrier où était indiquée l'antique fête du mariage de saint Joseph, Gerson travailla à la faire établir et en composa l'office, qui fut adopté par plusieurs ordres religieux et par plusieurs diocèses de France, de Belgique, d'Italie.

Le Pape Paul III fixa cette fête au 7 mars, et Pie V, après avoir revu et réformé l'office composé par Gerson, y donna une sanction définitive.

Jusqu'à Gerson, la fête de saint Joseph n'était pas sortie du cloître, ou, si elle était célébrée ailleurs, c'était à peine dans quelques églises particulières. Il écrivit diverses lettres pour la faire célébrer partout, une au duc de Berry, en 1413, une autre au chantre de l'église de Chartres, la dernière à toutes les églises. Il joignait à ces

lettres des prédications et profitait de tout pour recommander sa chère dévotion. La Providence lui en fournit bientôt une belle occasion: le concile de Constance venait de s'ouvrir; il y fut envoyé comme député de l'Université de Paris et ambassadeur du roi Charles VI. Dans une des sessions, en 1416, il éleva la voix au concile pour réclamer la célébration de la Fête de saint Joseph ; en même temps il demanda que l'Eglise se prononçât sur l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Son texte était: *Jacob genuit Joseph, virum Mariæ.* Jacob engendra Joseph, époux de Marie. Il suppliait le concile de se donner saint Joseph pour patron, et déclarait que dans l'honneur rendu à ce grand Saint était le remède au schisme qui désolait l'Eglise. Nous savons que les paroles du Chancelier furent très agréables aux Pères du concile de Constance.

La période du moyen âge est couronnée par l'œuvre immortelle de Isidore de Isolanis, une des plus expressives figures de l'Ordre de saint Dominique. Ce religieux, au sort digne d'envie, fit deux des plus belles choses qu'un homme puisse faire en ce monde; il écrivit magnifiquement sur l'autorité du Pontife Romain, et sur la sainteté du glorieux Epoux de Marie!

Dans cette âme, on ne sait quel feu brûle davantage, ou son amour pour le centre de l'unité, ou son amour pour saint Joseph. Ce qui est manifeste, c'est qu'il y a en elle

une divine passion de voir l'Eglise triompher dans le monde, et saint Joseph régner sur tous les cœurs. Dieu lui donna visiblement mission pour écrire sur ce glorieux Patriarche. Il traita en grand ce sujet si riche et si vaste : et en 1522 il dédia au pape Adrien VI son travail, qu'il intitula : La *Somme de Saint Joseph,* voulant par cette dédicace témoigner, devant la postérité, de son amour pour l'Eglise Romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises. C'est à lui que les Bollandistes décernent l'honneur d'avoir le premier écrit *ex professo* sur saint Joseph. Il figure de droit à côté de saint Bernardin de Sienne (1), et il a la gloire de guider avec lui la phalange des auteurs qui ont écrit sur ce grand Saint.

Le XVIe siècle était commencé; le culte de saint Joseph d'abord propagé par le peuple, puis par les docteurs, eut alors pour foyer les grands ordres religieux que Dieu suscita dans son Eglise pour seconder l'œuvre de la réforme catholique entreprise par le concile de Trente. Une même inspiration poussait vers le chef de la Sainte Famille tous les chefs des familles monastiques, qui reconnaissent en lui leur Patron et leur modèle. Sainte Thérèse

(1) Saint Bernardin de Sienne, ce séraphique fils de saint François, dans un traité court et lumineux, expose avec précision et avec une ineffable onction de langage les titres et les grandeurs de saint Joseph. C'est dans cet impérissable chef-d'œuvre que tous les écrivains dans la suite viendront s'inspirer. *(P. Bouix).*

dédiait à saint Joseph les monastères du Carmel, et faisait passer dans l'âme de ses Filles sa confiance inaltérable envers celui qu'elle nommait son *Père et son Maître.*

Les Papes trouvèrent une auxiliaire puissante pour la propagation du culte de notre Saint dans la célèbre réformatrice du Carmel. Gerson avait beaucoup fait pour lui ; Thérèse fit mille fois plus encore par elle-même, par les religieux de sa réforme et les religieuses de son Carmel. Saint Joseph lui est surtout redevable de sa gloire sur la terre. Que de monastères, que d'églises, que de confréries, que d'offices, que d'écrits en son honneur, sont dus à la féconde initiative de la vierge d'Avila! C'est par elle surtout que, depuis trois siècles bientôt, tant de prières montent vers saint Joseph, du monde et du cloître, et que tant de bénédictions en descendent ! Il me faudrait nommer tous les ordres religieux, si je voulais citer tous ceux qui, sur les traces de sainte Thérèse, ne cessent de professer la plus tendre dévotion pour saint Joseph.

A partir de cette époque, tous les Saints que l'Eglise a canonisés font éclater leur tendre dévotion envers saint Joseph ; et plusieurs, comme saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori et saint Léonard de Port-Maurice, l'ont glorifié dans leurs écrits. Tous les maîtres les plus célèbres de la vie spirituelle, le vénérable Jean d'Avila, l'Apôtre de l'Andalousie, le vénérable père Louis Dupont et Louis de Grenade révèlent saint Joseph à leurs lecteurs

et leur apprennent à l'honorer. Les ouvrages qui traitent de ce grand Saint se multiplient... Il ne restait plus qu'à régulariser ce culte devenu universel. C'est ce que fit Grégoire XV, en confirmant l'institution de la fête de saint Joseph, déjà fixée au 19 mars par Urbain VIII.

Dès lors le culte du saint Patriarche, solennellement adopté par les Papes, devint une des forces de l'Eglise et un des éléments de la vie chrétienne. Il grandit dans l'atmosphère morale qui lui est en apparence le plus contraire. A travers le scepticisme du XVIIIe siècle, le côté affectueux et pratique de la dévotion à saint Joseph se développe sous l'influence de saint Alphonse de Liguori qui retrouve, pour célébrer l'Epoux de Marie, les accents émus et naïfs de saint Bonaventure (1).

Au dix-neuvième siècle, le culte de saint Joseph prit un développement considérable, à côté de celui du Sacré-Cœur de Jésus et de l'auguste Vierge Marie.

Mgr Baunard, dans son magnifique ouvrage intitulé: « *Un siècle de l'Eglise de France* (2) », en parle ainsi: «...Ne nous étonnons donc point que, si grand dans l'Evangile, Joseph ait pris une si grande place dans la vénération de l'Eglise, en ce siècle. Déjà à sa fête principale du 19

---

(1) P. Huquet.....—

(2) Paris, 1901.—

mars généralement assombrie par les voiles du temps quadragésimal, l'Eglise avait ajouté celle du Patronage de Joseph(1), placée au IIIe dimanche après Pâques. Cependant la catholicité tout entière, mais spécialement la France, au concile de Bordeaux, multiplièrent leurs suppliques auprès du Saint-Siège pour que Joseph fût investi du titre de patron de l'Eglise universelle. Ne l'avait-il pas été lorsque l'Eglise c'était l'étable de Bethléem et la maison de Nazareth ? N'en avait-il pas été le pourvoyeur, le défenseur et le soutien ? Et puis, ce patron de la Sainte Famille n'était-il pas comme de droit le protecteur et le patron de la famille chrétienne en si grave péril de désorganisation de nos jours ? Enfin cet Ouvrier n'était-il pas prédestiné à devenir le patron de toute la classe ouvrière, prédominante de nos jours ? Et la fête de saint Joseph ainsi comprise n'allait-elle pas être du même coup une triple fête patronale : fête de l'Eglise, fête de la famille et du foyer, fête du travail et de l'atelier ? en était-il une, conséquemment, qui fût davantage et dans l'esprit de l'Evangile et dans l'esprit des temps nouveaux ?

Le 8 décembre 1870, s'inspirant de ces pensées et répondant aux vœux et aux requêtes présentées par les premiers, en particulier dans le sacré concile du Vatican, Pie IX,

(1) Voir plus loin.

ému de la déplorable condition présente des choses desquelles ce saint protecteur de Jésus et de Marie a la garde en ce monde, promulgua le décret *Quemadmodum Deus* (1), par lequel « le Bienheureux Joseph était solennellement proclamé Patron de l'Eglise universelle. »

Cette date était précisément celle de nos désastres ; c'était aussi le lendemain de l'invasion de Rome par le roi de Piémont. Cette solidarité de souffrance formait un lien plus étroit entre l'Eglise et la France. A cette heure, ni l'une ni l'autre n'avaient d'alliés sur la terre. N'était-ce pas l'heure de se placer ensemble, l'une et l'autre sous un même et puissant Patronage dans le Ciel ? »

III

SAINT JOSEPH D'APRÈS LES SAINTS

Hommage à Marie, Reine de tous les Saints.

« Il est certain que toute la sainteté et la gloire des saints fut l'œuvre de l'amour de Jésus-Christ et de ses mérites ; car ils furent tous les très parfaits ouvrages

(1) Voir plus bas, IV, la Traduction de ce Décret.

de ses mains ; mais, comparés avec la grandeur de l'auguste Marie, ils ne semblent que des ébauches, parce que tous les saints eurent quelques défauts qu'il fallut corriger. Il n'y eut que cette seule image vivante de son adorable Fils qui en fût exempte ; et le premier coup de pinceau qu'il donna en la formant fut plus excellent et plus délicat que les retouches qu'exigèrent les plus sublimes esprits et les plus grands saints. Elle est le modèle de toute la sainteté et de toutes les vertus des autres ; le dernier terme que pût atteindre l'amour de Jésus-Christ chez une simple créature, car aucune créature ne reçut en grâce ou en gloire ce qui put être donné à l'incomparable Marie, et elle reçut tout ce qui put être donné aux autres, de sorte que son très béni Fils lui donna tout ce qu'elle put recevoir et qu'il put lui communiquer.

La variété des saints, aussi bien que leurs différents degrés, exaltent dans le silence l'ouvrier de tant de sainteté ; les petits augmentent la grandeur des grands, et ils honorent tous ensemble la très pure Vierge, qui les surpasse glorieusement par son incomparable sainteté, et au bonheur de laquelle ils participent par l'endroit dans lequel ils l'ont imitée pour concourir à cet ordre, dont la perfection rejaillit sur tous. Or, notre grande Reine est le couronnement qui a relevé tout l'ordre des justes ; par là même elle a été l'instrument

ou le motif de la gloire que tous les saints ont à un certain degré. Il suffit de considérer le temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ mit à travailler en elle, et celui qu'il employa en tout le reste de l'Eglise, pour découvrir, quoique de loin, son excellence dans le mode qu'il suivit pour former cette image de sa sainteté. Car pour fonder l'Eglise et l'enrichir, pour appeler les apôtres, pour enseigner le peuple et pour établir la nouvelle Loi de l'Evangile, il ne fallut que trois ans de prédication, pendant lesquels il accomplit surabondamment cette œuvre que son Père éternel lui avait recommandée, et il justifia et sanctifia tous les fidèles : mais pour imprimer en sa bienheureuse Mère l'image de sa Sainteté, il n'employa pas seulement trois ans, mais trente ans, pendant lesquels il opéra continuellement en elle par la force de son amour et de sa puissance divine, sans aucun intervalle où il ait cessé d'ajouter grâces sur grâces, dons sur dons, bienfaits sur bienfaits, sainteté sur sainteté. Encore se réserva-t-il de la retoucher de nouveau, par les faveurs qu'elle reçut après que Jésus-Christ son très saint Fils fut remonté au ciel, vers Dieu son Père.

Tous les bienfaits dont elle était l'objet étaient extraordinaires, exceptionnels, au-dessus de tous ceux que pussent recevoir les autres créatures, et par conséquent, chacun de ses bienfaits semblait être le suprême, et marquer une dernière limite : néanmoins, il n'y a en la

participation des perfections divines aucune borne de leur côté, et c'est la capacité de la créature qui manque. Or, comme celle de la bienheureuse Vierge était immense, et qu'elle croissait encore, chez elle, dans la proportion même des faveurs, elle ne faisait, en recevant de grandes grâces, que se disposer à en recevoir d'autres plus grandes. De sorte que le pouvoir divin, ne trouvant en elle aucun obstacle qui l'arrêtât, versait tous ses trésors pour les confier à la très fidèle Marie.

La raison se trouble, les paroles manquent à la vue de cette glorieuse Souveraine, parce qu'elle fut élue comme le soleil et que les yeux des hommes n'en sauraient supporter la splendeur, non plus que ceux de toute autre créature (1). Et le bienheureux Joseph qui a vécu si longtemps, en compagnie de cette Reine incomparable, ainsi que de son adorable Fils, à quel degré de sainteté n'a-t-il donc pas dû s'élever! Après les Révélations de la Vén. Mère d'Agréda, écoutons les paroles de quelques-uns des Docteurs et des grands Saints de l'Eglise.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Le saint Docteur, interprétant ces paroles de l'Evangile : « *Or, comme Joseph, son époux, était un homme juste,* » s'exprime ainsi :

(1) Cité myst.

Ce nom de *juste* que l'Esprit-Saint donne ici à Joseph signifie accompli dans toutes les vertus. La justice, en effet, comprend et l'absence de tout vice et la possession de toute vertu ; c'est dans ce sens que l'Ecriture emploie souvent le mot de justice, comme lorsqu'elle dit, en parlant de Job : « *C'était un homme juste et droit*; et encore, en parlant de Zacharie et d'Elisabeth, son épouse : « Tous *deux étaient justes.* »

Dans un autre passage de la même homélie, le saint Docteur paraphrase ainsi ces paroles de l'Ange à Joseph : « *Elle mettra au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus* » : Ne croyez pas, ô Joseph, que parce que le Sauveur a été conçu du Saint-Esprit, vous serez complètement étranger à l'économie de ce grand mystère. Sans doute, vous ne participerez en aucune façon à cette génération divine, puisque la virginité de Marie demeure intacte ; cependant je n'obscurcirai en rien la splendeur de cette virginité, en vous conférant le privilège, réservé au père, d'imposer un nom à ce divin Enfant ; c'est vous qui le nommerez. Bien qu'il ne soit pas votre Fils, vous aurez pour lui toutes les sollicitudes d'un père, et, en lui imposant le nom qu'il portera, vous lui serez uni par tous les liens de la paternité.

Enfin le saint Docteur commente ainsi ces paroles : « *Fuyez en Egypte, et restez-y jusqu'à ce que je vous*

dise d'en partir ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr. »

A ces paroles, Joseph ne se trouble pas ; il eût pu dire · « Mais c'est là une énigme. Vous disiez naguère. Il sauvera son peuple ; et maintenant il ne peut se sauver lui-même, et nous voilà forcés de fuir et de nous exiler dans une contrée lointaine ! Cela ne s'accorde guère avec vos promesses... » Non, Joseph ne fit aucune de ces réflexions, car c'était un homme juste ; il ne s'informe pas même du temps du retour, bien que l'Ange n'en ait parlé que d'une manière indéterminée, disant : Restez en Egypte, jusqu'à ce que je vous ordonne d'en partir Malgré cela, Joseph n'hésite pas un instant ; il obéit, et s'expose avec joie à toutes les fatigues d'un long voyage. Mais Dieu, dans sa bonté, sut mêler à ces épreuves de douces consolations. C'est ainsi qu'il en agit toujours avec ses saints ; ni la tempête ni le calme ne règnent toujours dans l'âme du *juste*, mais sa vie est un tissu d'épreuves et de consolations qui se succèdent tour à tour. C'est ce que nous voyons dans la vie de Joseph.

Ce saint Patriarche aperçoit dans sa chaste Epouse les signes de la maternité ; cette vue le trouble et le jette dans l'anxiété ; mais alors lui apparaît un Ange qui dissipe ses soupçons et le délivre de ses craintes.

La naissance du divin Enfant le comble de joie ;

mais bientôt cette joie fait place à la crainte ; toute la ville de Jérusalem est en émoi ; le roi, en fureur, fait chercher l'Enfant par ses sicaires.

Au milieu de ces craintes, de nouveaux sujets de joie : l'apparition de l'étoile miraculeuse, l'adoration des Mages ; mais bientôt aussi de nouvelles terreurs, de nouveaux dangers : Hérode veut faire mourir le divin Enfant. Joseph, averti par l'Ange, est forcé de fuir et de s'exiler.

A la mort du tyran, l'Ange apparaît à Joseph, et cette fois il ne lui dit pas : Fuyez, mais : Retournez dans votre patrie. C'était le repos après l'épreuve ; mais, après ce repos, de nouveaux dangers menacent Joseph. Le tyran est mort, mais son fils vit et règne ! Pour éviter le danger, Joseph, conduit par l'Ange, s'en retourne à Nazareth, et va couler des jours plus tranquilles dans sa chère patrie (1).

SAINT AUGUSTIN

Ce grand Docteur parlant de la virginité de Joseph, de son titre d'époux de Marie et de père de Jésus, s'exprime ainsi : « Gardez, ô Joseph, avec Marie votre épouse, l'inviolable loi de la virginité, parce que c'est de la virginité que naît la vertu des Anges. Que Marie soit la Mère du Christ, dans sa chair, en gardant sa

(1) Hom. in Math., VIII et IX.

virginité. Mais vous, soyez aussi père du Christ par le culte de la chasteté et l'honneur de la virginité. Réjouissez-vous donc, ô Joseph, de ce que, par le mérite de la virginité, vous vivez d'une manière si angélique avec votre Epouse, que vous êtes, à juste titre, appelé père du Sauveur (1). »

SAINT BERNARD

Si vous voulez avoir, dit cet illustre Docteur, une idée du mérite et de la grandeur de saint Joseph, songez à ce nom dont il s'est rendu digne d'être honoré ; à ce nom de Père de l'Homme-Dieu.

Souvenez-vous encore de ce célèbre Patriarche de l'ancienne Loi qui fut vendu en Egypte, et sachez que notre Saint a non seulement eu en partage son nom, mais encore sa sainteté, sa chasteté, son innocence et son crédit. L'ancien Joseph, vendu par l'envie de ses frères et conduit en Egypte, fut la figure de Jésus-Christ vendu par les siens ; le nouveau Joseph, fuyant l'envie d'Hérode, porta Jésus-Christ en Egypte. Le premier se montra chaste, en gardant la foi à son maître ; le second, connaissant la virginité de la Mère de son Maître, et vierge lui-même, garda fidèlement Celle qui lui était confiée. L'ancien Joseph reçut d'en Haut

(1) Serm. in Nat. Christi, XIV.

lumière pour pénétrer les mystères des songes; le nouveau Joseph fut admis à la connaissance et à la participation des secrets célestes. Le premier mit en réserve tout le froment nécessaire non seulement pour lui, mais pour tout le peuple ; le second a reçu le pain vivant venu du ciel, et l'a conservé, tant pour lui que pour le monde entier. Il n'y a point de doute qu'il n'ait été un homme bon et fidèle, ce Joseph auquel la Mère du Sauveur a été donnée pour Epouse. Oui, il a été un serviteur fidèle et prudent, cet homme que le Seigneur a établi la consolation de sa Mère, le père nourricier de son humanité, et seul enfin dans le monde, coadjuteur très-assuré de son grand Mystère.

Enfin, Celui que tant de Rois et de Prophètes ont désiré de voir et qu'ils n'ont point vu, qu'ils ont désiré d'entendre et qu'ils n'ont point entendu, non seulement il a été donné à Joseph de le voir et de l'entendre, mais encore de le porter, de le conduire, de le serrer contre son cœur, de l'embrasser, de le nourrir et de le garder.

Il est vraiment de la maison de David, il est vraiment de race royale, cet homme, ce Joseph, noble par son origine, plus noble par son âme ; il est en tout fils de David, ne dégénérant pas de David son père. Oui, Joseph est en tout le fils de David, non seulement par la chair, mais encore par la foi, par la sainteté et par la

dévotion. Dieu l'a trouvé selon son cœur comme un autre David et il lui a confié le très secret et très sacré mystère de son cœur; comme à un autre David il lui a manifesté les profondeurs les plus cachées de sa sagesse; enfin il l'a initié à la connaissance du mystère qu'aucun des princes de ce siècle n'a connu (1).

SAINT BONAVENTURE

Nous empruntons une page aux suaves méditations du Docteur Séraphique sur la vie de Jésus Christ. C'est une vue de l'intérieur de la Sainte-Famille à Nazareth.

« Revenons maintenant à la considération des actes et de la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, puisque c'est là notre but principal. Rendez-vous donc présent à tout en esprit, comme je vous l'ai déjà souvent recommandé.

Considérez de l'œil le plus attentif cette petite famille bénie par-dessus toutes les autres, pratiquant une pauvreté si haute, et menant une vie si humble. Le saint *Patriarche*, l'heureux Joseph gagnait ce qu'il pouvait de son métier de charpentier. Notre-Dame travaillait de l'aiguille et du fuseau, subvenant ainsi de son côté aux petites dépenses de l'entretien commun. Elle faisait de plus les autres petits travaux de la maison, qui sont

(1) Hom. II, super *missus est*.

nombreux, comme vous le savez. Elle préparait la nourriture à son Epoux et à son Fils, et elle s'occupait elle-même de tout le reste, car elle n'avait personne pour la servir. Portez compassion à cette divine Vierge, ainsi réduite à travailler de ses propres mains. Portez aussi compassion à Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui l'aidait et qui était fidèle à lui épargner tout le travail qu'il pouvait ; car, ainsi qu'il le dit, *il était venu pour servir et non pour être servi.* En conséquence, n'aidait-il pas sa Mère à dresser leur modeste table, à arranger les petites chambres, et dans les autres travaux de l'intérieur ? Voyez-le remplissant dans la maison ces offices si humbles, et contemplez en même temps la divine Vierge qui les partage avec lui. Considérez aussi comment tous trois, chaque jour assis à une petite table, ils prennent ensemble leur repas, où l'on ne voit ni mets exquis ni recherchés, mais une nourriture simple et frugale. Prêtez ensuite l'oreille, et écoutez-les converser ensemble : leurs paroles, loin d'être vaines et oiseuses, sont toutes pleines de sagesse et de l'esprit de Dieu ; l'âme reçoit ainsi sa réfection comme le corps. Voyez comment, après une courte récréation, ils s'en vont à leurs chambrettes ; car leur maison n'était pas grande, mais petite. Méditez sur ces modestes chambrettes, au nombre de trois, une pour chacun. Considérez Jésus, le divin Maître, chaque nuit, après avoir prolongé sa prière

jusqu'à une heure très-avancée, se couchant à terre, et cela durant de si longues années, se contentant d'un lit aussi humble, aussi vil que l'aurait pu avoir tout autre petit pauvre du peuple. Vous devriez être fidèle à contempler ainsi chaque soir le divin Maître dans cet état. Dieu caché, pourquoi affligez-vous de la sorte votre corps très innocent ? Une seule nuit ainsi passée devait suffire pour la Rédemption du monde. Mais votre amour immense vous entraînait ; vous ne pouviez résister à la véhémence de votre zèle pour la brebis perdue que vous vouliez reporter sur vos épaules aux pâturages célestes. Vous, Roi des rois, et Dieu éternel, qui soulagez la misère de tous, qui subvenez aux besoins de tous, avec une magnifique profusion, selon la condition de chacun, vous vous êtes réservé une si grande pauvreté, un tel abaissement, un traitement si dur dans votre sommeil, dans vos veilles, dans vos abstinences, dans votre nourriture et dans toutes vos actions, pendant un si long espace de temps. Où sont-ils maintenant ceux qui recherchent l'oisivité du corps, le luxe et la vanité des ornements ? Nous qui aspirons à ces choses, ce n'est pas à l'école d'un tel Maître que nous avons appris à les aimer. Sommes-nous donc plus sages que lui ? Par ses paroles et par ses exemples il nous a enseigné l'humilité. la pauvreté, l'affliction du corps et le travail. Suivons donc ce souverain Maître qui ne veut pas nous tromper et qui ne peut

se tromper lui-même. Et *quand nous avons*, comme dit l'Apôtre, la nourriture et le vêtement, contentons-nous-en; tenons-nous-en au nécessaire, sans aspirer au superflu. Mais livrons-nous à l'exercice des vertus, avec un zèle spirituel, sans relâche et avec la plus grande vigilance.—»

SAINT THOMAS D'AQUIN

Ne pouvant rapporter ici tout ce que le Docteur Angélique dit de saint Joseph, nous nous contenterons de citer un principe théologique par lequel il prouve l'immensité de la grâce de la sainte Vierge et duquel les Théologiens déduisent, par voie de conséquence, l'*incmoparable sainteté de Joseph.*

En quelque genre que ce soit, dit saint Thomas, plus une chose approche de son principe, plus elle participe à l'effet de ce principe. Mais le Christ est le principe de la grâce : en tant que Dieu, il l'a créée, en tant qu'homme, il en est l'instrument et la source : d'où il est dit dans saint Jean : Jésus-Christ est l'auteur de la vérité et de la grâce ; nous avons tous reçu de sa plénitude.

Or, ajoute-t-il, la bienheureuse Vierge approcha de la proximité la plus immédiate du Christ selon l'humanité, parce que le Christ reçut d'elle la nature humaine.

Partant de ce principe du Docteur Angélique, le Père Suarez et les autres Théologiens raisonnent de la sorte : Nul après la Vierge n'a plus approché du Christ, source

de la grâce, et de la Vierge, canal universel de la grâce, que Joseph ; donc, nul après la Vierge n'a plus participé à la grâce du Christ.

Voici comment ils établissent que nul n'a approché de plus près que Joseph du Christ et de la Vierge ; et d'abord, de la Vierge. Les Esprits célestes ne sont à l'égard de la Mère de Dieu que des sujets. Les Bienheureux sont sujets et enfants d'adoption. Mais Joseph, s'élevant d'une *incomparable hauteur* au-dessus des Esprits célestes et des Bienheureux, contracte avec la Vierge le lien le plus intime qu'un homme mortel puisse contracter avec la Mère Immaculée du Christ : c'est le lien d'époux. L'esprit humain ne conçoit pas, pour un homme mortel, pour une simple créature, un lien plus haut, plus intime. Au-dessus de ce lien, nous ne trouvons que le lien contracté par les trois divines Personnes avec la Vierge. Ainsi Joseph est incomparablement plus voisin du canal universel de la grâce, c'est-à-dire de la Vierge, qu'aucun des Esprits célestes ou des Bienheureux.

Mais par là même qu'il est plus voisin du canal universel de la grâce, il est plus voisin du principe et de la source de la grâce, c'est-à-dire du Christ. Les Apôtres, qui marchent en tête de l'Eglise, sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, les dispensateurs de ses mystères. Mais Joseph a un nom plus élevé : il est l'Epoux de la Vierge, il est le père du Christ. En outre, il a un ministère plus

élevé. Le ministère des Apôtres regarde directement l'ordre de la grâce ; celui de Joseph regarde directement l'ordre de l'union hypostatique, qui est plus parfait en son genre, dit le même Père Suarez. Les Apôtres portent dans le monde entier le nom, la doctrine, la grâce du Christ ; Joseph porte la personne même du Christ à Jérusalem et en Egypte, ces deux centres qui représentent le peuple de la promesse et la gentilité païenne, c'est-à-dire tous les peuples de l'univers. Fait Père du Christ et Epoux de la Vierge par la Trinité elle-même, Joseph, au nom de la Trinité, exerce auprès du Christ et de sa Mère des offices d'une dignité à part, d'un ordre à part. Pendant trente ans il abrite le Christ et sa Mère, il garde le Christ et sa Mère ; il est le chef de cette Sainte Famille ; il la conduit partout où l'Ange de Dieu appelle ses pas ; il la nourrit à la sueur de son front. Pendant trente ans, il est inséparable du Christ et de sa Mère. Il est pendant trente ans auprès de la source et du canal de la grâce, c'est-à-dire du Christ et de la Vierge, et son âme, la plus pure que Dieu ait créée après celle du Christ et de la Vierge, s'y abreuve à souhait pendant trente ans. Il tient dans ses bras Celui qui est le principe et la source de la grâce ; il presse contre son cœur Celui que les Séraphins adorent de loin. Dans l'excès de sa tendresse, il introduit au plus intime de son cœur Celui du cœur duquel l'amour divin s'épanche

sur le paradis de l'Eglise, sur les hommes et les Anges.

Ainsi Joseph, par son titre d'Epoux de la Vierge et de Père du Christ, par les offices qu'il remplit auprès du Christ et de la Vierge, se trouve incomparablement plus voisin de la source et du canal de la grâce qu'aucune autre créature. Donc après la Vierge, il participe plus qu'aucune autre créature à la grâce de Dieu !

SAINTE GERTRUDE

La veille de la fête de l'Annonciation, pendant que l'on sonnait le chapitre, Gertrude étant fort appliquée à la considération de ce mystère, vit des yeux de l'esprit Notre-Seigneur Jésus-Christ avec sa très sainte Mère, assis au lieu le plus éminent du chapitre ; ils attendaient comme dans une grande tranquillité l'arrivée des religieuses, et quand elles vinrent, ils les reçurent avec une sérénité et une douceur inénarrables. Lorsqu'on lut au Martyrologe la fête de l'Annonciation, Notre-Seigneur se tournant vers sa Mère, la salua avec une très douce inclination de tête, et par cette marque d'amour il renouvela en quelque sorte en elle cette inestimable suavité et ces ineffables délices qu'elle avait ressenties lorsqu'il daigna s'incarner dans son sein virginal.

Pendant qu'on chantait l'*Ave Maria*, Gertrude vit trois ruisseaux très abondants qui, procédant du Père, du Fils et du Saint-Esprit, venaient fondre avec une

très suave impétuosité dans le cœur de la Vierge Mère, et qui ensuite, avec une ravissante impétuosité, remontaient de ce cœur à leur origine. Elle vit que par cet écoulement de la très sainte Trinité, la bienheureuse Vierge était si enrichie et si élevée auprès de Dieu, qu'elle possède la plus grande puissance après le Père; la plus grande sagesse après le Fils; et la plus grande bonté après le Saint-Esprit. Gertrude connut encore que toutes les fois que cette salutation angélique, c'est-à-dire l'*Ave Maria,* est récitée avec dévotion par les fidèles sur la terre, les trois ruisseaux dont nous venons de parler, coulant avec plus d'impétuosité et d'abondance, investissent la bienheureuse Vierge, pénètrent son très saint cœur, et après l'avoir inondé d'un ineffable plaisir, reprennent le chemin de leur source. De cette extraordinaire affluence des eaux divines dans le cœur de la très sainte Vierge, se forment certaines effusions de joie, de plaisir et de salut éternel qui se répandent, non seulement sur tous les Saints et les Anges, mais encore sur tous ceux qui sur la terre récitent cette salutation angélique; et ces effusions renouvellent en chacun d'eux tout le bien qu'ils ont jamais acquis par la salutaire incarnation du Fils de Dieu.

Chaque fois que l'on faisait mention de la purete de la bienheureuse Vierge, par quelques paroles comme celles-ci: *Domus pudici pectoris,* tous les Saints se levant

vénéraient avec un spécial respect la Vierge, Reine du Ciel et leur Souveraine, et rendaient au Seigneur de vives actions de grâces pour tous les bienfaits dont il avait comblé sa divine Mère pour le salut du genre humain. L'archange saint Gabriel paraissait aussi briller d'une nouvelle splendeur, toutes les fois que l'on récitait les paroles de l'Annonciation faite par lui. Et lorsque l'on prononçait le nom du bienheureux Joseph, Epoux de cette Vierge Mère, tous les Saints inclinaient avec respect leurs têtes, en signe d'honneur pour ce glorieux Patriarche, et par l'expression de leurs regards, ils le félicitaient et se réjouissaient amicalement avec lui de son incomparable dignité.

SAINTE THÉRÈSE

I

ELLE RACONTE COMMENT A L'AGE DE VINGT-SIX ANS, ELLE FUT MIRACULEUSEMENT GUÉRIE PAR SAINT JOSEPH, ET ELLE FAIT CONNAITRE LE CRÉDIT DE CE SAINT AUPRÈS DE DIEU.

« Pour rendre le Seigneur propice à mes vœux, je fis offrir l'adorable sacrifice de nos autels et j'eus recours à des prières très approuvées. Je pris pour avocat et pour

protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Ce tendre père de mon âme, ce bien-aimé Protecteur, se hâta de me tirer de l'état où languissait mon corps, comme il m'a arrachée à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux, s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux Saint ! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin ; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable Protecteur ; aussi le nombre des âmes qui l'honorent commence-t-il à être grand, et les heureux

effets de sa médiation confirment de jour en jour la vérité de mes paroles. Je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable, plus par vanité que par esprit intérieur. Je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle et avec la plus élégante recherche. En cela mon intention était droite, il est vrai, mais voici le côté fâcheux : au moindre petit bien accompli avec le secours de la grâce divine, je mêlais des imperfections et des fautes sans nombre, tandis que pour le mal, la recherche et la vanité, je trouvais en moi une adresse et une activité admirables. Plaise au Seigneur de me le pardonner ! Connaissant aujourd'hui par une si longue expérience l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres, faire des progrès dans la vertu ; car ce céleste protecteur favorise, d'une manière frappante, l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà depuis plusieurs années je lui demande, le jour de sa fête, une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Si, par quelque imperfection, ma demande s'écartait tant soit peu du but de la gloire divine, il la redressait admirablement, dans la vue de m'en faire retirer un plus grand bien.

Si j'avais autorité pour écrire, je goûterais un plaisir

bien pur à raconter dans un récit détaillé les grâces dont tant de personnes sont comme moi redevables à ce grand Saint. Mais, pour ne pas sortir du cercle où l'obéissance m'a renfermée, je devrai, contre mon désir, passer rapidement sur certaines choses ; sur d'autres je serai peut-être trop longue, tant je suis inhabile à rester dans les limites d'une parfaite convenance. Je me contente donc de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve ; ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux Patriarche et de l'honorer d'un culte particulier. Les personnes d'oraison surtout devraient toujours l'aimer avec une filiale tendresse. Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulation durant le bas âge du divin Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison choisisse cet admirable Saint pour maître, il n'aura pas à craindre de s'égarer sous sa conduite. Plaise au Seigneur que je ne me sois pas égarée moi-même en portant la témérité jusqu'à oser parler de lui ! Je publie, il est vrai, le culte particulier dont je l'honore ; mais pour les actes tendant à le glorifier, et pour l'imitation de ses vertus, je suis toujours restée bien en arrière. Enfin, il fit éclater à mon égard

sa puissance et sa bonté : grâce à lui, je sentis renaître mes forces, je me levai, je marchai, je n'étais plus frappée de paralysie.

II

SECOURS TEMPOREL QU'ELLE REÇUT DU SAINT, PENDANT QU'ELLE FAISAIT TRAVAILLER A LA CONSTRUCTION DU MONASTÈRE DE SAINT JOSEPH D'AVILA, BERCEAU DU CARMEL RÉFORMÉ.

« Me trouvant un jour dans l'impuissance de rien donner à certains ouvriers, je ne savais plus que devenir : saint Joseph, mon véritable père et bien-aimé Protecteur, m'apparut et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Je le fis sans avoir un denier dans ma bourse, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

III

RÉCOMPENSE QU'ELLE REÇOIT DE SA DÉVOTION A SAINT JOSEPH. LA TRÈS SAINTE VIERGE ET SON VIRGINAL EPOUX L'ASSISTENT DE LEUR PROTECTION.

A quelques jours de là, le jour même de l'Assomption de Notre-Dame, étant dans l'église d'un monastère du glorieux saint Dominique, je fus tout à coup saisie d'un

grand ravissement. Me trouvant presque hors de moi-même, je m'assis ; et il me sembla que je ne pus voir élever la sainte hostie, ni être attentive à la messe, ce qui me laissa du scrupule. Durant cette extase, je me vis revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière ; je ne vis pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus la très sainte Vierge à mon côté droit, et mon père saint Joseph à mon côté gauche ; ils me firent connaître que j'étais purifiée de mes péchés. A peine étais-je entièrement revêtue de cette robe, que, pour comble de bonheur et de gloire, la très sainte Vierge, me prenant les mains, me dit que je lui causais un grand plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph ; je devais croire que mon dessein concernant la fondation s'exécuterait ; que Notre-Seigneur ainsi qu'elle et saint Joseph seraient très bien servis dans ce monastère ; je ne devais pas craindre de voir jamais se refroidir la première ferveur, quoique je me misse sous une obéissance qui n'était pas de mon goût, parce qu'elle et son glorieux Epoux nous protégeraient. Son Fils nous avait déjà promis d'être toujours au milieu de nous ; or, pour gage de la vérité de sa divine promesse, elle me faisait don de ce joyau.

En achevant ces paroles, elle mit à mon cou un collier d'or très beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierreries différaient infiniment

de tout ce que l'œil voit ici-bas; et l'imagination même ne saurait rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de comprendre de quel tissu était cette robe et de donner la moindre idée de son incomparable blancheur: à côté d'elle, tout ce que la nature a de plus éclatant est noir comme la suie. Je ne pus saisir rien de particulier dans les traits du visage de la sainte Vierge; je vis seulement en général qu'il était d'une ravissante beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph; il m'était présent néanmoins, mais comme on l'est dans ces visions où nulle image ne frappe l'âme, et dont j'ai parlé plus haut. Il me sembla que la très sainte Mère de Dieu était dans toute la fleur de la jeunesse. Après qu'ils eurent passé quelques moments avec moi, versant dans mon âme un bonheur qu'elle n'avait pas encore senti, et dont elle eût voulu jouir sans fin, je les vis remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges. Je me trouvai par leur absence dans une extrême solitude; mais je goûtais une consolation si pure, mon âme se sentait si élevée, si recueillie en Dieu, si attendrie, que je fus quelque temps comme hors de moi, sans pouvoir faire aucun mouvement, ni proférer une parole. J'en demeurai transportée du désir de me consumer tout entière pour la gloire de Dieu.

IV

Sur dix-sept monastères que sainte Thérèse fonda après celui d'Avila, il n'y en a que cinq qui ne soient pas dédiés à saint Joseph; mais elle implantait dans tous son culte, les mettait tous sous sa garde et faisait toujours placer au-dessus d'une des portes la statue de ce glorieux Protecteur. De plus, comme on le lit dans les informations juridiques pour sa canonisation, elle mit de ses mains, à la porte d'entrée de tous ses monastères, l'image de la sainte Vierge et de saint Joseph fuyant en Egypte, avec cette inscription :

« *Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum* (Tob. iv. 23). — Nous menons une vie pauvre, mais nous posséderons de grands biens si nous craignons Dieu. »

Dans tous ses écrits perce cette tendre et filiale dévotion qu'elle avait pour saint Joseph, et par la ravissante naïveté de ses paroles enflammées, elle la communique à l'âme du lecteur.

Dans les admirables avis qu'elle donne pour la vie spirituelle, voici comment elle s'exprime sur saint Joseph :

« Quoique vous honoriez plusieurs saints comme vos Protecteurs, ayez cependant une dévotion toute particulière envers saint Joseph, dont le crédit est si grand auprès de Dieu. »

SAINTE MADELEINE DE PAZZI

Sainte Madeleine de Pazzi vit, dans une de ses extases, la gloire de saint Joseph, et elle s'exprime ainsi sur ce sujet :

« O Dieu ! quelle part le glorieux saint Joseph n'a-t-il pas eue au calice de la passion de Jésus par les services qu'il a rendus à son humanité ! La pureté de Joseph sert dans le paradis comme de pendant à la pureté de Marie. Dans cet échange de splendeurs qu'ils se renvoient mutuellement, la pureté de Joseph semble donner, pour ainsi dire, un nouvel éclat à celle de Marie. Joseph, uni à Jésus et à Marie, paraît comme une étoile resplendissante ; *il accorde une Protection toute spéciale aux âmes qui combattent sous l'étendard de Marie.*

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Ce pieux et aimable Docteur de l'Eglise a dit des choses admirables de notre auguste Patriarche saint Joseph (1). Nous nous bornons à ne rapporter ici que

(1) Voir l'entretien XIX[e] sur les vertus de saint Joseph.

l'*oraison dédicatoire* de son Traité de l'amour de Dieu. « Très sainte Mère de Dieu, vaisseau d'incomparable élection, élection de la souveraine dilection, vous êtes la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée de toutes les créatures. L'amour du Père céleste prit son bon plaisir en vous de toute éternité, destinant votre chaste cœur à la perfection du saint amour, afin qu'un jour vous aimassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aimait éternellement de l'unique amour paternel. O Jésus, mon Sauveur ! à qui puis-je mieux dédier les paroles de votre amour qu'au cœur très aimable de la bien-aimée de votre âme ?

Mais, ô Mère toute triomphante ! qui peut jeter les yeux sur votre majesté sans voir à votre droite celui que votre Fils voulut si souvent pour l'amour de vous honorer du titre de père, vous l'ayant uni par le lien céleste d'un mariage tout virginal, afin qu'il fût votre secours et Coadjuteur en la charge de la conduite et éducation de sa divine enfance ? *O grand saint Joseph,* Epoux très aimé de la Mère du Bien-Aimé ! eh ! combien de fois avez-vous porté l'Amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis que embrasé des doux embrassements et baisers de ce divin Enfant, votre âme fondait de bonheur, lorsqu'il prononça tendrement à vos oreilles, (ô Dieu, quelle suavité !) que vous étiez son grand ami et son cher Père bien-aimé !

On mettait jadis les lampes de l'ancien Temple sur des fleurs de lis d'or. O Marie et Joseph, pair sans pair, lis sacrés d'incomparable beauté, entre lesquels le Bien-Aimé se repaît et repaît tous ses amants! Hélas! si j'ai quelque espérance que cet écrit d'amour puisse éclairer et enflammer les enfants de lumière, où le puis-je mieux colloquer que parmi vos lis? lis entre lesquels le Soleil de justice, splendeur et candeur de la Lumière éternelle, s'est si souverainement récréé qu'il y a pratiqué les délices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mère bien-aimée du Bien-Aimé! O Epoux bien-aimé de la bien-aimée! prosterné sur ma face devant vos pieds qui portèrent mon Sauveur, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de votre dilection. Hé! je vous en conjure par ce cœur de votre doux Jésus, qui est le roi des cœurs, que les vôtres adorent, animez mon âme et celle de tous ceux qui liront cet écrit, de votre toute-puissante ferveur envers le Saint-Esprit, afin que nous immolions en lui en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais parmi les flammes de ce céleste feu que Notre-Seigneur, votre Fils a tant désiré d'allumer en nos cœurs, que pour cela il ne cessa de travailler et soupirer jusques à la mort, et la mort de la croix!

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

COMBIEN NOUS DEVONS HONORER SAINT JOSEPH A CAUSE DE SA DIGNITÉ (1).

« Que ce soit pour nous un devoir d'honorer saint Joseph, qui peut en douter après que le Fils de Dieu lui-même a voulu l'honorer du nom de père... Si donc le Roi des rois a voulu élever Joseph à un si grand honneur, il est bien convenable et bien juste que nous cherchions à l'honorer autant que nous pouvons. « Quel Ange ou quel Saint, dit saint Basile, a jamais mérité d'être appelé père du Fils de Dieu ? » Nous pouvons donc appliquer à Joseph ce que saint Paul dit de Notre-Seigneur : « Il a été autant au-dessus des anges, qu'il a reçu un nom plus excellent. » Par ce nom de Père, Joseph a été plus honoré de Dieu que tous les patriarches, les prophètes, les apôtres ; ils ont tous le nom de serviteurs, Joseph seul a celui de père.

Par cette qualité de père, Joseph est établi chef de cette petite famille, petite par le nombre, mais grande par les deux incomparables personnes qu'elle contenait, la Mère de Dieu et le Fils de Dieu fait homme. Dans cette maison, Joseph commande et le Fils de Dieu obéit !...

(1) Extrait de ses œuvres spirituelles et ascétiques.

COMBIEN NOUS DEVONS NOUS CONFIER EN LA PROTECTION DE SAINT JOSEPH A CAUSE DE SA SAINTETÉ.

« Nous devons avoir une grande confiance en la protection de saint Joseph, parce qu'il a été extrêmement cher à Dieu pour sa sainteté. Pour estimer la sainteté de Joseph, il suffit de savoir qu'il fut élu de Dieu pour remplir les devoirs de père auprès de Jésus-Christ. Or, saint Paul a dit : « Dieu qui nous a faits de dignes ministres de la nouvelle alliance, » ce qui signifie, selon saint Thomas, que toutes les fois que Dieu choisit quelqu'un pour une fonction, il lui donne toutes les grâces qui le rendent apte à la remplir. Dieu ayant donc destiné Joseph à exercer l'autorité de père sur le Verbe incarné, on doit tenir pour certain qu'il lui accorda tons les dons de sagesse et de sainteté qui convenaient à une pareille charge. On ne doit donc pas douter qu'il ne l'ait enrichi de toutes les grâces et de tous les privilèges accordés aux autres saints.

Joseph était déjà saint avant d'être élevé à la dignité d'époux de la Vierge ; mais il fit encore de bien plus grands progrès dans la sainteté, après que Dieu lui eut accordé cet incomparable honneur. Les seuls exemples de sa sainte Epouse suffisaient pour le sanctifier. Mais si Marie, comme parle saint Bernardin de Sienne, est la dispensatrice de toutes les grâces que

Dieu accorde aux hommes, avec quelle profusion devons-nous croire que Marie en avait enrichi son époux, qui lui était si cher et à qui elle était si chère? Combien plus devons-nous ensuite penser que la sainteté de Joseph s'accrut par le commerce continuel et la familiarité qu'il eut avec Jésus-Christ tout le temps qu'ils vécurent ensemble? Si les deux disciples qui allaient à Emmaüs se sentirent embrasés de l'amour divin pour le peu de moments qu'ils accompagnèrent le Sauveur et l'entendirent parler, quelles vives flammes de sainte charité ne durent pas s'allumer dans le cœur de Joseph, pour avoir conversé pendant trente années avec Jésus-Christ, pour avoir entendu les paroles de vie éternelle qui sortaient de sa bouche, et avoir observé les admirables exemples d'humilité, de patience et d'obéissance qu'il donnait en se montrant si prompt à l'aider dans tous ses travaux, à le servir dans tout ce qui était nécessaire pour l'intérieur de la maison? Quel incendie de divin amour devaient opérer tous ces traits enflammés de charité dans le cœur de Joseph? N'en doutons pas, Joseph, tant qu'il eut le bonheur de vivre avec Jésus-Christ, accrut ses mérites et sa sainteté à tel point, que nous pouvons bien dire qu'il a surpassé les mérites de tous les autres saints. Or, si Dieu, suivant l'Apôtre, doit rendre à chacun selon ses œuvres, quelle gloire devons-nous penser

qu'il ait préparée à saint Joseph qui lui a rendu tant de services, et dont il a été tant aimé, tandis qu'il vécut sur la terre ?

Cette vue de la gloire de saint Joseph dans le ciel doit accroître notre confiance en sa protection.

Supplions ce grand Saint de nous obtenir trois grâces en particulier : Le *pardon des péchés :* L'*amour de Jésus-Christ :* Et *une bonne mort.*

1° Relativement au pardon des péchés, voici une pensée qui doit nous encourager : lorsque Jésus-Christ vivait sur la terre dans la maison de Joseph, s'il y avait eu un pécheur qui eût désiré obtenir du divin Maître le pardon de ses péchés, aurait-il pu trouver un moyen plus sûr d'être exaucé que l'intercession de saint Joseph ? Si donc nous voulons que Dieu nous pardonne, recourons à saint Joseph, qui maintenant dans le ciel est plus aimé de Jésus-Christ qu'il ne l'était sur la terre.

2° De plus demandons à saint Joseph l'amour de Jésus-Christ ; car je tiens pour assuré que la grâce la plus singulière que saint Joseph obtient à ceux qui l'honorent est un tendre amour envers le Verbe incarné, en récompense de toute la tendresse qu'eut saint Joseph pour Jésus en ce monde.

3° Enfin demandons-lui une bonne mort : c'est une chose connue de tous que saint Joseph est le Protecteur

de la bonne mort : ce grand saint eut le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. Ainsi tous ceux qui implorent son secours et qui mettent leur confiance en son crédit auprès de Dieu, doivent espérer que saint Joseph au moment de leur mort viendra les assister, accompagné de Jésus et de Marie !

ISIDORE DE ISOLANIS

PAROLES PROPHÉTIQUES SUR LA GLOIRE FUTURE ET LE CULTE DE SAINT JOSEPH DANS L'ÉGLISE DE DIEU.

« *Clangor victoriæ regis in illo* (Num. XXIII, 21.) — Le cri de la victoire du roi retentira au milieu de ce peuple. »

Ces paroles désignent les transports de joie qui éclateront, et le cri de triomphe qui retentira un jour dans l'Eglise militante, lorsque les peuples chrétiens connaîtront la sainteté du divin Joseph. Car le Saint-Esprit ne cessera d'avertir les cœurs des fidèles, jusqu'à ce que l'empire tout entier de l'Eglise militante, transporté de joie, donne au culte du divin Joseph une splendeur nouvelle, qu'il bâtisse des monastères et des églises et qu'il érige des autels en son honneur. Ses fêtes seront célébrées avec solennité et tous

les peuples feront des vœux et les acquitteront. Le Seigneur enverra sa lumière jusque dans le plus intime de l'intelligence, il lèvera les voiles et de grands hommes scruteront les dons intérieurs de Dieu cachés en saint Joseph, et ils trouveront en lui un trésor d'un ineffable prix tel qu'ils n'en ont point rencontré dans les saints de l'Ancien Testament. Car la richesse et l'abondance des dons spirituels ont brillé d'un éclat unique en saint Joseph, de telle sorte qu'on ne peut lui comparer ni les saints de l'ancienne alliance, ni ceux de la nouvelle. En effet, les saints du Nouveau Testament ont été appelés par Notre-Seigneur du nom d'amis, mais Joseph a été appelé par lui du nom de père; ils ont honoré la Reine du monde comme leur souveraine, mais Joseph l'a honorée comme son Epouse. Bénissez donc, ô peuples, saint Joseph, afin que vous soyez remplis de bénedictions. Car quiconque le bénira, sera béni des plus abondantes bénédictions.

Nous sommes fondés à croire que le Dieu immortel veut à la fin des temps honorer Joseph, dans l'empire de l'Eglise militante, des plus éclatants honneurs et le rendre l'objet de la vénération la plus profonde. Certes, c'est une haute loi de convenance qu'à l'exemple de Jésus-Christ qui a vénéré Joseph comme son père, l'Eglise notre sainte Mère l'honore un

jour par une vénération toute particulière. Si les premiers siècles de l'Eglise, si les siècles qui ont suivi n'ont pu décerner à Joseph ce culte, agités qu'ils étaient par la tourmente des persécutions et des hérésies, il faut en conclure que cette gloire est réservée aux derniers âges. Dieu, dans sa providence, faisait alors ce qui devait amener le salut de la république chrétienne; et c'est ce qui est aussi arrivé à l'égard de l'excellence de la sainteté de Joseph. Elle a échappé aux regards des fidèles, ne se présentant à eux que sous ces deux titres d'Epoux de la bienheureuse Vierge Marie et de père nourricier et adoptif du Fils de Dieu, titres où nous pouvons cependant découvrir les caractères et la hauteur de sa sainteté. La Fête de saint Joseph sera donc un jour célébrée comme une fête principale et vénérable. Le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, inspiré par le Saint-Esprit, ordonnera que la fête du père adoptif du Christ et de l'Epoux de la Reine du monde, soit célébrée dans toutes les contrées de l'Eglise militante, orthodoxe et catholique.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE

Extrait du sermon sur saint Joseph.

« Quand Dieu élève quelqu'un à une haute dignité ou à quelque sublime ministère, il le dote avec magnificence

de toutes les grâces nécessaires pour accomplir dignement la mission qu'il lui impose. Ainsi en a-t-il agi, dans l'ancienne Alliance, avec Moïse, Josué, Abraham, Isaac, Jacob, David, et les autres prophètes ; et dans la Loi nouvelle, avec la Vierge, les Apôtres, les évangelistes, les docteurs, les fondateurs d'Ordres. Cette loi générale de l'économie de sa grâce, Dieu l'a très particulièrement suivie à l'égard de Joseph : l'ayant choisi de toute éternité pour être le père nourricier de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le véritable Epoux de la Reine des Anges, pour être le fidèle Gardien de ses deux principaux trésors, c'est-à-dire de son Fils et de la Vierge, il l'a enrichi, avec une libéralité toute divine, de la sainteté et des vertus requises pour une si haute dignité et un si sublime ministère.

I

SAINT JOSEPH VIVANT DANS LA SOCIÉTÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ; A QUELLE PERFECTION IL A DU S'ÉLEVER.

La première grâce que Dieu a donnée à Joseph est celle que demandait le titre d'Epoux de la Vierge et le privilège de vivre dans sa société. Pour porter ce titre, et pour vivre dans cette société, il a fallu que cet homme eût une grâce et une vertu admirable.

Le lien qui l'unissait à la Vierge étant si étroit, quel homme de sens ne voit que le Saint-Esprit, auteur de ce lien, n'a pu unir à l'âme de la Vierge qu'une âme souverainement ressemblante par l'opération des vertus ? C'est ce qui me fait croire que Joseph, ce juste bien-aimé de Dieu, a été très pur dans sa virginité, très profond dans son humilité, très ardent dans l'amour de Dieu et dans la charité, très élevé dans la contemplation, très parfait dans sa sollicitude pour la Vierge son Epouse.

De son côté, la divine Vierge, qui connaissait l'intimité du lien formé par le Saint-Esprit, qui savait qu'il lui avait été donné par le Saint-Esprit pour être son Epoux et le fidèle Gardien de sa virginité et pour partager avec elle sa sollicitude, ses soins, son amour envers son divin Fils ; la Vierge, qui avait de tout cela une claire vue, répondait pleinement à ce que demandait ce dessein du Très-Haut ; et c'est ce qui me fait croire qu'elle chérissait très sincèrement ce saint homme de toute l'affection de son cœur. De plus, la Vierge, qui obtient tant de faveurs à des pécheurs, aux ennemis de son propre Fils, quelles grâces, je vous le demande, n'aura-t-elle pas obtenues à un Epoux si cher, si saint, si plein de sollicitude, au Gardien de sa virginité, au père nourricier de son Fils ? Enfin, comme tous les biens que possède l'épouse sont la

propriété de l'époux, j'ai la conviction que la très sainte et bienheureuse Vierge versait avec la plus grande libéralité tout le trésor de son cœur dans l'âme de Joseph, autant que l'âme de Joseph était capable de recevoir.

II

SAINT JOSEPH VIVANT DANS LA SOCIÉTÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ; A QUELLE SAINTETÉ IL A DU S'ÉLEVER.

« La seconde grâce que Dieu accorda à Saint Joseph fut celle que demandait son Titre de père nourricier du Sauveur, et le privilège de vivre dans sa société. Ce fut avec une libéralité toute divine que le Très-Haut répandit cette grâce dans son âme. Joseph la révéla au dehors par la pureté surangélique avec laquelle il traita la personne de l'Homme-Dieu, par la fidélité avec laquelle il le servit, et enfin par l'amour dont il l'aima.

Penser en premier lieu quel respect, quelle pureté d'esprit, d'âme, de cœur et de corps était perpétuellement nécessaire à saint Joseph dans les rapports si intimes, si immédiats, si assidus, qu'il avait avec le Verbe incarné, vivant avec lui sous le même toit,

l'ayant à côté de lui, s'entretenant avec lui, l'assistant dans ses veilles, dans son sommeil, le voyant assis à table à côté de lui, prenant soin de lui et de la divine Vierge, ne se séparant jamais ni du Fils ni de la Mère, mais toujours avec eux soit dans leur maisonnette de Nazareth, soit en Egypte, soit dans les voyages. Considérez aussi comment, dans tous les soins qu'exigeait le divin Enfant qui avait pris l'infirmité de notre nature, Joseph contemplait et goûtait la hauteur de la Divinité, laquelle par amour pour nous s'abaissait ainsi à ces infirmités pour nous instruire, pour nous enflammer d'amour, et pour nous donner des leçons d'humilité. De quelle douceur, de quelle onction l'âme du saint Vieillard n'était-elle pas inondée, en contemplant ces spectacles, puisque des cœurs tels que les nôtres, durs comme le rocher, se sentent défaillir par l'excès de la suavité ? Car ces miracles d'amour, par lesquels un Dieu a voulu s'incliner, descendre jusqu'à notre petitesse, être couché dans une crèche pour nous révéler notre infirmité et pleurer de ses saints yeux notre infortune, apportent à l'âme qui les contemple, incomparablement plus de douceur que les miracles de la puissance de ce même Dieu ressuscitant les morts ou créant les Anges. Il a néanmoins fait l'un et l'autre avec une bonté égale ; mais les miracles de son amour vont plus droit à notre cœur, ils le ravissent davantage.

En second lieu, Joseph servit le Verbe incarné avec la fidélité la plus parfaite. Considérez avec quelle foi vive il contemplait sans cesse le Verbe dans le Christ enfant, avec quelle foi et quel amour il adorait sans cesse le Dieu dans le petit Enfant, le tenant dans ses bras, le portant, le servant en tout, avec le respect dû à la Divinité. Et quand le petit Enfant eut un peu grandi, considérez comment Joseph observait avec une religieuse attention tous ses mouvements, tous ses gestes, tous ses actes, toutes ses paroles. Il était dans un indicible étonnement quand il pensait dans son cœur, et qu'il voyait de ses yeux que le Fils de Dieu s'était fait son fils, et qu'il l'avait choisi pour le nourrir, pour le porter, pour le gouverner, pour veiller à toutes les nécessités de sa vie et pour le soustraire à la haine de ses persécuteurs.

Enfin Joseph eut envers Notre-Seigneur la plus ardente charité. Quand, comme un père, il tenait le divin Enfant dans ses bras, quand, comme un père, il s'entretenait avec lui, lorsqu'il commençait à former les premières paroles, ou qu'il parlait déjà, qui nierait, je vous prie, que le Christ, soit enfant, soit adulte, ne lui imprimât au cœur d'ineffables sentiments de sa Divinité, ne lui fît savourer d'indicibles délices ? La grâce de l'Enfant-Dieu agissait sur l'âme de Joseph par toutes les voies extérieures, par son regard, par son filial sourire, par

ses paroles, par ses aimantes caresses. Oh! que de doux embrassements Joseph reçut de lui! Oh! avec quelle suavité il entendait l'Enfant-Dieu, bégayant encore, l'appeler du nom de père! Et quelle douceur il ressentait quand le divin Enfant l'embrassait avec la tendresse d'un fils! Considérez aussi avec quelle compassion, dans les voyages qu'ils firent ensemble, Joseph adoucissait les souffrances de l'Enfant Jésus; et comment, quand il eut un peu grandi, il le portait lui-même dans ses bras pour le délasser de ses fatigues et lui procurer un peu de repos. Il le tenait tendrement sur son cœur; et l'amour qu'il avait pour ce très doux fils le transformait tout entier en lui. La très prudente Mère du Dieu Sauveur connaissait bien toute la tendresse de Joseph pour son divin Fils: aussi quand elle retrouva ce Fils bien-aimé dans le Temple de Jérusalem, voulut-elle proclamer ouvertement cette tendre affection de Joseph envers son adorable Fils, en lui donnant le nom de père: « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, très affligés. »

Pour mieux comprendre l'amour dont Joseph aime Notre-Seigneur, considérez comment cet amour dut s'embraser de plus en plus dans la société de l'Homme-Dieu et de sa divine Mère. Voyez ce que produit la société des grands saints: l'expérience a démontré qu'on ne

peut longtemps vivre dans leur compagnie sans recevoir d'eux et avec eux d'admirables illuminations, de grands embrasements d'amour, d'intimes consolations de Dieu. La société d'un saint Paul, d'un saint François, que n'eût-elle pas opéré de divin sur une âme qui aurait longtemps vécu dans l'intimité avec eux ? A combien plus forte raison la société intime du Sauveur et de sa divine Mère dut-elle opérer tous ces effets dans l'âme de Joseph qui passa de si longues années avec eux ! Et si l'on songe que Joseph vécut dans leur société comme père nourricier du Sauveur, et comme légitime Epoux de la Vierge, partageant tous leurs travaux, toutes leurs peines, tous leurs voyages, quelle idée doit-on se former des illuminations et des consolations qu'il reçut de Notre-Seigneur et de sa divine Mère !

III

MISSION SPÉCIALE DE SAINT JOSEPH, SA MORT PRIVILÉGIÉE, SA GLOIRE ET SON CULTE DANS LE CIEL

La troisième grâce que Dieu accorda à Joseph est celle d'une mission spéciale dans son Eglise. Et en effet, comparez ce saint Patriarche à toute l'Eglise du Christ : n'est-il pas cet homme élu et spécial par lequel et sous la conduite duquel le Christ a fait, selon les lois

de l'ordre et de l'honneur, son entrée dans ce monde? Si donc toute l'Eglise est redevable à la Vierge Mère, parce que, par elle, elle a été rendue digne de recevoir le Christ, certes, après la Vierge, c'est à Joseph qu'on doit le plus de reconnaissance et de vénération. Car il est le chef de l'Ancien Testament; c'est en lui que les Patriarches et les Prophètes ont recueilli le fruit de la promesse. Seul, entre tous, Joseph a vu des yeux de son corps et possédé le Rédempteur promis aux autres. On peut donc dire avec raison que ce patriarche Joseph qui tint en réserve du froment pour les peuples a été sa figure. Mais de combien saint Joseph l'emporte sur lui! L'ancien Patriarche donna seulement aux Egyptiens le pain du corps; saint Joseph a nourri et conservé avec la plus tendre sollicitude, pour toute la succession des Elus, Celui qui est le pain du ciel et qui donne la vie céleste.

Quant à l'époque de la mort de saint Joseph, le Texte sacré n'en dit rien. Il est probable cependant que le saint Patriarche mourut avant la Passion du Sauveur; autrement, il se fût tenu au pied de la croix, et le divin Maître n'eût pas eu besoin de recommander sa très sainte Mère à un autre. Nous pensons même qu'il quitta cet exil un peu avant le Baptême de Jésus-Christ. On peut donc croire pieusement que Joseph fut assisté à la mort par son tendre Fils Jésus et par la très

sainte Vierge son Epouse. Qui pourrait dire les encouragements, les consolations, les illustrations intérieures, les sentiments embrasés, les révélations des biens éternels qu'il reçut, à ses derniers moments, de sa très sainte Epouse et du très doux Fils de Dieu, Jésus! Je le laisse à contempler et à méditer aux âmes pieuses.

Elevons nos pensées au Ciel pour y découvrir le faîte de la gloire de Joseph. La sublimité de sa glorification nous est fidèlement exprimée par ces paroles: « *Entrez dans la joie de votre Maître.* » On ne peut douter que Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, non content d'avoir admis Joseph à une intime familiarité, lui rendait encore le respect et l'obéissance qu'un fils doit à son père, ne lui ait conservé dans le ciel ces sublimes prérogatives, qu'il ne les ait même admirablement augmentées et perfectionnées. Ainsi, rien de plus juste que ces paroles: « *Entrez dans la joie de votre Seigneur.* » Sans doute la joie de l'éternelle béatitude entre dans le cœur de l'homme; cependant le Seigneur a mieux aimé dire: « *Entrez dans la joie,* » pour faire entendre par là que cette joie ne réside pas seulement dans le cœur du Saint, mais qu'elle l'environne de toutes parts, l'absorbe tout entier et le submerge pour ainsi dire dans un abîme sans fond. Si le Dieu Sauveur a voulu, pour satisfaire sa piété filiale, glorifier le corps aussi bien que l'âme de la très sainte Vierge au jour de son

Assomption, l'on peut et l'on doit croire pieusement qu'il n'en a pas moins fait pour Joseph, si grand entre tous les saints, et qu'il l'a ressuscité glorieux, le jour où, après s'être ressucité, il en tira tant d'autres de la poussière des tombeaux. Et ainsi, cette sainte Famille qui avait été unie sur la terre dans les souffrances de la vie, et dans les liens de l'amour et de la grâce, règne maintenant en corps et en âme dans l'amour et dans la gloire des Cieux.

Souvenez-vous donc de nous, ô bienheureux Joseph, et par le suffrage de vos prières intercédez pour nous auprès de votre Fils adoptif; rendez-nous aussi propice la bienheureuse Vierge, votre Epouse et la Mère de Celui qui avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. (1) »

Amen.

(1) Saint Joseph d'après les Saints... Par le R. P. Marcel Bouix, S. J.

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

Extrait du panégyrique de saint Joseph, pour le jour de sa fête (19 mars).

I

SAINT JOSEPH GRAND COMME JUSTE

« Il y a une figure prophétique qui exprime admirablement la grandeur de notre bien-aimé Saint : c'est l'ancien Joseph, fils du patriarche Jacob, qui, selon saint Bernard, fut comme l'ombre qui figurait dans les siècles les plus reculés les sublimes prérogatives du patriarche de la Loi nouvelle. Vous savez le songe merveilleux où il vit comme prosternés à ses pieds le soleil, la lune et onze étoiles. Ce songe ne fut pas de ceux que forme l'imagination délirante pendant le sommeil, mais ce fut une vision extatique, formée par Dieu lui-même dans l'âme de Joseph, pour représenter par là, non-seulement l'exaltation prochaine de ce jeune homme en Eygpte, mais encore l'élévation future de notre saint Patriarche dans l'Eglise. Je vous laisse le soin de contempler et de méditer la fortune merveilleuse du premier Joseph, qui vit prosternés devant son trône, non-seulement son

père, et sa mère, et ses frères, mais encore toute l'Egypte, et je me sers de cette ombre pour mesurer la sublime dignité du second. Grand Dieu ! qui pourra jamais arriver à la comprendre ? Croyez-vous que ce fut peu de chose pour lui de voir Jésus et Marie rendre hommage à son mérite, avec les marques du respect le plus tendre et le plus profond ? C'est ce qui me fait avancer hardiment qu'avant de devenir l'Epoux de Marie, il a fallu que Joseph fût déjà l'âme la plus grande qui ait jamais paru dans le monde, excepté l'auguste Vierge que je sousentends toujours. Je ne parle point de cette grandeur dont s'enorgueillit l'ambition qui ne vise qu'à faire étalage des titres pompeux pour s'attirer la vaine estime des hommes. Et pourtant ce genre de grandeur ne manqua pas non plus à notre Saint. Si vous parcourez sa glorieuse généalogie, vous verrez qu'il peut se vanter de compter parmi ses ancêtres jusqu'à quatorze rois, et autant de patriarches et de conducteurs de peuples, formant une lignée de sceptres et de couronnes pour cet illustre descendant plus grand que tous ses ancêtres. Noblesse si éclatante que, remontant par tant de prophètes et de patriarches jusqu'au ciel, Joseph, s'il est permis de le dire, donna la noblesse temporelle au Verbe lui-même, selon la parole de saint Bernardin de Sienne. Et cependant ce n'est pas là la grandeur dont il fait cas : l'illustration de

ses ancêtres ne fait pas son propre mérite, et la qualification de simple charpentier lui est aussi chère que le titre de prince, et le sceptre royal n'est pas plus à ses yeux que le marteau de l'ouvrier. La grandeur qui rehausse sa dignité, c'est celle qu'il emprunte à tant de vertus héroïques et qui lui a valu le beau titre de Juste : voilà le trésor qui lui plaît davantage : car c'est pour cela qu'il sera l'admiration de tous les siècles et portera gravé sur le front cet éloge qui résume toutes ses gloires : « Joseph, son mari était un homme Juste. » Arrêtez-vous ici, dit saint Jean Chrysostome, et si vous voulez connaître la grandeur de Joseph, comme Juste, analysez ce mot, et sachez qu'il exprime l'abrégé de toutes les vertus et le sommaire de toutes les perfections chrétiennes. Joseph fut Juste ; voulez-vous savoir pourquoi ? ajoute le grand Docteur, écoutez-moi. Quel est donc son titre ? Son titre ce n'est pas une seule vertu, ni plusieurs, ni même une multitude de vertus, mais toutes les vertus, et toutes au plus haut degré de perfection ! Que peut-on dire de plus d'un homme, que de dire qu'il possède toutes les vertus et qu'il les possède toutes parfaitement ? N'est-ce pas là un éloge sublime, le comble des éloges ? Et qui pourrait se comparer à une telle grandeur ?

Dites, ou plutôt, proclamez à haute voix, orateurs sacrés, et promulguez partout avec des accents de joie,

les vertus admirables de ce grand Saint, son intégrité virginale, son ardente charité, ses ravissements et ses contemplations sublimes, son humilité profonde, et en un mot, sa nature tout imprégnée par la grâce, et la grâce devenue en lui une seconde nature. Célébrez cette patience invincible dans les souffrances, cette obéissance si prompte, cette foi, cette constance, cette fidélité si parfaite : car, quoi que vous disiez, vous n'en direz jamais assez : vos paroles seront toujours au-dessous de la vérité, puisque saint Bernard nous assure que Joseph fut absolument le premier dans toutes vertus et en atteignit le sommet.

Si le premier Joseph, en se voyant placé entre le soleil et la lune, se trouva tout enveloppé de lumière, présage de sa grandeur future, quelles lumières célestes, quelle gloire n'aura pas reçues Joseph qui s'est trouvé tant de fois entre Jésus et Marie! Honorez donc sa grandeur en tant qu'il est Juste, ou plutôt sa justice en tant qu'il est grand par les éminentes vertus qu'il possède : je me sens porté maintenant à le contempler comme Epoux de Marie, qualité qui le rend plus grand encore.

II

SAINT JOSEPH, PLUS GRAND COMME EPOUX

J'ai bien pu, à l'aide des sombres couleurs d'une ombre, vous peindre la grandeur de Joseph comme Juste, mais la même mesure ne peut me servir pour

représenter sa dignité plus grande encore comme Epoux. Les plus vives splendeurs d'une brillante aurore seraient encore insuffisantes pour relever la grandeur que notre Saint acquit en recevant pour épouse Celle qui parut dans le monde « comme une Aurore naissante », et qui croissant toujours de vertus en vertus, en fit une riche dot qu'elle apporta à Joseph, son Epoux. C'est donc à la clarté de cette aurore céleste qne je vais contempler les richesses de Joseph, lequel par cette sainte alliance devint, en quelque sorte, plus grand que lui-même. En effet, l'auguste Vierge ne voulut d'autres conditions sur le contrat de mariage, sinon que son Epoux fût en tout et pour tout semblable à elle, et dans l'innocence des mœurs et dans la pureté de l'âme ; et si le contrat passa par les mains de l'Esprit Saint, qui pourrait croire que la Sainte Vierge n'eût pas été exaucée en cela, ni saint Joseph enrichi de qualités, de dons et de vertus semblables en tout point à celle de Marie, son Epouse ? C'est le sentiment de saint Bernardin de Sienne.

Que les Evangélistes gardent le silence sur Joseph ; qu'ils s'abstiennent de nous étaler, comme ils auraient pu le faire, ces vertus et ces prérogatives excellentes qui rehaussaient sa dignité : il me suffit qu'ils nous le représentent comme Epoux de Marie, c'est-à-dire, comme celui de tous les mortels qui ressemble le plus

à l'œuvre la plus parfaite entre les pures créatures qui soit sortie de la main de Dieu, savoir à sa Mère : car, dit saint Bernard, Joseph a été fait à la ressemblance de la Vierge son Epouse. EPOUX DE MARIE, c'est-à-dire celui qui approcha de plus près de cette créature sublime laquelle s'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et ravit en quelque sorte, au sein du Père éternel, son Fils unique. EPOUX DE MARIE, c'est-à-dire un même cœur, une même âme avec ce cœur et cette âme qui porta le cœur et l'âme du Fils de Dieu. EPOUX DE MARIE, c'est-à-dire le chef de la première Souveraine du monde, car « l'homme est le chef de la femme. » EPOUX DE MARIE, c'est-à-dire le maître de cette auguste Maîtresse qui connaissait ce précepte de la Genèse : « Tu seras sous la puissance de l'homme » ; et qui, si parfaite en tout le reste, ne surpassa pas moins toutes les autres femmes par le respect et la soumission qu'elle portait à son Epoux. EPOUX DE MARIE, c'est-à-dire de cette grande Reine que les Dominations, les Principautés, les Chérubins et les Séraphins se font gloire de servir. EPOUX DE MARIE, c'est assez, dit saint Bernard, vous dites tout en disant qu'il a été semblable à la Vierge, son Epouse ; semblable pour les traits, pour le cœur, pour les inclinations, pour les habitudes, semblable en vertu et en sainteté. Si Marie fut l'aube qui annonça le soleil de

Toutefois ce qui rehausse principalement Joseph en qualité d'Epoux de Marie, c'est qu'à ce titre il est vénéré comme le chef de cette sainte Famille, laquelle ne fut ni toute humaine, ni toute divine, mais qui tient de l'un et de l'autre, ce qui fait que quelques-uns l'ont appelée la famille hypostatique et la Trinité terrestre. Que n'ai-je, pour parler avec le pieux Gerson, que n'ai-je des paroles capables de dépeindre cette admirable Trinité de Jésus, Joseph et Marie ! Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; mais honorez aussi la Trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre : Jésus, Joseph et Marie. Gravez dans votre cœur, en lettres d'or, ces trois noms, ces noms célestes, prononcez-les souvent, écrivez-les partout, Jésus, Marie, Joseph : que ce soient là les premières paroles que vous enseigniez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendrez le dernier soupir. Laissez les anges imprimer en lettres de feu dans vos esprits, et plus encore dans vos cœurs, que si Joseph fut grand comme Juste, il fut plus grand encore comme chef de la sainte Famille en qualité d'Epoux, et que ce qui met le comble à sa gloire, c'est sa grandeur, comme Père.

III

SAINT JOSEPH, TRÈS GRAND COMME PÈRE

Il y a trois choses, dit le Docteur angélique, que Dieu ne peut faire plus grandes qu'elles ne sont : L'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause de son union hypostatique avec le Verbe ; la gloire des Élus, dans son genre à cause de son objet principal qui est l'essence infinie de Dieu ; et la Mère incomparable de Dieu, dont il a été dit que Dieu ne peut faire une Mère plus grande que la Mère d'un Dieu. Vous pouvez en un sens ajouter, à la gloire de Joseph, une quatrième chose : Dieu ne peut faire un Père plus grand que le Père d'un Fils qui est Dieu. Avouez donc que si Joseph fut grand comme Juste ; plus grand encore comme Epoux ; il fut très grand surtout comme Père.

On m'arrête ici en m'objectant que Joseph ne fut pas le véritable Père de Notre-Seigneur ; il le paraissait sans l'être, il en avait le titre sans la dignité. — Je m'étonne, répond saint Jean Damascène, qu'on ose faire cette objection : « Joseph n'eut pas seulement le nom de père, mais il en eut encore la réalité autant que l'homme peut l'avoir. » — Ce n'est pas la génération seule qui constitue la paternité, mais aussi l'autorité et les soins du gouvernement. Or, Joseph eut à l'égard

de Jésus l'autorité aussi bien que la sollicitude et les devoirs d'un père. Est-il, en effet, une seule des fonctions du meilleur des pères qui n'ait été glorieusement exercée par « ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur préposa au gouvernement de sa Famille. » N'est-ce pas Joseph qui recueillit dans ses bras l'Enfant Jésus à peine né, et le coucha sur la paille dans la crèche ? N'est-ce pas Joeeph qui le déroba aux fureurs de son royal persécuteur ? N'est-ce pas lui qui lui fournit durant trente années, du travail de ses mains et à la sueur de son front, la nourriture, le vêtement et le logement ? Combien de fois les bras de Joseph ne servirent-ils pas de berceau à l'Enfant Jésus ! que de tendres baisers il lui prodigua ! que de fois il lui donna à manger de sa main, l'habilla, l'exerça au travail ! car ce divin Enfant voulait paraître en tout semblable aux autres ; et lorsqu'il fut devenu grand, que de fois Joseph ne reposa-t-il pas sur son Cœur ! Or, si Joseph se comporta en père si tendre, si dévoué à l'égard de Jésus, cemment pensez-vous que dut se comporter Jésus à l'égard de Joseph ? Est-il besoin de dire qu'il a été pour lui le meilleur des fils, lui témoignant un respect, une soumission, une obéissance parfaite en toute chose, comme à son père bien-aimé ? O toits, ô mûrs, ô heureure enceinte qui avez abrité cette auguste Famille et avez été témoins de ses

travaux, de ses recréations, des célestes entretiens qui eurent lieu entre Jésus et Joseph. dites-nous combien de fois Joseph, pour se ranimer dans ses fatigues, répétait le doux nom de son Jésus, et avec quel empressement respectueux Jésus alors accourait à lui comme s'il l'eût appelé lui disant avec une joie céleste empreinte sur son visage : Me voici, mon père, que voulez-vous, que m'ordonnez-vous ? ... O heureux Joseph, s'écrie ici le grand prophète Isaïe, cet enfant qui travaille avec toi, et t'appelle son père, c'est l'Admirable, le Dieu, le Fort, le Prince de la Paix, l'Ange du grand Conseil. Celui que tu reconnais pour ton fils. dit le prophète Michée, c'est ce grand personnage dont l'origine date des jours de l'éternité. Je le reconnais aussi, dit le Prophète Royal, cet enfant qui t'appelle son père, c'est celui à qui appartient la terre et tout ce qu'elle renferme.

Si l'Apôtre a tiré un argument invincible en faveur de la souveraineté de Jésus-Christ sur toutes les créatures, du nom de Fils que Dieu lui a donné ; nous pouvons de même déduire la souveraineté de saint Joseph sur tous les saints, sur tous les anges, et son élévation sur le trône le plus sublime dans le ciel, du nom de père que Dieu lui donna : car quel est l'ange auquel le Seigneur ait jamais dit : Vous êtes mon père ? Si Dieu, en présence de toute

la cour céleste, l'appelle son père, le vénère comme son père, l'honore comme son père, jugez s'il ne fut pas d'une grandeur incomparable comme père.

Mais pour se convaincre qu'il fut vraiment grand comme Juste, plus grand comme époux, très grand comme père, il suffirait de le considérer entre les bras de Jésus et de Marie au moment de rendre son âme à son Créateur. Le voyez-vous étendu sur un pauvre grabat, Jésus d'un côté, Marie de l'autre, entouré d'une multitude infinie d'anges, d'archanges, de séraphins, qui, dans une attitude respectueuse, s'apprêtent à recevoir sa sainte âme ? O Dieu ! qui pourra nous dire avec quels sentiments, à ce moment suprême, Joseph dit un dernier adieu à Jésus et à Marie ? quelles actions de grâces, quelles protestations, quelles supplications, quelles excuses de la part de ce saint Vieillard ! Ses yeux parlent, son cœur parle, sa langue seule se tait ; mais son silence même est éloquent. Tantôt il regarde Marie, et Marie le regarde à son tour, et avec quel amour ! Tantôt il se tourne vers Jésus et Jésus lui répond, mais par quel regard affectueux ! Il prend la main de Jésus, la presse sur son cœur, la couvre de baisers, l'arrose de ses larmes et lui dit de temps en temps, plutôt de cœur qu'autrement : Mon Fils, mon bien-aimé Fils, je vous recommande mon âme, et pressant la main de Jésus sur

son cœur, il tombe dans une défaillance d'amour ! ... Jésus lève la main, il bénit et embrasse son bien-aimé père, et Joseph expire ! Ame sainte, partez : la place réservée à votre sublime mérite vous attend. Marie sera à la droite de Jésus, et vous à sa gauche : c'est ainsi que doit être honoré celui qui fut grand comme *Juste*, plus grand comme *Epoux*, très grand comme *Père*.

IV

DOCUMENTS PONTIFICAUX

Dans une des circonstances les plus mémorables dont l'histoire ait gardé le souvenir, devant une des assemblées les plus augustes que le monde ait jamais vues, un homme parlait en face d'un trône où le Livre des Deux Testaments reposait sur la pourpre et l'or. Silencieux, recueillis, les légats du Pape, plus de vingt cardinaux, plus de deux cents évêques, une foule de docteurs l'écoutaient: c'étaient les Pères du Concile de Constance ; —l'homme qui parlait, c'était un Français plaçé à la tête de l'enseignement public de notre pays ; c'était Gerson, le chancelier de l'université de Paris.

Ce jour-là, le 19e de mars, l'éloge de saint Joseph était le texte de son discours. Eh bien ! aux calamités qui désolaient alors l'Eglise de Dieu, savez-vous quel remède proposait ce grand homme ? Un seul : la dévotion à saint Joseph ! — Une fois établie, affirmait-il, elle serait l'avant-coureur d'une paix universelle. Tous les Pères applaudirent et bientôt l'événement prouva qu'on n'invoque pas en vain celui qui aima tant Jésus et que Jésus aime comme un bon père.

L'auguste Pie IX, afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur l'Eglise en proie à une horrible persécution, a proclamé saint Joseph patron de l'Eglise catholique, selon les désirs exprimés par les évêques du monde entier au nom des fidèles confiés à leur sollicitude. Pour bien nous convaincre que la gloire donnée à saint Joseph revient à Marie, le Pape, par une de ces délicatesses dont il a seul le secret, a rendu cet hommage à notre saint Patriarche le jour même où l'Eglise célèbre avec pompe la belle fête de l'Immaculée Conception de la Reine des Vierges.

Par une de ces coïncidences qui sont chez Pie IX le fruit d'une inspiration d'en haut, c'est de son exil de Gaête qu'il a fait paraître cette encyclique sublime sur l'Immaculée Conception, adressée à l'Episcopat catholique ; et c'est de sa prison du Vatican,

qu'il a lancé, le 8 décembre 1870, le décret par lequel il proclame saint Joseph patron de l'Eglise universelle, et ordonne que la Fête du 19 mars soit célébrée sous le rite double de première classe.

Le voilà donc réalisé ce vœu de nos cœurs! le voilà donc posé au diadème du Père adoptif de l'Enfant-Dieu, du chaste Epoux de Marie, ce fleuron glorieux qui doit être pour l'Eglise, selon les révélations d'une sainte âme, le double emblême du bonheur et de la paix !

Que nos cœurs se dilatent comme la fleur qui ouvre sa corolle à la rosée du matin ! Que notre ferveur redouble pour le culte de notre puissant et tout aimable protecteur. Redoublons pour lui de confiance..... Que notre amour se traduise par une grande patience à supporter nos chagrins, par une parfaite soumission aux volontés du Seigneur, par un grand abandon à la conduite de la divine Providence ! En imitant ainsi les vertus qui ont valu les plus inneffables privilèges, nous contribuerons à sa gloire et nous mériterons qu'il nous dirige, qu'il nous protège, qu'il nous bénisse, qu'il veille sur nous, et que d'une main paternelle il jette sur nos blessures le baume céleste qui seul peut les cicatriser (1) ! »

---

(1) P. Huquet.

Voici maintenant les Documents Pontificaux :

PIE IX, PAPE

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

DÉCRET

A LA VILLE ET A L'UNIVERS

De même que Dieu avait établi Joseph, fils du Patriarche Jacob, gouverneur de toute l'Egypte, afin qu'il mît en réserve le blé nécessaire pour la nourriture du peuple, de même, la plénitude des temps venue, lorsqu'il voulut envoyer sur la terre son Fils unique, le Sauveur du monde, il choisit un autre Joseph dont le premier n'était que le type, il l'établit Maître et Prince de sa maison et de ses biens et le choisit pour être le gardien de ses plus précieux trésors.

Il lui donna, à cet effet, pour épouse l'immaculée Vierge Marie, de laquelle est né, par l'opération du Saint-Esprit, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné passer aux yeux des hommes pour fils de Joseph et qui lui fut soumis, et Celui que tant de rois et de prophètes avaient désiré de voir, ce nouveau Joseph, non seulement le vit, mais il conversa avec lui, il le pressa

sur son coeur avec une tendresse de père et lui prodigua ses embrassements ; il nourrit avec un soin tout particulier Celui que le peuple fidèle devait recevoir comme un pain descendu du ciel pour acquérir la vie éternelle.

A cause de cette sublime dignité que Dieu a conférée à son très fidèle serviteur, l'Eglise a toujours comblé des plus grands honneurs et de ses louanges, le bienheureux Joseph, après la Mère de Dieu, toujours Vierge, son Epouse, et a demandé son intervention dans ses grandes détresses, et comme, dans ses temps de profonde désolation, l'Eglise elle-même assaillie de tous côtés par ses ennemis, et sous l'oppression de si grandes calamités que les impies se flattent de voir les portes de l'enfer prévaloir contre elle, les vénérables évêques de tout l'univers catholique ont prié le Souverain Pontife, en leur nom et au nom des fidèles confiés à leurs soins, de daigner établir saint Joseph, patron de l'Eglise catholique. Ensuite ces mêmes vœux ayant été renouvelés avec plus d'instances dans le saint Concile œcuménique du Vatican, notre saint Père le pape Pie IX, mû par les derniers et déplorables événements à se mettre lui-même avec tous les fidèles d'une manière spéciale sous le très puissant patronage du saint patriarche Joseph, a voulu se prêter aux vœux des Vénérables évêques et a

solennellement déclaré SAINT JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE et il a ordonné que la fête du 19 mars fût désormais célébrée sous le rite double de 1re classe, sans octave néanmoins, à cause du carême. Il a prescrit, en outre, qu'en ce jour consacré à l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, toujours vierge et épouse du très chaste Joseph, cette déclaration sacrée qui a été faite, soit rendue publique en ce jour, par le présent décret de la Sacrée Congrégation des Rites. Nonobstant toute disposition contraire.

Constantin, évêque d'Ostie et de Velletri, cardinal Patrizi, Prefet de la S. C. des Rites.

D. BARTOLINI, *Secrétaire.*

Le 8 Décembre 1870.

PIE IX, PAPE

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

L'illustre et bienheureux Patriarche Joseph, que le Dieu tout puissant a daigné choisir entre tous ses Saints pour être sur la terre le véritable et très chaste Epoux de l'immaculée Vierge Marie et le Père nourricier de son Fils unique et qu'il s'est plu à combler de grâces singulières et chaque jour croissantes pour le rendre propre à remplir fidèlement

d'aussi sublimes fonctions, couronné de gloire et d'honneur dans les cieux, a toujours été, de la part de l'Eglise catholique, l'objet du culte le plus étendu et des hommages les plus affectueux de sa piété.

C'est pourquoi les Pontifes romains, nos Prédécesseurs, en vue d'accroître et de rendre, de jour en jour, plus ardents le dévouement et la vénération des fidèles envers le saint Patriarche, et de les exhorter à implorer son intercession auprès de Dieu avec une confiance sans limites, ne laissèrent échapper aucune occasion favorable de donner une nouvelle et plus grande publicité à son culte. Parmi eux, il nous suffira de mentionner Nos prédécesseurs d'heureuse mémoire: Sixte IV, qui fit insérer la Fête de saint Joseph dans le Bréviaire et le Missel romains ; Grégoire XV, qui, par son décret du 8 mai 1621, ordonna que la dite fête fût célébrée, de précepte, dans tout l'univers, Clément X, qui le 6 décembre 1670, éleva cette fête au rite double de seconde classe ; Clément XI, qui par un décret du 4 février 1714, octroya pour la même fête une Messe et un Office entièrement propres ; et enfin Benoit XIII, qui par décret du 19 décembre 1726, fit ajouter le nom du saint Patriarche aux Litanies des Saints. Et Nous-même, après que, par un jugement impénétrable de Dieu, nous fûmes élevé au Siège suprême de Pierre, encouragé

tant par les exemples de nos illustres Predécesseurs que par la dévotion particulière dont Nous avons été animé depuis notre enfance envers le saint Patriarche, par décret du 10 septembre 1847, à la grande joie de notre âme, Nous avons étendu à l'Eglise universelle, sous le rite double de seconde classe, la fête de son Patronage, qui déjà se célébrait dans plusieurs lieux par Indult particulier du Saint Siège. Mais, dans ces derniers temps où une guerre cruelle et acharnée a été déclarée à l'Eglise de Jésus-Christ, la dévotion envers saint Joseph s'est tellement accrue et a pris de si grands développements, que, de toutes parts, Nous sont arrivées d'ardentes et innombrables prières, renouvelées récemment au sein du Concile du Vatican par tout le corps des fidèles, et, bien plus, par la plupart de nos Vénérables Frères les Evêques et Cardinaux de la sainte Eglise romaine, exprimant le vœu de Nous voir, dans ces temps calamiteux, déclarer saint Joseph Patron de l'Eglise catholique, afin d'obtenir avec plus d'efficacité, par ses mérites et son intercession, la miséricorde de Dieu, et d'écarter tous les maux qui nous affligent de toutes parts.

C'est pourquoi, touché de ces demandes, après avoir invoqué les lumières de Dieu, Nous avons jugé bon de Nous rendre à ces vœux si nombreux et si ardents, et par un Décret particulier de Notre Sacrée Congrégation

des Rites, publié, d'après Nos ordres, le 8 décembre 1870, fête de l'Immaculée Conception, à la messe solennelle de nos Basiliques principales de Latran, du Vatican et de Sainte Marie-Majeure, Nous avons solennellement proclamé le bienheureux Patriarche Joseph Patron de l'Eglise catholique, et Nous avons ordonné que sa fête, tombant le 19 mars, fût désormais célébrée, dans tout l'univers, sous le rite double de première classe, sans octave cependant, à cause du Carême. Et comme il nous a paru juste, après notre décret qui proclame le saint Patriarche Patron de l'Eglise catholique, de lui décerner dans le culte public ecclésiastique, toutes et chacune des prérogatives qui, d'après les Rubriques générales du Bréviaire et du Missel romains, sont particulières aux saints Patrons, après avoir consulté Nos Vénérables Frères, les Eminents Cardinaux de la sainte Eglise romaine préposés aux Rites sacrés, renouvelant, confirmant et étendant par Nos présentes Lettres les dispositions du Décret précité, Nous ordonnons de plus et prescrivons ce qui suit, à savoir :

Nous voulons que le Symbole ou *Credo* soit toujours ajouté à la Messe, tant à la fête de saint Joseph qu'à celle de son Patronage, même quand ces fêtes tombent un autre jour que le dimanche ; Nous voulons de plus, que dans l'oraison *A Cunctis*, quand elle doit être récitée, il soit toujours fait mémoire de saint

Joseph en ces termes, *Cum beato Joseph,* après l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, et avant tous les autres saints Patrons, quels qu'ils soient, excepté les saints Anges et saint Jean-Baptiste. Nous voulons, enfin, qu'en observant ce même ordre dans les suffrages des Saints, quand ils sont prescrits par les Rubriques, on ajouté le Mémoire suivant en l'honneur de saint Joseph (suit le texte du mémoire).

Nous ordonnons ce qui précède, voulant que Nos Lettres demeurent à toujours dans toute leur efficacité, et obtiennent leur plein et entier effet, nonosbtant les Constitutions et prescriptions apostoliques, et toutes autres clauses contraires. Nous voulons, de plus, que toute copie ou exemplaire des présentes Lettres imprimé, muni de la signature d'un de nos Notaires publics et scellé du sceau de toute personne constituée en dignité ecclésiastique, ait la même autorité que les présentes.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 7 juillet 1871, l'année vingt-sixième de Notre Pontificat.

(Place † du sceau).

Par S. E. le Cardinal Paracciani Clarelli

E. Profili, Substitut.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE N. T. S. P. LÉON XIII
DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH
ET DE
LA TRÈS SAINTE VIERGE
QU'IL CONVIENT D'INVOQUER A CAUSE DE LA DIFFICULTÉ DES TEMPS

A Nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques et les autres Ordinaires ayant paix et communion avec le Siège Apostolique.

LÉON XIII, PAPE

Vénérables Frères, Salut et Bénédiction Apostolique.

Bien que, plusieurs fois déjà, Nous ayons ordonné que des prières spéciales fussent faites dans le monde entier et que les intérêts catholiques fussent avec plus d'instances recommandés à Dieu, personne, néanmoins, ne s'étonnera que Nous jugions opportun, au temps présent, d'inculquer de nouveau ce même devoir.

Aux époques de difficultés et d'épreuves, surtout lorsque la licence de tout oser pour la ruine de la religion chrétienne semble laissée à la *puissance des ténèbres*, l'Eglise a toujours eu la coutume d'implorer

avec plus de ferveur et de persévérance Dieu, son auteur et son défenseur, en recourant aussi à l'intercession des saints, et principalement de l'auguste Vierge mère de Dieu, dont le patronage lui paraît devoir être plus efficace. Le fruit de ces pieuses supplications et de la confiance mise dans la bonté divine apparaît tôt ou tard.

Or, vous connaissez les temps où nous vivons, Vénérables Frères ; ils ne sont pas beaucoup moins calamiteux pour la religion chrétienne que ceux qui, dans le passé, furent le plus remplis de calamités. Nous voyons s'éteindre dans un grand nombre d'âmes le principe de toutes les vertus chrétiennes, la foi ; la charité se refroidir ; la jeunesse grandir dans la dépravation des mœurs et des opinions ; l'Eglise de Jésus-Christ attaquée de toute part par la violence et par l'astuce ; une guerre acharnée dirigée contre le Souverain Pontificat ; les fondements mêmes de la religion ébranlés avec une audace chaque jour croissante. A quel degré on en est descendu, en ces derniers temps, et quels desseins on agite encore, c'est trop connu pour qu'il soit besoin de le dire.

Dans une situation si difficile et si malheureuse, les remèdes humains sont insuffisants, et le seul recours est de solliciter de la puissance divine la guérison.

C'est pourquoi Nous avons jugé devoir Nous adresser

à la piété du peuple chrétien pour l'exciter à implorer avec plus de zèle et de constance le secours de Dieu tout-puissant. A l'approche donc du mois d'octobre, que Nous avons précédemment prescrit de consacrer à la Vierge Marie sous le titre de Notre-Dame du Rosaire, Nous exhortons vivement les fidèles à accomplir les exercices de ce mois avec le plus de religion, de piété et d'assiduité possible. Nous savons qu'un refuge est prêt dans la bonté maternelle de la Vierge, et Nous avons la certitude de ne point placer vainement en elle Nos espérances. Si cent fois elle a manifesté son assistance dans les époques critiques du monde chrétien, pourquoi douter qu'elle ne renouvelle les exemples de sa puissance et de sa faveur, si d'humbles et constantes prières lui sont partout adressées? Bien plus, Nous croyons que son intervention sera d'autant plus merveilleuse qu'elle aura voulu se laisser implorer plus longtemps.

Mais Nous avons un autre dessein que, selon votre coutume, Vénérables Frères, Vous seconderez avec zèle.

Afin que Dieu se montre plus favorable à Nos prières et que, les intercesseurs étant nombreux, il vienne plus promptement et plus largement au secours de son Eglise, Nous jugeons très utile que le peuple chrétien s'habitue à invoquer avec une grande piété et une grande confiance, en même temps que la Vierge, Mère

de Dieu, son très chaste époux, le bienheureux Joseph : ce que Nous estimons de science certaine être, pour la Vierge elle-même, désiré et agréable.

Au sujet de cette dévotion, dont nous parlons publiquement pour la première fois aujourd'hui, Nous savons sans doute que, non seulement le peuple y est incliné, mais qu'elle est déjà établie et en progrès. Nous avons vu, en effet, le culte de saint Joseph que, dans les siècles passés, les Pontifes Romains s'étaient appliqués à développer peu à peu et à propager, croître et se répandre à notre époque, surtout après que Pie IX, d'heureuse mémoire, Notre prédécesseur, eut proclamé, sur la demande d'un grand nombre d'évêques, le très saint patriarche Patron de l'Eglise catholique. Toutefois, comme il est d'une si haute importance que la vénération envers saint Joseph s'enracine dans les mœurs et dans les institutions catholiques, Nous voulons que le peuple chrétien y soit invité avant tout par Notre parole et par Notre autorité.

Les raisons et les motifs spéciaux pour lesquels saint Joseph est nommément le patron de l'Eglise et qui font que l'Eglise espère beaucoup, en retour, de sa protection et de son patronage, sont que Joseph fut l'époux de Marie et qu'il fut réputé le père de Jésus-Christ. De là ont découlé sa dignité, sa faveur, sa sainteté, sa gloire. Certes, la dignité de la Mère de Dieu est si haute

qu'il ne peut être créé rien au-dessus. Mais, toutefois, comme Joseph a été uni à la Bienheureuse Vierge par le lien conjugal, il n'est pas douteux qu'il n'ait approché plus que personne de cette dignité suréminente par laquelle la Mère de Dieu surpasse de si haut toutes les natures créées. Le mariage est, en effet, la société et l'union de toutes la plus intime, qui entraîne de sa nature la communauté des biens entre l'un et l'autre conjoints. Aussi, en donnant Joseph pour époux à la Vierge, Dieu lui donna non seulement un compagnon de sa vie, un témoin de sa virginité, un gardien de son honneur, mais encore, en vertu même du pacte conjugal, un participant de sa sublime dignité.

Semblablement, Joseph brille entre tous par la plus auguste dignité, parce qu'il a été, de par la volonté divine, le gardien du Fils de Dieu, regardé par les hommes comme son père, d'où il résultait que le Verbe de Dieu était humblement soumis à Joseph, qu'il lui obéissait et qu'il lui rendait tous les devoirs que les enfants sont obligés de rendre à leurs parents.

De cette double dignité découlaient d'elles-mêmes les charges que la nature impose aux pères de famille, de telle sorte que Joseph était le gardien, l'administrateur et le défenseur légitime et naturel ds la maison divine dont il était le chef. Il exerça de fait ces charges et ces fonctions pendant tout le cours de sa vie

mortelle. Il s'appliqua à protéger avec un souverain amour et une sollicitude quotidienne son Epouse et le divin Enfant ; il gagna régulièrement par son travail ce qui était nécessaire à l'un et à l'autre pour la nourriture et le vêtement ; il préserva de la mort l'enfant menacé par la jalousie d'un roi, en lui procurant un refuge ; dans les incommodités des voyages et les amertumes de l'exil, il fut constamment le compagnon, l'aide et le soutien de la Vierge et de Jésus.

Or, la divine maison que Joseph gouverna comme avec l'autorité du père contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la Très Sainte Vierge est la Mère de Jésus-Christ, elle est la Mère de tous les chrétiens qu'elle a enfantés sur le mont du Calvaire, au milieu des souffrances suprêmes du Rédempteur ; Jésus-Christ aussi est comme le premier-né des chrétiens, qui, par l'adoption et la rédemption, sont ses frères.

Telles sont les raisons pour lesquelles le bienheureux Patriarche regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens qui compose l'Eglise, c'est-à-dire cette immense famille répandue par toute la terre, sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie et le père de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle. Il est donc naturel et très digne du bienheureux Joseph que, de même qu'il subvenait autrefois

à tous les besoins de la famille de Nazareth et l'entourait saintement de sa protection, il couvre maintenant de son céleste patronage et défende l'Eglise de Jésus-Christ.

Vous comprenez facilement, Vénérables Frères, que ces considérations sont confirmées par l'opinion qu'un grand nombre de Pères de l'Eglise ont admise et à laquelle acquiesce la sainte liturgie elle-même, que ce Joseph des temps anciens, fils du patriarche Jacob, fut la figure du nôtre, et, par son éclat, témoigna de la grandeur du futur gardien de la divine famille.

Et, en effet, outre que le même nom, point dénué de signification, fut donné à l'un et à l'autre, vous connaissez parfaitement les similitudes évidentes qui existent entre eux : celle-ci d'abord, que le premier Joseph obtint la faveur et la particulière bienveillance de son maître, et que, étant préposé par lui à l'administration de sa maison, il arriva que la prospérité et l'abondance affluèrent, grâce à Joseph, dans la maison du maître ; celle-ci ensuite, plus importante que, par l'ordre du roi, il présida avec une grande puissance au royaume, et en un temps où la disette des fruits et la cherté des vivres vint à se produire, il pourvut avec tant de sagesse aux besoins des Egyptiens et de leurs voisins, que le roi décréta qu'on l'appellerait le *Sauveur du monde*.

C'est ainsi que, dans cet ancien patriarche, il est permis

de reconnaître la figure du nouveau. De même que le premier fit réussir et prospérer les intérêts domestiques de son maître, et bientôt rendit de merveilleux services à tout le royaume, de même le second, destiné à être le gardien de la religion chrétienne, doit être regardé comme le protecteur et le défenseur de l'Eglise, qui est vraiment la maison du Seigneur et le royaume de Dieu sur la terre.

Il existe des raisons pour que les hommes de toute condition et de tout pays se recommandent et se confient à la foi et à la garde du bienheureux Joseph.

Les pères de famille trouvent en Joseph la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelle ; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de fidélité conjugale, les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virginale. Que les nobles de naissance apprennent de Joseph à garder, même dans l'infortune, leur dignité ; que les riches comprennent par ses leçons, quels sont les biens qu'il faut désirer et acquérir au prix de tous ses efforts.

Quant aux prolétaires, aux ouvriers, aux personnes de condition médiocre, ils ont comme un droit spécial à recourir à Joseph et à se proposer son imitation. Joseph, en effet, de race royale, uni par le mariage à la plus grande et à la plus sainte des femmes, regardé comme le père du Fils de Dieu, passe néanmoins sa vie à travailler et

demande à son labeur d'artisan tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille.

Il est donc vraique la condition des humbles n'a rien d'abject, et non seulement le travail de l'ouvrier n'est pas déshonorant, mais il peut, si la vertu vient s'y joindre, être grandement ennobli. Joseph, content du peu qu'il possédait, supporta les difficultés inhérentes à cette médiocrité de fortune avec grandeur d'âme à l'imitation de son Fils qui, après avoir accepté la forme d'esclave, lui, le Seigneur de toutes choses, s'assujettit volontairement à l'indigence et au manque de tout.

Au moyen de ces considérations, les pauvres et tous ceux qui vivent du travail de leurs mains doivent relever leur courage et penser juste. S'ils ont le droit de sortir de la pauvreté et d'acquérir une meilleure situation par des moyens légitimes, la raison et la justice leur défendent de renverser l'ordre établi par la Providence de Dieu. Bien plus, le recours à la force et les tentations par voie de sédition et de violence sont des moyens insensés qui aggravent la plupart du temps les maux pour la suppression desquels on les entreprend. Que les pauvres donc, s'ils veulent être sages, ne se fient pas aux promesses des hommes de désordre, mais à l'exemple et au patronage du bienheureux Joseph, et aussi à la maternelle charité de l'Eglise, qui prend chaque jour de plus en plus souci de leur sort.

C'est pourquoi nous promettant beaucoup de votre autorité et de votre zèle épiscopal, Vénérables Frères, et ne doutant pas que les pieux et bons fidèles ne fassent volontairement plus encore qu'il ne sera ordonné, Nous prescrivons que, pendant tout le mois d'octobre, à la récitation du Rosaire, au sujet duquel il a été précédemment statué, on ajoute une prière à saint Joseph, dont la formule vous sera transmise en même temps que cette lettre : il sera ainsi fait chaque année, à perpétuité. A ceux qui réciteront dévotement cette prière, Nous accordons pour chaque fois une indulgence de sept ans et sept quarantaines.

C'est une pratique salutaire et des plus louables, établie déjà en quelques pays, de consacrer le mois de mars à honorer, par des exercices de piété quotidiens, le saint Patriarche. Là où cet usage ne pourra pas être facilement établi, il est du moins à souhaiter que, avant le jour de sa fête, dans l'église principale de chaque lieu, un *triduum* de prières soit célébré.

Dans les endroits où le dix-neuf mars, consacré au bienheureux Joseph, n'est pas fête de précepte, nous exhortons les fidèles à sanctifier autant que possible ce jour par la piété privée, en l'honneur de leur céleste patron, comme si c'était une fête de précepte.

En attendant, comme présage des dons célestes et comme témoignage de Notre bienveillance, Nous accordons affectueusement dans le Seigneur, à Vous, Vénérables Frères, à

Votre clergé et à Votre peuple, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome près Saint-Pierre, le 15 août 1889, de notre Pontificat l'an douzième.

LÉON XIII, Pape.

PRIÈRE A SAINT JOSEPH

Nous recourons à vous dans notre tribulation, bienheureux Joseph, et après avoir imploré le secours de votre très-sainte Epouse, nous sollicitons aussi avec confiance votre patronage. Par l'affection qui vous a uni avec la Vierge Immaculée, Mère de Dieu ; par l'amour paternel dont vous avez entouré l'Enfant Jésus, nous vous supplions de regarder avec bonté l'héritage que Jésus-Christ a acquis de son sang et de nous assister de votre puissance et de votre secours dans nos besoins.

Protégez, ô très sage gardien de la divine Famille, la race élue de Jésus-Christ ; préservez-nous, ô Père très-aimant, de toute souillure, d erreur et de corruption ; soyez-nous propice et assistez-nous, du haut du ciel, ô notre très-puissant libérateur, dans le combat que nous livrons à la puissance des ténèbres ; et de même que vous avez arraché autrefois l'Entant Jésus au péril de la mort, défendez aujourd'hui la sainte Eglise de Dieu des embûches de l'ennemi et de toute adversité. Accordez-nous votre perpétuelle protection, afin que, soutenus par votre exemple et

votre secours, nous puissions vivre saintement, mourir pieusement et obtenir la béatitude éternelle du ciel.

Ainsi-soit-il.

LETTRE DE N. T. S. P. LÉON XIII

AU CARDINAL BAUSA

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE

LÉON XIII, PAPE

Notre cher Fils, Salut et Benediction Apostolique.

Nous avons trouvé une nouvelle preuve de Votre dévouement et de Votre respect pour ce Siège Apostolique dans la lettre que Vous Nous avez adressée, au mois d'août dernier, pour nous transmettre les vœux d'un certain nombre de fidèles qui souhaitent que la dévotion pratiquée, sous le titre de la Sainte Famille, envers Notre-Seigneur Jésus-Christ la Vierge Mère et saint Joseph qui formèrent sa famille, soit élevée dans l'Eglise à un degré de culte plus haut et pour demander sur cette affaire, comme on le doit dans les causes graves intéressant la foi et la discipline, la pensée et le jugement de ce Siège Apostolique. Appréciant hautement Votre acte de déférence et de prudence, Nous avons voulu tenir compte aussitôt

de Votre demande, et Nous avons soumis l'affaire à l'examen de Notre Congrégation des Saints Rites pour avoir son avis et ses propositions.

Après mûr examen, Nous Vous informons aujourd'hui que, pour causes spéciales et justes, Nous avons décrété que le culte de piété rendu à la Sainte Famille soit conservé, sans introduire aucune façon nouvelle de le pratiquer, dans les conditions où, par l'autorité de ce Siège Apostolique il a été approuvé, et que les maisons chrétiennes honorent et prennent pour modèle le plus possible la Sainte Famille, selon les statuts de la pieuse association que Notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, Pie IX, a approuvée et recommandée par sa Lettre du 5 janvier 1870, en exprimant, dans l'espoir assuré des meilleurs fruits, le souhait qu'elle se développât chaque jour davantage.

Nous aimons à fonder le même espoir de fruits salutaires sur l'esprit de cette Société ; car nous avons la confiance que tous les fidèles, comprenant que, dans le culte rendu à la Sainte Famille, ils vénèrent le mystère de la vie cachée que Jésus-Christ a menée en compagnie de la Vierge sa Mère et de saint Joseph, y trouveront de puissants stimulants pour l'accroissement de ferveur de leur foi et pour l'imitation des vertus qui ont brillé dans le divin Maître et dans la Mère de Dieu et son très saint Epoux.

Ces vertus, comme Nous l'avons enseigné plus d'une fois, en même temps qu'elles procurent les récompenses

de la vie éternelle, intéressent aussi la prospérité de la société domestique et de la société civile, qui, à notre époque, souffrent de tant de maux, puisque le bien général de l'Etat, dont la famille est le fondement, découle nécessairement de l'existence de familles saintement constituées. Notre confiance est encore accrue par la pensée que les membres de la société dont Nous parlons, établie pour le culte de la Sainte Famille, implorant assidûment la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par les mérites de la Vierge Mère et de saint Joseph, ne peuvent manquer d'obtenir une assistance propice pour ordonner saintement leur vie et pour voir joyeusement fleurir dans leurs maisons la concorde, l'affection, la patience dans l'adversité et l'honnêteté des mœurs.

Nous adressons donc nos vœux au Seigneur pour que l'esprit propre de la Société dont il est question se répande de plus en plus parmi les fidèles, et Nous ne doutons pas que les évêques et tous les ministres de l'Eglise ne fassent des efforts dans ce but. Nous avons donné ordre à Notre Congrégation des Saints Rites de Vous envoyer une formule de prières que nous avons fait composer et publier, à l'usage des fidèles, pour la consécration de leurs maisons à la Sainte Famille, et aussi un modèle de prière quotidienne à réciter par les fidèles en l'honneur de la Sainte Famille.

Enfin, Nous Vous témoignons, Notre cher Fils, un

sentiment d'affection égal à Votre respect envers Nous, et comme présage des dons célestes, Nous Vous accordons très affectueusement dans le Seigneur, à Vous, au clergé et aux fidèles dont Vous êtes le chef, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 20 novembre de l'anné 1890 le treizième de notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

FORMULE A RECITER PAR LES FAMILLES CHRÉTIENNES QUI SE CONSACRENT A LA SAINTE FAMILLE

O Jésus, notre aimable Rédempteur, vous qui, envoyé du ciel, afin d'éclairer le monde par votre doctrine et vos exemples, avez voulu passer la plus grande partie de votre vie mortelle dans l'humble demeure de Nazareth; vous qui, soumis à Marie et Joseph, avez sanctifié cette Famille, qui devait être le modèle de toutes les familles chrétiennes, recevez favorablement notre famille qui se consacre à vous maintenant tout entière. Protégez-la, gardez-la, et affermissez en elle la sainte crainte à votre égard; donnez-lui en même temps la paix et la concorde de la charité chrétienne, afin qu'elle devienne semblable au Divin modèle de votre Famille, et que tous les membres qui la composent, réunis ensemble, jouissent un jour de l'éternelle béatitude.

O Marie, Mère très aimante de Jésus et notre Mère, faites par votre bonté et votre clémence que Jésus accepte notre consécration, et qu'il nous accorde ses bienfaits et ses bénédictions.

O Joseph, très saint gardien de Jésus et de Marie, secourez-nous par vos prières dans toutes les nécessités de l'âme et du corps, afin que nous puissions avec vous et la Bienheureuse Vierge Marie, remercier et louer éternellement Jésus-Christ le divin Rédempteur.

PRIÈRE A RÉCITER TOUS LES JOURS DEVANT L'IMAGE DE LA SAINTE FAMILLE

O très aimant Jésus, qui, par vos vertus ineffables et les exemples de votre vie domestique, avez sanctifié la famille de votre choix sur cette terre, regardez avec clémence votre famille qui, prosternée à vos pieds, vous supplie de lui être propice. Souvenez-vous que cette famille vous appartient, parce que nous l'avons offerte et consacrée. Couvrez-la d'une bienveillante protection, arrachez-la aux périls, secourez-la dans ses nécessités, accordez-lui un secours abondant, afin qu'elle persévère toujours dans l'imitation de votre sainte Famille et que, fidèlement attachée, durant cette vie mortelle, à votre service et à votre amour, elle puisse enfin vous rendre d'éternelles louanges dans le ciel.

O Marie, très douce Mère, nous recourons à votre intercession, assurés que votre Divin Fils exaucera vos prières.

Et vous aussi, glorieux Patriarche saint Joseph, secourez-nous par votre puissant patronage et confiez nos vœux aux mains de Marie, afin qu'elle les présente à Jésus-Christ.

(Indulgence de 300 jours pouvant être gagnée une fois chaque jour, par ceux qui se consacrent à la sainte Famille; selon la formule précédente, publiée par la Sacrée Congrégation des Rites).

LÉON XIII, Pape.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. (Indulgence de 200 jours pouvant être gagnée une fois chaque jour.

LÉON XIII, Pape.

V

LITURGIE

FÊTE DE SAINT JOSEPH—19 MARS

«Au sein des tristesses du carême, une nouvelle joie nous arrive. Hier, c'était le radieux Archange qui déployait devant nous ses ailes; aujourd'hui, c'est

Joseph, l'Epoux de Marie, le Père nourricier du Fils de Dieu, qui vient nous consoler par sa chère présence. Dans peu de jours, l'auguste mystère de l'Incarnation va s'offrir à nos adorations : qui pouvait mieux nous inviter à ses splendeurs, après l'Ange de l'Annonciation, que l'homme qui fut à la fois le confident et le gardien fidèle du plus sublime de tous les secrets ?

Le Fils de Dieu descendant sur la terre pour revêtir l'humanité, il lui fallait une Mère ; cette Mère ne pouvait être que la plus pure des Vierges, et la maternité divine ne devait altérer en rien son incomparable virginité. Jusqu'à ce que le Fils de Marie fût reconnu pour le Fils de Dieu, l'honneur de sa Mère demandait un Protecteur, un homme devait donc être appelé à l'ineffable gloire d'Epoux de Marie. Cet heureux mortel, le plus chaste des hommes, fut Joseph.

Le ciel le désigna comme seul digne d'un tel trésor, lorsque la verge qu'il tenait dans le temple poussa tout à coup une fleur, comme pour donner un accomplissement sensible à l'oracle prophétique d'Isaïe : « Une branche sortira de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette branche. » Les riches prétendants de la main de Marie furent écartés ; et Joseph scella avec la fille de David une alliance qui dépassait en amour et en pureté tout ce que les Anges ont jamais connu dans le ciel.

Ce ne fut pas la seule gloire de Joseph, d'avoir été



SAINT JOSEPH

Patron de l'Eglise Universelle

choisi pour protéger la Mère du Verbe incarné ; il fut aussi appelé à exercer une paternité adoptive sur le Fils de Dieu lui-même. Pendant que le nuage mystérieux couvrait encore le Saint des Saints, les hommes appelaient Jésus fils de Joseph, fils du charpentier ; Marie, dans le temple, en présence des Docteurs de la Loi, que le divin Enfant venait de surprendre par la sagesse de ses réponses et de ses questions, Marie adressait ainsi la parole à son fils : « Votre Père et moi nous vous cherchions remplis d'inquiétude ; » et le saint Evangile ajoute que Jésus *leur* était soumis, qu'il était soumis à Joseph, comme il l'était à Marie. Qui pourrait concevoir et raconter dignement les sentiments qui remplirent le cœur de cet homme que l'Evangile nous dépeint d'un seul mot, en l'appelant *homme juste ?* Une affection conjugale qui avait pour objet la plus sainte et la plus parfaite des créatures de Dieu ; l'avertissement céleste donné par l'Ange qui révéla à cet heureux mortel que son Epouse portait en elle le fruit du salut et qui l'associa comme témoin unique sur la terre à l'œuvre divine de l'Incarnation ; les joies de Bethléem, lorsqu'il assista à la naissance de l'Enfant, honora la Vierge-Mère et entendit les concerts angéliques ; losqu'il vit arriver près du nouveau-né d'humbles et simples bergers, suivis bientôt des Mages opulents de l'Orient ; les alarmes qui

vinrent si promptement interrompre tant de bonheur, quand, au milieu de la nuit, il lui fallut fuir en Egypte avec l'Enfant et la Mère ; les rigueurs de cet exil, la pauvreté, le dénûment auxquels furent en proie le Dieu caché dont il était le nourricier, et l'épouse virginale dont il comprenait de plus en plus la dignité sublime ; le retour à Nazareth, la vie humble et laborieuse qu'il mena dans cette ville où tant de fois ses yeux attendris contemplèrent le Créateur du monde partageant avec lui un travail grossier ; enfin, les délices de cette existence sans égale, au sein de la pauvre maison qu'embellissait la présence de la Reine des Anges, que sanctifiait la majesté du Fils éternel de Dieu ; tous deux déférant à Joseph l'honneur de chef de cette famille qui réunissait autour de lui par les liens les plus chers le Verbe incréé, Sagesse du Père, et la Vierge, chef-d'œuvre incomparable de la puissance et de la sainteté de Dieu.

Non, jamais aucun homme, en ce monde, ne pourra jamais pénétrer toutes les grandeurs de Joseph. Pour les comprendre, il faudrait embrasser toute l'étendue du mystère avec lequel sa mission ici-bas le mit en rapport, comme un nécessaire instrument. Ne nous étonnons donc pas que ce Père nourricier du Fils de Dieu ait été figuré dans l'ancienne alliance et sous les traits d'un des plus augustes Patriarches

du peuple choisi. Saint Bernard a rendu admirablement ce rapport merveilleux : « Le premier Joseph, dit-il, vendu par ses frères et en cela figure du Christ, fut conduit en Egypte ; le second fuyant la jalousie d'Hérode, porta le Christ en Egypte. Le premier Joseph gardant la foi à son maître, respecta l'épouse de celui-ci, le second, non moins chaste, fut le gardien de sa Souveraine, de la Mère de son Seigneur, et le témoin de sa virginité. Au premier fut donnée l'intelligence des secrets révélés par les songes ; le second reçut la confidence des mystères du ciel même. Le premier conserva les récoltes du froment, non pour lui-même, mais pour le peuple : le second reçut en sa garde le Pain vivant descendu du ciel, pour lui-même et pour le monde entier. »

Une vie si pleine de merveilles ne pouvait se terminer que par une mort digne d'elle. Le moment arrivait où Jésus devait sortir de l'obscurité de Nazareth et se manifester au monde. Désormais ses œuvres allaient rendre témoignage de sa céleste origine : le ministère de Joseph était donc accompli. Il était temps qu'il sortît de ce monde, pour aller attendre, dans le sein d'Abraham, le jour où la porte des cieux serait ouverte aux justes. Près de son lit de mort veillait Celui qui est le Maître de la vie et qui souvent avait appelé cet humble mortel du nom

de Père ; son dernier soupir fut reçu par la plus pure des vierges, qu'il avait eu le droit de nommer son Epouse. Ce fut au milieu de leurs soins et de leurs caresses que Joseph s'endormit d'un sommeil de paix. Maintenant, l'Epoux de Marie, le Père nourricier de Jésus, règne au ciel avec une gloire inférieure sans doute à celle de Marie, mais décoré de prérogatives, auxquelles n'est admis aucun des habitants de ce séjour de bonheur.

C'est de là qu'il répand sur ceux qui l'invoquent une protection puissante. Dans quelques semaines, la sainte Eglise nous révèlera toute l'étendue de cette protection ; une fête spéciale sera consacrée à honorer le Patronage de Joseph ; mais désormais la sainte Eglise veut que la fête présente, élevée à l'honneur des premières solennités, devienne le monument principal de la confiance qu'elle éprouve et qu'elle veut nous inspirer envers le haut pouvoir de l'Epoux de Marie. Le huit décembre 1870, Pie IX, au milieu de la tempête qui jusqu'à cette heure mugit encore, s'est levé sur la nacelle apostolique et a proclamé à la face de la *ville* et du *monde*, le sublime Patriarche Joseph comme devant être honoré du titre auguste de Patron de l'Eglise universelle. Bénis soient l'année et le jour d'un tel décret, qui apparaît comme un arc-en-ciel sur les sombres nuages de l'heure présente ! Grâces

soient rendues au Pontife qui a voulu que le 19 mars comptât à l'avenir entre les jours les plus solennels du Cycle et que la sainte Eglise, plus en butte que jamais à la rage de ses ennemis, reçût le droit de s'appuyer sur le bras de cet homme merveilleux, à qui Dieu, au temps des mystères évangéliques, confia la glorieuse mission de sauver de la tyrannie d'Hérode et la Vierge mère et le Dieu-homme à peine déclaré à la terre (1) !

LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

III° Dimanche Après Pâques

« La série des mystères du Temps Pascal est suspendue aujourd'hui ; un autre objet attire pour un moment nos contemplations. La sainte Eglise nous propose de donner la journée au culte de l'Epoux de Marie, du Père nourricier du Fils de Dieu, Patron de l'Eglise universelle. Au 19 mars cependant, nous lui avons rendu notre hommage annuel ; aussi n'est ce proprement sa fête que nous allons célébrer en ce jour.

(1) Dom Guéranger — L'*Année Liturgique.*

Il s'agit d'ériger par la piété du peuple chrétien un monument de reconnaissance au puissant Protecteur, à Joseph, le secours et l'appui de tous ceux qui l'invoquent avec confiance. Assez de bienfaits lui ont mérité cet hommage ; la sainte Eglise se propose aujourd'hui, dans l'intérêt de ses enfants, de diriger leur confiance vers un secours si puissant et si opportun.

La dévotion à saint Joseph avait été réservée pour ces derniers temps. Le culte de cet admirable personnage, culte fondé sur l'Evangile même, ne devait pas se développer dans les premiers siècles de l'Eglise ; non pas que les fidèles, considérant le rôle sublime de saint Joseph dans l'économie du mystère de l'Incarnation, fussent entravés en quelque chose dans les honneurs qu'ils auraient voulu lui rendre ; mais la divine Providence avait ses raisons mystérieuses pour retarder le moment où la Liturgie devait prescrire chaque année les hommages publics à offrir à l'Epoux de Marie. L'Orient précéda l'Occident, ainsi qu'il est arrivé d'autres fois, dans le culte spécial de saint Joseph ; mais au XV[e] siècle l'Eglise latine l'avait adopté toute entière ; et depuis lors il n'a cessé de faire les plus heureux progrès dans les âmes catholiques.

Les grandeurs de saint Joseph ont été exposées au 19 mars ; le but de la présente fête n'est pas de

revenir sur cet inépuisable sujet. Elle a son motif spécial d'institution qu'il est nécessaire de faire connaître.

La bonté de Dieu et la fidélité de notre Rédempteur à ses promesses s'unissent toujours plus étroitement de siècle en siècle pour protéger en ce monde l'étincelle de vie surnaturelle qu'il doit conserver jusqu'au dernier jour. Dans ce but miséricordieux, une succession non interrompue de succès vint réchauffer, pour ainsi dire, chaque génération, et lui apporter un nouveau motif de confiance dans la divine Rédemption.

A partir du XIII[e] siècle, où le refroidissement du monde commença à se faire sentir, ainsi que l'Eglise elle-même nous en rend témoignage (1), chaque époque a vu s'ouvrir une nouvelle source de grâces. Ce fut d'abord la Fête du Très Saint Sacrement, dont les développements ont produit successivement la Procession solennelle, les Expositions, les saluts, les Quarante-Heures. Ce fut ensuite la dévotion au saint Nom de Jésus, dont saint Bernardin de Sienne fut le principal apôtre et, celle du *chemin de la Croix,* qui produit tant de fruits de componction dans les

(1) Dans l'oraison de la fête des Sacrés-Stigmates de N. S. P. S. François.

spirituel, qu'il ait recours à saint Joseph, et sa confiance ne sera pas trompée. Le roi d'Egypte disait à ses peuples affamés : « Allez à Joseph. » Le Roi du ciel nous fait la même invitation ; et le fidèle gardien de Marie a plus de crédit auprès de lui que le fils de Jacob, intendant des greniers de Memphis, n'en eut auprès de Pharaon.

La révélation de ce nouveau refuge préparé pour les derniers temps a été d'abord communiquée, selon l'usage que Dieu garde pour l'ordinaire, à des âmes privilégiées auxquelles elle était confiée comme un germe précieux (1) ... Déjà depuis plus d'un siècle un Office en l'honneur du Patronage de saint Joseph avait été présenté à l'approbation du Siège Apostolique par l'ordre des Carmes, et il avait été accepté. Un grand nombre d'Eglises en avaient successivement sollicité et obtenu l'extension. Un dimanche avait été choisi pour la célébration de cette pieuse solennité, afin d'y intéresser le peuple fidèle, qui n'est pas appelé par le devoir à l'église au jour de la propre fête de saint Joseph. Cette fête principale tombant toujours en Carême, on choisit pour la seconde le

(1) L'auteur parle ici de sainte Thérèse et du dévouement spécial de l'ordre du Carmel, à la dévotion à saint Joseph ; puis il continue comme ci-dessus.

troisième dimanche après Pâques, afin d'unir aux joies pascales les consolations et les espérances que cette solennité apporte avec elle. La nouvelle fête allait s'étendant peu à peu par des concessions locales, lorsque tout à coup un Décret apostolique du 10 septembre 1847 vint l'établir dans toute la chrétienté. A la veille des grandes tribulations de l'Eglise, Pie IX, par un instinct surnaturel, appelait Joseph au secours du troupeau confié au successeur de Pierre. Nous avons vu comment le titre et les honneurs de Patron de l'Eglise universelle sont venus, au temps marqué, donner satisfaction entière à la piété des fidèles, et confirmer leur confiance envers le puissant Protecteur qui jamais n'eut tant de maux à combattre, ni tant de fléaux à détourner.

Mettons donc notre confiance dans le pouvoir de l'auguste Père du peuple chrétien, Joseph, sur qui tant de grandeurs n'ont été accumulées qu'afin qu'il répandît sur nous, dans une mesure plus abondante que les autres saints, les influences du divin mystère de l'Incarnation, dont il a été, après Marie, le principal ministre sur la terre.

HOMMAGE A SAINT JOSEPH

Père et protecteur des fidèles, glorieux Joseph, nous bénissons notre mère la sainte Eglise qui, dans ce

déclin du monde, nous a appris à espérer en vous. De longs siècles se sont écoulés sans que vos grandeurs fussent encore manifestées ; mais vous n'en étiez pas moins au ciel l'un des plus puissants intercesseurs du genre humain. Chef de la sainte Famille dont un Dieu est membre, vous poursuiviez votre ministère paternel à notre égard. Votre action cachée se faisait sentir pour le salut des peuples et des particuliers ; mais la terre éprouvait vos bienfaits, sans avoir encore institué, pour les reconnaître, les hommages qu'elle vous offre aujourd'hui. Une connaissance plus étendue de vos grandeurs et de votre pouvoir, la proclamation de votre auguste Patronage, de votre Protectorat sur tous nos besoins, étaient réservées à ces temps malheureux où l'état du monde aux abois appelle des secours qui ne furent pas révélés aux âges précédents. Nous venons donc à vos pieds, ô Joseph ! afin de rendre hommage en vous à une puissance d'intercession qui ne connaît pas de limites, à une bonté qui embrasse tous les frères de Jésus dans une même adoption.

Nous savons, ô Marie, qu'il vous est agréable de voir honorer l'Epoux que vous avez aimé d'une incomparable tendresse. Vous accueillez avec une faveur particulière nos demandes, lorsqu'elles vous sont présentées par ses mains. Les liens formés par

le ciel à Nazareth subsisteront éternellement entre vous et Joseph; et l'amour sans borne que vous portez à votre Fils Divin resserre encore l'affection que votre cœur si aimant conserve pour jamais à celui qui fut en même temps le nourricier de Jésus et le gardien de votre virginité. O Joseph, nous sommes aussi les fils de votre Epouse, Marie; prenez dans vos bras tous ces nouveaux enfants, souriez à cette nombreuse famille, et daignez accepter nos instances que la sainte Eglise encourage et qui montent vers vous plus pressantes que jamais.

Vous êtes « le soutien du monde, » l'un des appuis sur lesquels il repose ; car le Seigneur, en vue de vos mérites et par déférence à votre prière, le souffre et le conserve malgré les iniquités qui le souillent. Votre effort est grand, ô Joseph, en ces temps « où les saints manquent, où les vérités sont diminuées ; » il vous faut peser de tout le poids de vos mérites, pour que le fléau de la divine balance n'incline pas du côté de la justice. Daignez, ô Protecteur universel, ne pas vous lasser dans ce labeur; l'Eglise de votre Fils adoptif vous en supplie aujourd'hui. Le sol miné par la liberté effrénée de l'erreur et du mal est, à chaque instant, sur le point de fondre sous ses pieds ; ne vous reposez pas un instant et par votre intervention paternelle, hâtez-vous de lui préparer une situation plus calme.

Aucune de nos nécessités n'est étrangère à votre connaissance ni à votre pouvoir; les moindres enfants de l'Eglise ont droit de recourir à vous jour et nuit, assurés de rencontrer près de vous l'accueil d'un père tendre et compatissant. Nous ne l'oublierons pas, ô Joseph! Dans tous les besoins de nos âmes, nous nous adresserons à vous. Nous vous demanderons de nous aider dans l'acquisition des vertus dont Dieu veut que notre âme soit ornée, dans les combats que nous avons à soutenir contre notre ennemi, dans les sacrifices que nous sommes si souvent appelés à faire. Rendez-nous dignes d'être appelés vos fils, ô vous le Père des fidèles! Mais votre souverain pouvoir ne s'exerce pas seulement dans les intérêts de la vie future; l'expérience de tous les jours montre combien votre crédit est puissant pour nous obtenir la protection céleste dans les choses mêmes du temps; lorsque nos désirs ne sont pas contraires aux desseins de Dieu. Nous osons donc déposer entre vos mains tous nos intérêts de ce monde, nos espérances, nos vœux et nos craintes. Le soin de la maison de Nazareth vous fut confié; veuillez être le conseil et le secours de tous ceux qui remettent entre vos mains leurs affaires temporelles.

Auguste chef de la sainte Famille, la famille chrétienne est placée sous votre garde spéciale; veillez

sur elle en nos temps malheureux. Répondez favorablement à ceux et à celles qui s'adressent à vous, dans ces moments solennels où il s'agit pour eux de choisir l'aide avec lequel ils doivent traverser cette vie et préparer le passage à une meilleure. Maintenez entre les époux la dignité et le respect mutuel qui sont la sauvegarde de l'honneur conjugal. Une dernière prière encore, ô glorieux Joseph ! Il est dans notre vie un moment suprême, moment qui ne se présente qu'une fois, moment qui décide de tout pour l'éternité ; c'est le moment de notre mort. Nous nous sentons cependant portés à l'envisager avec moins d'inquiétude, lorsque nous nous souvenons que la divine bonté en a fait l'un des principaux objets de votre souverain pouvoir. Vous avez été investi du soin miséricordieux de faciliter au chrétien qui recourt à vous, le passage du temps à l'éternité. C'est à vous, ô Joseph, que nous devons nous adresser pour obtenir une bonne mort. Cette prérogative vous était due, à vous dont l'heureuse mort, entre les bras de Jésus et de Marie, a fait l'admiration du ciel, et l'un des plus sublimes spectacles qu'ait offert la terre. Soyez donc notre secours, ô Joseph, à ce solennel et dernier instant de notre vie terrestre. Nous espérons en Marie, que nous supplions chaque jour de nous être propice à l'heure de notre trépas ; mais nous savons que

Marie se réjouit de la confiance que nous avons en vous, et que là où vous êtes, elle daigne être aussi. Fortifiés par l'espérance en votre paternelle bonté, ô Joseph, nous attendons avec calme cette heure dernière ; car nous savons que si nous sommes fidèles à vous la recommander, votre secours nous est assuré (1).

HYMNES A SAINT JOSEPH

Aux Vêpres

Que les Chœurs célestes chantent ta gloire, ô Joseph. Que l'assemblée des Chrétiens fasse résonner tes louanges ; tout rayonnant de mérites, une chaste alliance t'unit à l'auguste Vierge.

Ton Epouse porte les traces d'une prochaine maternité : l'étonnement et l'inquiétude ont saisi ton âme incertaine : un Ange vient t'apprendre que le fruit qu'elle porte est l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Le Seigneur est né : tu l'enlèves et tu l'accompagnes dans sa fuite jusqu'aux lointaines plages de l'Egypte : dans Jérusalem, tu le perds et le retrouves ; ainsi tes joies sont mêlées d'alarmes.

Te Joseph, celebrent agmina Cœlitum,
Te cuncti resonent Christiadum chori,
Qui clarus meritis, junctus es inclytæ
Casto fœdere Virgini.

Almo cum tumidam germine Conjugem
Admirans, dubio augeris anxius,
Afflatu superi Flaminis, Angelus
Conceptum puerum docet.

Tu natum Dominum stringis, ad exteras
Ægypti profugum tu sequeris plagas,
Amissum Solymis quæris, et invenis,
Miscens gaudia fletibus.

(1) Dom Guéranger — *L'Année Liturgique.*



EGLISE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRE.



SAINTE ANNE.